T.C.

DOKUZ EYLÜL ÜNİVERSİTESİ
EĞİTİM BİLİMLERİ ENSTİTÜSÜ
FRANSIZ DİLİ ANABİLİM DALI YÜKSEK LİSANS TEZİ

INTRODUCTION A L' ANALYSE LOGIQUE DE BOULE DE SUIF DE GUY DE MAUPASSANT

89296

Songül ASLAN KARAKUL

Danışman

Prof. Dr. Mehmet YALÇIN

İZMİR
1999

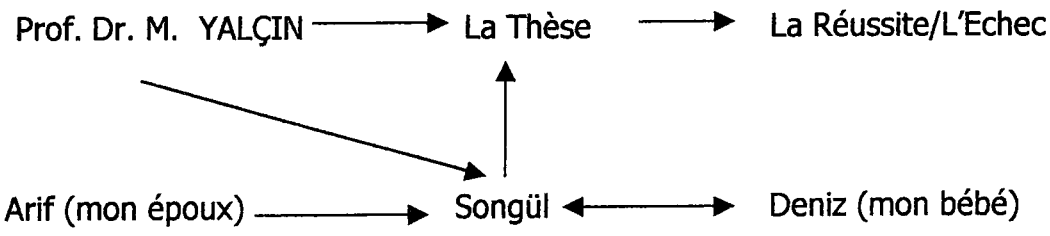
T.C. YÜKSEKÖĞRETİM KURULU
DOKÜMANTASYON MERKEZİ

REMERCIEMENTS

Je tiens à exprimer ma gratitude à Monsieur le Professeur Mehmet YALÇIN dont les remarques, les critiques et les suggestions ont développé et ont enrichi le présent travail.

Il m'est surtout un devoir de remercier ARİF, mon cher époux, pour son soutien actif et morale, sa patience et son encouragement sans lesquels ce travail serait bien difficile à mener.

LE SCHEMA ACTANTIEL DE MA FAMILLE



à Arif et Deniz

T.C. YÜKSEKÖĞRETİM KURULU
DOKÜMANTASYON MERKEZİ

Yüksek lisans tezi olarak sunduğum " Introductıon à l'Analyse Logique de Boule de Suif Guy de Maupassant " adlı çalışmanın, tarafımdan, bilimsel ahlak ve geleneklere aykırı düşecek bir yardıma başvurmaksızın yazıldığını ve yararlandığım eserlerin bibliyografyada gösterilenlerden oluştuğunu, bunlara atıf yapılarak yararlanılmış olduğunu belirtir ve bunu onurumla doğrularım.

01/ 03 /1999

Songül ASLAN KARAKUL

TUTANAK

Dokuz Eylül Ünüversitesi Sosyal Bilimler Enstitüsünün...../...../.....
tarih ve ..... sayılı toplantısında oluşturulan jüri, Lisansüstü Öğretim Yönetmeliği'nin ..... maddesine göre, Fransız Dili Eğitimi Anabilim Dalı yükseklisans öğrencisi Songül ASLAN KARAKUL'un " Introductıon à l' Analyse Logique de Boule de Suif de Guy de Maupassant » konulu tezi incelenmiş ve aday.05./.05.../.1998 tarihinde saat 10.30.. da jüri önünde tez savunmasına alınmıştır.

Adayın kişisel çalışmaya dayanan tezini savunmasından sonra 50.....dakikalık süre içinde gerek tez konusu, gerekse tezin dayanağı olan anabilim dallarından jüri üyelerince sorulan sorulara verdiği cevaplar değerlendirilerek tezin ..başarılı..... olduğuna oy .....birliği....ile karar verildi.

BAŞKAN
Prof.Dr. Mehmet YALÇIN

ÜYE
Doç.Dr. Ufuk SEMERCİOĞLU

ÜYE
Yrd.Doç.Dr. V.Doğan GÜNAY

YÜKSEKÖĞRETİM KURULU DÖKÜMANTASYON MERKEZİ

TEZ VERİ FORMU

Tez No : Konu Kodu : Üniv. Kodu :

Tezin Yazarının
Soyadı : Aslan KARAKUL Adı : Songül
Tezin Türkçe Adı : Guy de Maupassant'ın "Boule de Suif" adlı Eserinin Mantıksal İncelemesine Giriş

Tezin Yabancı Dildeki Adı : Introductıon A l'Analyse Logique de Boule de Suif de Guy de Maupassant

Tezin Yapıldığı
Üniversite :Dokuz Eylül Enstitü :Sosyal Bilimler Yıl : 1999
Diğer Kuruluşlar :
Tezin Türü :

1- Yüksek Lisans X
2- Doktora
3- Tıpta Uzmanlık
4- Sanatta Yeterlilik

Dili : Fransızca
Sayfa Sayısı : 109
Referans Sayısı : 18

Tez Danışmanlarının

Ünvanı : Prof. Dr. Adı : Mehmet Soyadı : YALÇIN
Ünvanı : Adı : Soyadı :

Türkçe Anahtar Kelimeler:

1-
2-

İngilizce Anahtar Kelimeler :

1-
2

Tarih: 01.03.1999

İmza:

ÖZET

Çalışmamızda Guy de Maupassant' ın Boule de Suife adlı öyküsünü seçtik. Bundaki amacımız yapacağımız incelemeye kurgusu açısından son derece uygun olmasıdır. Boule de Suıf Maupassant' ın edebiyat dünyasına, Flaubert'in de yardımıyla, girmesini sağlayan ilk eseridir.

Boule de Suif, konusunu 1870 yılındaki fransız-alman savaşı esnasında yaşanmış bir olaydan almaktadır.

Giriş bölümümüzde öykü üzerine edebi bir tanıtım yaptıktan sonra çalışmamızı dayandırdığımız eyleyenler kuramından bahsettik: eyleyene eyleminde yardımcı ya da karşı kişiler, etken kişi veya olgular, eyleyenin varmak istediği hedef, vs.

Tez metninde Boule de Suif' i ve diğer kişileri eyleyenler kuramsalındaki yerlerine oturtmaya çalıştık. Ve sabit bir eyleyen (özne) olmayıp içinde bulunulan durumların değişmesiyle bunların da kişiler arasında değiştiğini gördük. Öznenin hangi kim olduğunu araştırdık. Yüzeysel yapıda özne gibi görünen Boule de Suıf' in derin yapıda aslında nesne olduğunu bulduk.

ABSTRACT

In our study we have chosen Guy de Maupassant Boule de Suif . Our purpose while doing this, was that its appropriateness to a large extent for the study to be carried out by us as concerns its structure. Boule de Suif helped Maupassant to get into the world of literature by Flaubert's efforts to an extent.

The story forming the theme of Boule de Suif was written with the inspiration taken by a really experienced event during the French - German war in 1870.

We preferred to make a literary representation in our study part as regards covering the story which we will study. We mentioned the theory of actants which formed the basic of our study. Actants, helpers to the actants in their action or their opponents, active persons or events, and the aim of the actant etc.

We tried to place Boule de Suif (Elisabeth Rousset) and other characters into their own places in the theory of actants within the text. Therefore, there werent any constant actants who change from time to time beetwen the characters. We searched who the actant was in each situation. We found out that Boule de Suif, Elisabeth Rousset who seemed to be Subject in the surface, was actually the Object in the deeper structure.

T.C. YÜKSEKÖĞRETİM KURULU

AVANT- PROPOS

L'oeuvre que nous avons étudiée (Boule de Suif) renvoie au texte des Editions "Booking International" (collection des Classiques Français, Paris, 1993). Les oeuvres et les auteurs cités au bas des pages renvoient à la BIBLIOGRAPHIE.

(Reproduction du texte*)

Pour plus de commodité nous rapportons ici le texte intégral étudié.

BOULE DE SUIF

/ 11/ Pendant plusieurs jours de suite des lambeaux d'armée en déroute avaient traversé la ville. Ce n'était point de la troupe, mais des hordes débandées. Les hommes avaient la barbe longue et sale, des uniformes en guenilles, et ils avançaient d'une allure molle, sans drapeau, sans régiment. Tous semblaient accablés, éreintés, incapables d'une pensée ou d'une résolution, marchant seulement par habitude, et tombant de fatigue sitôt qu'ils s'arrêtaient. On voyait surtout des mobilisés, gens pacifiques, rentiers tranquilles, pliant sous le poids du fusil; des petits moblots alertes, prêts à l'attaque comme à la fuite; puis, au milieu d'eux, quelques culottes rouges, débris d'une division moulue dans une grande bataille; des artilleurs sombres alignés avec ces fantassins divers, et, parfois, le casque brillant d'un dragon au pied pesant qui suivait avec peine la marche plus légère des lignards.

Des légions de francs-tireurs aux appellations héroïques: "Les Vengeurs de la Défaite _les Citoyens de la Tombe_ les Partageurs de la Mort" _passaient à leur tour, avec des airs de bandits.

Leurs chefs, anciens commerçants en draps ou en graines, ex-marchands de suif ou de savon, guerriers de circonstance, nommés officiers pour leurs écus ou la longueur de leurs moustaches, couverts d'armes, de filanelle et de galons, parlaient d'une voix retentissante, discutaient plans de champagne, et prétendaient soutenir seuls la France agonisante sur leurs épaules de fanfarons; mais ils redoutaient parfois leurs propres soldats, gens de sac et de corde, souvent braves à outrance, pillards et débauchés.

Les Prussiens allaient entrer dans Rouen, disait-on.

/12/ La garde nationale qui, depuis deux mois, faisait des reconnaissances très prudentes dans les bois voisins, fusillant parfois ses sentinelles, et se préparant au combat quand un petit lapin remuait sous des broussailles, était rentrée dans ses foyers.

---

* - Le texte ici reproduit renvoie à l'édition de Booking International, Paris, 1993.

- Les chiffres romains indiquent les séquences, alors que les chiffres arabes, la pagination de l'édition.

Ses armes, ses uniformes, tout son attirail meurtrier, dont elle épouvantait naguère les bornes des routes nationales à trois lieues à la ronde, avaient subitement disparu

Les derniers soldats français venaient enfin de traverser la Seine pour gagner Pont-Audemer par Saint-Sever et Bourg-Achard; et, marchant après tous, le général, désespéré, ne pouvant rien tenter avec ces loques disparates, éperdu lui-même dans la grande débâcle d'un peuple habitué à vaincre et désastreusement battu malgré sa bravoure légendaire, s'en allait à pied, entre deux officiers d'ordonnance.

Puis un calme profond, une attente épouvantée et silencieuse avaient plané sur la cité. Beaucoup de bourgeois bedonnants, émasculés par le commerce, attendaient anxieusement les vainqueurs, tremblant qu'on ne considérât comme une arme leurs broches à rôtir ou leurs grands couteaux de cuisine.

La vie semblait arrêtée, les boutiques étaient closes, la rue muette. Quelquesfois un habitant, intimidé par ce silence, filait rapidement le long des murs.

L'angoisse de l'attente faisait désirer la venue de l'ennemi.

Dans l'après-midi du jour qui suivit le départ des troupes françaises, quelques uhlans, sortis on ne sait d'où, traversèrent la ville avec célérité. Puis, un peu plus tard, une masse noire descendit de la côte Sainte-Catherine, tandis que deux autres flots envahisseurs apparaissaient par les routes de Darnetal et de Boisguillaume. Les avant-gardes des trois corps, juste au même moment, se joignirent sur la place de l'Hôtel-de Ville; et, par toutes les rues voisines, l'armée allemande arrivait, déroulant ses bataillons qui faisaient sonner les pavés sous leur pas dur et rytmé.

Des commandements criés d'une voix inconnue et gutturale montaient le long des maisons qui semblaient mortes et désertes, tandis que, derrière les volets fermés,des yeux guettaient ces hommes victorieux, maîtres de la cité, des fortunes et des vies de /13/ par le "droit de guerre". Les habitants, dans leurs chambres assombries, avaient l'affolement que donnent les cataclysmes, les grands bouleversements meurtriers de la terre, contre lesquels toute sagesse et toute force sont inutiles. Car la même sensation reparaît chaque fois que l'ordre établi des choses est renversé, que la sécurité n'existe plus, que tout ce que protégeaient les lois des hommes ou celles de la nature, se trouve à la merci d'une brutalité inconsciente et féroce. Le tremblement de terre écrasant sous les maisons croulantes un peuple entier; le fleuve débordé qui roule les paysans noyés avec les cadavres des boeufs et les poutres arrachées aux toits, ou l'armée glorieuse massacrant ceux qui se défendent, emmenant les autres prisonniers, pillant au nom du sabre et remerciant un dieu au son du canon, sont autant de fléaux effrayants qui déconcertent toute croyance à la justice éternelle, toute la confiance qu'on nous enseigne en la protection du ciel et la raison de l'homme.

Mais à chaque porte des petits détachements frappaient, puis disparaissaient dans les maisons. C'était l'occupation après l'invasion. Le devoir commençait envers les vainqueurs.

Au bout de quelque temps, une fois la première terreur disparue, un calme nouveau s'établit. Dans beaucoup de familles, l'officier prussien mangeait à table. Il était parfois bien élevé, et, par politesse, plaignait la France, disait sa répugnance en prenant part à cette guerre. On lui était reconnaissant de ce sentiment; puis on pouvait, un jour ou l'autre, avoir besoin de sa protection. Elle le ménageant on obtiendrait peut-être quelques hommes de moins à nourrir. Et pourquoi blesser quelqu'un dont on dépendait

tout à fait ? Agir ainsi serait moins de la bravoure que de la témérité n'est plus un défaut des bourgeois de Rouen, comme au temps des défenses héroïques où s'illustra leur cité. _On se disait enfin, raison suprême tirée de l'urbanité française, qu'il demeurait bien permis d'être poli dans son intérieur pourvu qu'on ne se montrât pas familier en public, /14/ plus, mais dans la maison on causait volontiers, et l'Allemand demeurait plus longtemps, chaque soir, à se chauffer au foyer commun.

La ville même reprenait peu à peu de son aspect ordinaire. Les Français ne sortaient guère encore, mais les soldats prussiens grouillaient dans les rues. Du reste, les officiers de hussards bleus, qui traînaient avec arrogance leurs grands outils de mort sur le pavé, ne semblaient pas avoir pour les simples citoyens énormément plus de mépris que les officiers de chasseurs, qui, l'année d'avant, buvaient aux mêmes cafés.

Il y avait cependant quelque chose dans l'air, quelque chose de subtil et d'inconnu, une atmosphère étrangère intolérable, comme une odeur répandue, l'odeur de l'invasion. Elle emplissait les demeures et les places publiques, changeait le goût des aliments, l'impression d'être en voyage, très loin, chez des tribus barbares et dangeureuses.

Les vainqueurs exigeaient de l'argent, beaucoup d'argent. Les habitants payaient toujours; ils étaient riches d'ailleurs. Mais plus un négociant normand devient opulent et plus il souffre de tout sacrifice, de toute parcelle de sa fortune qu'il voit passer aux mains d'un autre.

Cependant, à deux ou trois lieues sous la ville, en suivant le cours de la rivière, vers Croisset, Dieppedalle ou Biessart, les mariniers et les pêcheurs ramenaient souvent du fond de l'eau quelque cadavre d'Allemand gonflé dans son uniforme, tué d'un coup de couteau ou de savate, la tête écrasée par une pierre, ou jeté à l'eau d'une poussée du haut d'un pont. Les vases du fleuve ensevelissaient ces vengeances obscures, sauvages et légitimes, héroïsme inconnus, attaques muettes, plus périlleuses que les batailles au grand jour et sans le retentissement de la gloire.

Car la haine de l'Etranger arme toujours quelques Intrépides prêts à mourir pour une Idée.

I. Enfin, comme les envahisseurs, bien qu'assujettissant la ville leur inflexible discipline, n'avaient accompli aucune des horreurs que la renommée leur faisait commettre tout le long de leur marche triomphale, on s'enhardit, et le besoin du négoce /15/ travailla de nouveau le coeur des commerçants du pays. Quelquesuns avaient de gros intérêts engagés au Havre que l'armée française, occupait, et ils voulurent tenter de gagner ce port en allant par terre à Dieppe où ils s'embarqueraient.

On employa l'influence des officiers allemands dont on avait fait la connaissance, et une autorisation de départ fut obtenue du général en chef.

Donc, une grande diligence à quatre chevaux ayant été retenue pour ce voyage, et dix personnes s'étant fait inscrire chez le voiturier, on résoulut de partir un mardi matin, avant le jour, pour éviter tout rassemblement.

Depuis quelque temps déjà la gelée avait durci la terre, et lundi, vers trois heures, de gros nuages noirs venant du nord apportèrent la neige, qui tomba sans interruption pendant toute la soirée et toute la nuit.

A quatre heures et demie du matin, les voyageurs se réunirent dans la cour de l'Hôtel de Normandie, où l'on devait monter en voiture.

Ils étaient encore pleins de sommeil, et grelottaient de froid sous leurs couvertures. On se voyait mal dans l'obscurité, et l'entassement des lourds vêtements d'hiver faisait ressembler tous ces corps à des curés obèses avec leurs longues soutanes. Mais deux hommes se reconnurent, un troisième les aborda, ils causèrent: "J'emmène ma femme", dit l'un. "J'en fais autant." "Et moi aussi." Le premier ajouta: "Nous ne reviendrons pas à Rouen, et si les Prussiens approchent du Havre nous gagnerons l'Angleterre." Tous avaient les mêmes projets, étant de complexion semblable.

Cependant on n'attelait pas voiture. Une petite lanterne, que portait un valet d'écurie, sortait de temps à autre d'une porte obscure pour disparaître immédiatement dans une autre. Des pieds de chevaux frappaient la terre, amortis par le fumier des litières, et une voix d' homme parlant aux bêtes et jurant s'entendait au fond du bâtiment. Un léger murmure de grelots annonça qu'on maniait les harnais; ce murmure devint bientôt un frémissement clair et continu, rythmé par le mouvement de l'animal, s'arrêtant parfois, puis reprenant dans une brusque secousse qu'accompagnait le bruit mat d'un sabot ferré battant le sol.

/16/ La porte subitement se ferma. Tout bruit cessa. Les bourgeois, gelés, s'étaient tus; ils demeuraient immobiles et roidis.

Un rideau de flocons blancs ininterrompu mirotait sans cesse en descendant vers la terre; il effaçait les formes, poudrait les choses d'une mousse de glace, et l'on entendait plus, dans le grand silence de la ville calme et ensevelie sous l'hiver que ce froissement vague, innommable et flottant de la neige qui tombe, plutôt sensation que bruit, entremêlement d'atomes légers qui semblaient emplir l'espace, couvrir le monde.

L'homme reparut, avec sa lanterne, tirant au bout d'une corde un cheval triste qui ne venait pas volontiers. Il le plaça contre le timon, attacha les traits tourna longtemps autour pour assurer les harnais, car il ne pouvait se servir que d'une main, l'autre portant sa lumière. Comme il allait chercher la seconde bête, il remarqua tous ces voyageurs immobiles, déjà blancs de neige, et leur dit: "Pourquoi ne montez-vous pas dans la voiture ? Vous serez à l'abri, au moins."

Ils n'y avaient pas songé, sans doute, et ils se précipitèrent. Les trois hommes installèrent leurs femmes dans le fond, montèrent ensuite; puis les autres formes indécises et voilées prirent à leur tour les dernières places sans échanger une parole.

Le plancher était couvert de paille où les pieds s'enforcèrent. Les dames du fond, ayant apporté des petites chaufferettes en cuivre avec un charbon chimique, allumèrent ces appareils, et, pendant quelque temps, à voix basse, elles en énumérèrent les avantages, se répétant des choses qu'elles savaient déjà depuis longtemps.

Enfin, la diligence étant attelée avec six chevaux au lieu de quatre à cause du tirage plus pénible, une voix de dehors demanda: "Tout le monde est-il monté ?" Une voix du dedans répondit: "Oui." On partit.

La voiture avançait lentement, lentement, à tout petits pas. Les roues s'enfonçaient dans la neige; le coffre entier geignait avec de craquements sourds; les bêtes glissaient, soufflaient, fumaient, et le fouet gigantesque du cocher claquait sans repos, voltigeait de

T.C. YÜKSEKÖĞRETİM KURULU
DOKÜMANTASYON MERKEZİ

/17/ tous les côtés, se nouant et se déroulant comme un serpent mince, et cinglant brusquement quelque croupe rebondie qui se tendait alors sous un effort plus violent.

Mais le jour imperceptiblement grandissait. Ces flocons légers qu'un voyageur, Rouennais pur sang, avait comparés à une pluie de coton, ne tombait plus. Une lueur sale filtrait à travers de gros nuages obscurs et lourds qui rendaient plus éclatante la blancheur de la campagne où apparaissaient tantôt une ligne de grands arbres vêtus de givre, tantôt une chaumière avec un capuchon de neige.

Dans la voiture, on se regardait curieusement, à la triste clarté de cette aurore.

Tout au fond, aux meilleures places, sommeillaient, en face l'un de l'autre, M. et Mme Loiseau, des marchands de vin en gros de la rue Grand-Pont.

Ancien commis d'un patron ruiné dans les affaires, Loiseau avait acheté le fonds et fait fortune. Il vendait à très bon marché de très mauvais vin aux petits débitants des campagnes et passait parmi ses connaissances et ses amis pour un fripon madré, un vrai Normand plein de ruses et de jovialité.

Sa réputation de filou était si bien établie, qu'un soir, à la préfecture, M. Tournel, auteur de fables et de chansons, esprit mordant et fin, une gloire locale, avait proposé aux dames qu'il voyait un peu somnolentes de faire une partie de "Loiseau vole"; le mot lui-même vola à travers les salons du préfet, puis, gagnant ceux de la ville, avait fait rire pendant un mois toutes les mâchoires de la province.

Loiseau était en outre célèbre par ses farces de toute nature, ses plaisanteries bonnes ou mauvaises; et personne ne pouvait parler de lui sans ajouter immédiatement: "Il est impayable, ce Loiseau."

De taille exiguë, il présentait un ventre en ballon surmonté d'une face rougeaude entre deux favoris grisonnants.

Sa femme, grande, forte, résolue, avec la voix haute et la décision rapide, était l'ordre et l'arithmétique de la maison de commerce, qu'il animait par son activité joyeuse.

A côté d'eux se tenait, plus digne, appartenant à une caste supérieure, M. Carré-
/18/Lamadon, homme considérable, posé dans les cotons, propriétaire de trois filatures,officier de la Légion d'honneur et membre du Conseil général. Il était resté tout le temps de l'Empire chef de l'opposition bienveillante, uniquement pour se faire payer plus cher son ralliement à la cause qu'il combattait avec des armes courtoises, selon sa propre expression. Mme Carré-Lamadon, beaucoup plus jeune que son mari, demeurait la consolation des officiers de bonne famille envoyés à Rouen en garnison.

Elle faisait vis-à-vis à son époux, toute petite, toute mignonne, toute jolie, pelotonnée dans ses fourrures, et regardait d'un oeil navré l'intérieur lamentable de la voiture.

Ses voisins, le comte et la comtesse Hubert de Bréville, portaient un des noms les plus anciens et les plus nobles de Normandie. Le comte, vieux gentilhomme de grande tournure, s'efforçait d'accentuer, par les artifices de sa toilette, sa ressemblance naturelle avec le roy Henri IV, qui, suivant une légende glorieuse pour la famille, avait rendu grosse une dame de Bréville, dont le mari, pour ce fait, était devenu comte et gouverneur de province.

Collègue de M. Carré-Lamadon au Conseil général, le comte Hubert représentait le parti orléaniste dans le département. L'histoire de son mariage avec la fille d'un petit armateur de Nantes était toujours demeurée mystérieuse. Mais, comme la comtesse avait grand air, recevait mieux que personne, passait même pour avoir été aimée par un des fils de Louis-Philippe, toute la noblesse lui faisait fête, et son salon demeurait le premier du pays, le seul où se conservât la vieille galanterie, et dont l'entrée fût difficile.

La fortune des Bréville, toute en biens-fonds, atteignait, disait-on, cinq cent mille livres de revenu.

Ces six personnes formaient le fond de la voiture, le côté de la société rentée, sereine et forte, des honnêtes gens autorisés qui ont de la Religion et des Principes.

Par un hasard étrange toutes les femmes se trouvaient sur le même banc; et la comtesse avait encore pour voisines deux bonnes soeurs qui égrenaient de longs chapelets en marmottant des Pater et des Ave. L'une était vieille avec une face /19/défoncée par la petite vérole comme si elle eût reçu à bout portant une bordée de mitraille en pleine figure. L'autre, très chétive, avait une tête jolie et maladive sur une poitrine de phtisique rongée par cette foi dévorante qui fait les martyrs et les illuminés.

En face des deux religieuses, un homme et une femme attiraient les regards de tous.

L'homme, bien connu, était Cornudet le démoc, la terreur des gens respectables. Depuis vingt ans il trempait sa grande barbe rousse dans les bocks de tous les cafés démocratiques. Il avait mangé avec les frères et amis une assez belle fortune qu'il tenait de son père, ancien confiseur, et il attendait impatiemment la République pour obtenir enfin la place méritée par tant de consommations révolutionnaires. Au quatre septembre, par suite d'une farce peut-être, il s'était cru nommé préfet; mais quand il voulut entrer en fonctions, les garçons de bureau, demeurés seuls maîtres de la place, refusèrent de le connaître, ce qui le contraignit à la retraite. Fort bon garçon, du reste, inoffensif et serviable, il s'était occupé avec une ardeur incomparable d'organiser la défence. Il avait fait creuser des trous dans les plaines, coucher tous les jeunes arbres des forêts voisines, semé des pièges sur toutes les routes, et, à l'approche de l'ennemi, satisfait de ses préparatifs, il s'était vivement replié vers la ville. Il pensait maintenant se rendre plus utile au Havre, où de nouveaux retranchements allaient être nécessaires.

La femme, une de celles appelées galantes, était célèbre par son embonpoint précoce qui lui avait valu le surnom de Boule de Suif. Petite, ronde de partout, grasse à lard, avec des doigts bouffis, étranglés aux phalanges, pareils à des chapelets de courtes saucisses, avec une peau luisante et tendue, une gorge énorme qui saillait sous sa robe, elle restait cependant appétissante et courue, tant sa fraîcheur faisait plaisir à voir. Sa figure était une pomme rouge, un bouton de pivoine prêt à fleurir, et là-dedans s'ouvraient, en haut, deux yeux noirs magnifiques, ombragés de grands cils épais qui mettaient une ombre dedans; en bas, une bouche charmante, étroite, humide pour le baiser, meublée de quenottes luisantes et microscopiques.

Elle était de plus, disait-on, pleine de qualités inappréciables.

/20/ Aussitôt qu'elle fut reconnue, des chuchotements coururent parmi les femmes honnêtes, et les mots de "prostituée" furent chuchotés si haut qu'elle leva la tête. Alors elle promena sur ses voisins un regard tellement provocant et hardi qu'un grand silence aussitôt régna, et tout le monde baissa les yeux à l'exception de Loiseau, qui la guettait d'un air émoustillé.

Mais bientôt la conversation reprit entre les trois dames, que la présence de cette fille avait rendues subitement amies, presque intimes. Elles devaient faire, leur semblait-il, comme un faisceau de leurs dignités d'épouses en face de cette vendue sans vergogne; car l'amour légal le prend toujours de haut avec son libre confrère.

Les trois hommes aussi, rapprochés par un instinct de conservateurs à l'aspect de Cornudet, parlaient argent d'un certain ton dédaigneux pour les pauvres. Le comte Hubert disait les dégâts que lui avaient fait subir les Prussiens, les pertes qui résulteraient du bétail volé et des récoltes perdues, avec une assurance de grand seigneur dix fois millionnaire que ces ravages gêneraient à peine une année. M. Carré-Lamadon, fort éprouvé dans l'industrie cotonnière, avait eu soin d'envoyer six cent mille francs en Angleterre, une poire pour la soif qu'il se ménageait à toute occasion. Quant à Loiseau, il s'était arrangé pour vendre à l'Intendance française tous les vins communs qui lui restaient en cave, de sorte que l'Etat lui devait une somme formidable qu'il comptait bien toucher au Havre.

Et tous les trois se jetaient des coups d'oeil rapides et amicaux. Bien que de conditions différentes, ils se sentaient frères par l'argent, de la grande franc-maçonnerie de ceux qui possèdent, qui font sonner de l'or en mettant la main dans la poche de leur culotte.

La voiture allait si lentement qu'à dix heures du matin on n'avait pas fait quatre lieues. Les hommes descendirent trois fois pour monter des côtes à pied. On commençait à s'inquiéter, car on devait déjeuner à Tôtes et l'on désespérait maintenant d'y parvenir avant la nuit. Chacun guettait pour apercevoir un cabaret sur la route, quand la diligence sombra dans un amoncellement de neige, et il fallut deux heures pour la dégager.

/21/ L'appétit grandissait, troublait les esprits, et aucune gargote, aucun marchand de vin ne se montraient, l'approche des Prussiens et le passage des troupes françaises affamées ayant effrayé toutes les industries.

Les messieurs coururent aux provisions dans les fermes au bord du chemin, mais ils n'y trouvèrent pas même de pain, car le paysan, défiant, cachait ses réserves dans la crainte d'être pillé par les soldats qui, n'ayant rien à se mettre sous la dent, prenaient par force ce qu'ils découvraient.

Vers une heure de l'après-midi, Loiseau annonça que décidément il se sentait un rude creux dans l'estomac. Tout le monde souffrait comme lui depuis longtemps, et le violent besoin de manger, augmentant toujours, avait tué les conversations.

De temps en temps quelqu'un bâillait; un autre presque aussitôt l'imitait, et chacun, à tour de rôle, suivant son caractère, son savoir-vivre et sa position sociale, ouvrait la bouche avec fracas ou modestement en portant vite sa main devant le trou béant d'où sortait une vapeur.

Boule de Suif, à plusieurs reprises, se pencha comme si elle cherchait quelque chose sous ses jupons. Elle hésitait une seconde, regardait ses voisins, puis se redressait tranquillement. Les figures étaient pâles et crispées. Loiseau affirma qu'il paierait mille francs un jambonneau. Sa femme fit un geste comme pour protester, puis elle se calma. Elle souffrait toujours en entendant parler d'argent gaspillé, et ne comprenait même pas les plaisenteries sur ce sujet. "Le fait est que je ne me sens pas

bien, dit le comte; comment n'ai-je pas songé à apporter des provisions ?" Chacun se faisait le même reproche.

Cependant Cornudet avait une gourde pleine de rhum; il en offrit: on refusa froidement. Loiseau seul en accepta deux gouttes et lorsqu'il rendit la gourde, il remercia: "C'est bon tout de même, ça réchauffe, et ça trompe l'appétit. " L'alcool le mit en belle humeur et il proposa de faire comme sur le petit navire de la chanson: de manger le plus gras des voyageurs. Cette allusion indirecte à Boule de Suif choqua les gens bien élevés. On ne répondit pas: Cornudet seul eut un sourire. Les deux bonnes /22/soeurs avaient cessé de marmotter leur rosaire, et, les mains enfoncées dans leurs grandes manches, elles se tenaient immobiles, baissant obstinément les yeux, offrant sans doute au ciel la souffrance qu'il leur envoyait.

Enfin, à trois heures, comme on se trouvait au milieu d'une plaine interminable, sans un seul village en vue, Boule de Suif, se baissant vivement, retira de sous la banquette un large panier couvert d'une serviette blanche.

Elle en sortit d'abord une petite assiette de faïence, une fine timbale en argent, puis une vaste terrine dans laquelle deux poulets entiers, tout découpés, avaient confit sous leur gelée, et l'on apercevait encore dans le panier d'autres bonnes choses enveloppées, des pâtés des fruits, des friandises, les provisions préparées pour un voyage de trois jours, afin de ne point toucher à la cuisine des auberges. Quatre goulots de bouteilles passaient entre les paquets de nourriture. Elle prit une aile de poulet et délicatement, se mit à la manger avec un de ces petits pains qu'on appelle "Régence" en Normandie.

Tous les regards étaient tendus vers elle. Puis l'odeur se répandit, élargissant les narines, faisant venir aux bouches une salive abondante avec une contraction douloureuse de la mâchoire sous les oreilles. Le mépris des dames pour cette fille devenait féroce, comme une envie de la tuer, ou de la jeter en bas de la voiture, dans la neige, elle, sa timbale, son panier et ses provisions.

Mais Loiseau dévorait des yeux la terrine de poulet. Il dit: "A la bonne heure, madame, a eu plus de précaution que nous. Il y a des personnes qui savent toujours penser à tout. " Elle leva la tête vers lui: "Si vous en désirez, monsieur ? C'est dur de jeûner depuis le matin." Il salua: "Ma foi, franchement, je ne refuse pas, je n'en veux plus. A la guerre comme à la guerre, n'est-ce pas, madame ?" Et, jetant un regard circulaire, il ajouta: "Dans des moments comme celui-ci, on est bien aise de trouver des gens qui vous obligent." Il avait un journal, qu'il étendit pour ne point tacher son pantolon, et sur la pointe d'un couteau toujours logé dans sa poche, il enleva une cuisse /23/ toute vernie de gelée, la dépeça des dents, puis la mâcha avec une satisfaction si évidente qu'il y eut dans la voiture un grand soupir de détresse.

Mais Boule de Suif, d'une voix humble et douce, proposa aux bonnes soeurs de partager sa collection. Elles acceptèrent toutes les deux instantanément, et, sans lever les yeux, se mirent à manger très vite après avoir balbutié des remerciments. Cornudet ne refusa pas non plus les offres de sa voisine, et l'on forma avec les religieuses une sorte de table en développant des journaux sur les genoux.

Les bouches s'ouvraient et se fermaient sans cesse, avalaient, mastiquaient, engloutissaient férocement. Loiseau, dans son coin, travaillait dur, et, à voix basse, il engageait sa femme à l'imiter. Elle résista longtemps, puis, après une crispation qui lui parcourut les entrailles, elle céda. Alors son mari, arrondissant sa phrase, demanda à

leur "charmante compagne" si elle lui permettait d'offrir un petit morceau à Mme Loiseau. Elle dit: "Mais oui, certainement, monsieur", avec un sourire aimable, et tendit la terrine.

Un embarras se produisit lorsqu'on eut débouché la première bouteille de bordeaux: il n'y avait qu'une timbale. On se la passa après l'avoir essuyée. Cornudet seul, par galanterie sans doute, posa ses lèvres à la place humide encore des lèvres de sa voisine.

Alors, entourés de gens qui mangeaient, suffoqués par les émanations des nourritures, le comte et la comtesse de Bréville, ainsi que M. et Mme Carré-Lamadon souffrirent ce suplice odieux qui a gardé le nom de Tantale. Tout d'un coup la jeune femme du manufacturier poussa un soupir qui fit retourner les têtes; elle était aussi blanche que la neige du dehors; ses yeux se refermèrent, son front tomba: elle avait perdu connaissance. Son mari, affolé, implorait le secours de tout le monde. Chacun perdait l'esprit, quand la plus agée des bonnes soeurs, soutenant la tête de la malade, glissa entre ses lèvres la timbale de Boule de Suif et lui fit avaler quelques gouttes de vin. La jolie dame remua, ouvrit les yeux, sourit, et déclara d'une voix mourante qu'elle se sentait fort bien maintenant. Mais, afin que cela ne se renouvelât plus, la religieuse la contraignit à boire un plein verre de bordeaux, et elle ajouta: "C'est la faim, pas autre chose."

/24/ Alors Boule de Suif, rougissante et embarrassée, balbutia en regardant les quatre voyageurs restés à jeun: "Mon Dieu, si j'osais offrir à ces messieurs et à ces dames..." Elle se tut, craignant un outrage. Loiseau prit la parole: "Eh, parbleu, dans des cas pareils tout le monde est frère et doit s'aider. Allons, mesdames, pas de cérémonie: acceptez, que diable ! Savons-nous si nous trouverons seulement une maison où passer la nuit ? Du train dont nous allons, nous ne serons pas à Tôtes avant demain midi." On hésitait, personne n'osant assumer la responsabilité du "oui". Mais le comte trancha la question. Il se tourna vers la grosse fille intimidée, et, prenant son grand air de gentilhomme, il lui dit: "Nous acceptons avec reconnaissance, madame."

Le premier pas seul coûtait. Une fois le Rubicon passé, on s'en donna carrément. Le panier fut vide. Il contenait encore un pâté de foie gras, un pâté de mauviettes, un morceau de langue fumée des poires de Crassane, un pavé de pont-l'évêque, des petits-fours et une tasse pleine de cornichons et d'oignons au vinaigre: Boule de Suif, comme toutes les femmes, adorant les crudités.

On ne pouvait manger les provisions de cette fille sans lui parler. Donc on causa, avec réservé d'abord, puis, comme elle se tenait fort bien, on s'abandonna davantage. Mmes de Bréville et Carré-Lamadon, qui avaient un grand savoir-vivre, se firent gracieuses avec délicatesse. La comtesse surtout montra cette condescendance aimable des très nobles dames qu'aucun contact ne peut salir, et fut charmante. Mais la forte Mme Loiseau, qui avait une âme de gendarme, resta revêche, parlant peu et mangeant beaucoup.

On s'entretint de la gurre naturellement. On raconta des faits horribles des Prussiens, des traits de bravoure des français; et tous ces gens qui fuyaient rendirent hommage au courage des autres. Les histoires personnelles commencèrent bientôt et Boule de Suif raconta, avec une émotion vraie, avec cette chaleur de parole qu'ont parfois les filles pour exprimer leurs emportements naturels, comment elle avait quitté Rouen: "J'ai cru d'abord que je pourrais rester, disait-elle. J'avais ma maison pleine de ***/25/*** provisions, et j'aimais mieux nourrir quelques soldats que m'expatrier je ne sais où. Mais quand je les ai vus, ces Prussiens, ce fut plus fort que moi ! Ils m'ont tourné le sang

de colère; et j'ai pleuré de honte toute la journée. Oh ! si j'étais un homme, allez ! Je les regardais de ma fenêtre, ces gros porcs avec leur casque à pointe, et ma bonne me tenait les mains pour m'empêcher de leur jeter mon mobilier sur le dos. Puis il en est venu pour loger chez moi; alors j'ai sauté à la gorge du premier. Ils ne sont pas plus difficiles à etrangler que d'autres ! Et je l'aurais terminé, celui-là, si l'on ne m'avait pas tirée par les cheveux. Il a fallu me cacher après ça. Enfin, quand j'ai trouvé une occasion, je suis partie, et me voici.

On la félicita beaucoup. Elle grandissait dans l'estime de ses compagnons qui ne s'étaient pas montrés si crânes; et Cornudet, en l'écoutant, gardait un sourire approbateur et bienveillant d'apôtre; de même un prêtre entend un dévot louer Dieu, car les démocrates à longue barbe ont le monopole du patriotisme comme les hommes en soutane ont celui de la religion. Il parla à son tour d'un ton , avec l'emphase apprise dans les proclamations qu'on collait chaque jour aux murs, et il finit par un morceau d'éloquence où il étrillait magistralement cette "crapule de Badinguet".

Mais Boule de Suif aussitôt se fâcha, car elle était bonapartiste. Elle devenait plus rouge qu'une guigne et, bégayant d'indignation: "J'aurais bien voulu vous voir à sa place, vous autres. Ça aurait été propre, ah oui ! C'est vous qui l'avez trahi, cet homme ! On n'aurait plus à quitter la France si l'on était gouverné par des polissons comme vous !" Cornudet, impassible, gardait un sourire dédaigneux et supérieur, mais on sentait que les gros mots allaient arriver quand le comte s'interposa et calma, non sans peine, la fille exaspérée, en proclamant avec autorité que toutes les opinions sincères étaient respecttables. Cependant la comtesse et la manufacturière, qui avaient dans l'âme la haine irraisonnée des gens comme il faut pour la République et cette instinctive tendresse que nourrissent toutes les femmes pour les gouvernements à panache et /26/despotiques, se sentaient, malgré elles, attirées vers cette prostituée pleine de dignité, dont les sentiments ressemblaient si fort aux leurs.

Le panier était vide. A dix on l'avait tari sans peine, en regrettant qu'il ne fût pas plus grand. La conversation continua quelque temps, un peu refroidie néanmoins depuis qu'on avait fini de manger.

La nuit tombait, l'obscurité peu à peu devint profonde, et le froid, plus sensible pendant les digestions, faisait frissonner Boule de Suif, malgré sa graisse. Alors Mme de Bréville lui proposa sa chaufferette dont le charbon depuis le matin avait été plusieurs fois renouvelé, et l'autre accepta tout de suite, car elle se sentait les pieds gelés. Mmes Carré-Lamadon et Loiseau donnèrent les leurs aux religieuses.

Le cocher avait allumé ses lanternes. Elles éclairaient d'une lueur vive un nuage de buée au dessus-de la croupe en sueur des timoniers, et, des deux côtés de la route, la neige qui semblait se dérouler sous le reflet mobile des lumières.

On ne distinguait plus rien dans la voiture; mais tout à coup un mouvement se fit entre Boule de Suif et Cornudet; et Loiseau, dont l'oeil fouillait l'ombre, crut voir l'homme à la grande barbe s'écarter vivement comme s'il eût reçu quelque bon coup lançé sans bruit.

Des petits points de feu parrurent en avant sur la route. C'était Tôtes. On avait marché onze heures, ce qui, avec les deux heures de repos laissées en quatre fois aux chevaux pour manger l'avoine et souffler, faisait quatorze. On entra dans le bourg et devant l'Hôtel du Commerce on s'arrêta.

La portière s'ouvrit. Un bruit bien connu fit tressaillir tous les voyageurs; c'étaient les heurts d'un fourreau de sabre sur le sol. Aussitôt la voix d'un Allemand cria quelque chose.

Bien que la diligence fût immobile, personne ne descendait, comme si l'on se fût attendu à être massacré à la sortie. Alors le conducteur apparut tenant à la main une de ses lanternes qui éclira subitement jusqu'au fond de la voiture les deux rangs de têtes effarées, dont les bouches étaient ouvertes et les yeux écarquillés de surprise et d'épouvante.

A côté du cocher se tenait, en pleine lumière, un officier allemand, un grand jeune /27/ homme excessivement mince et blond, serré dans son uniforme comme une fille en son corset, et portant sur le côté sa casquette plate et cirée qui le faisait ressembler au chasseur d'un hôtel anglais. Sa moustache démesurée, à longs poils droits, s'amincissant indéfiniment de chaque côté et terminée par un seul fil blond si mince qu'on n'en aperçevait pas la fin, semblait peser sur les coins de sa bouche, et tirant la joue, imprimait aux lèvres un pli tombant.

Il invita en français d'Alsacien les voyageurs à sortir, disant d'un ton raide: "Foulez-fous tescentre, messieurs et tames?"

Les deux bonnes soeurs obéirent les premières avec une docilité de saintes filles habituées à toutes les soumissions. Le comte et la comtesse parurent ensuite, suivis du manufacturier et de sa femme, puis de Loiseau poussant devant lui sa grande moitié? Celui-ci, en mettant pied à terre, dit à l'officier: "Bonjour, monsieur", par un sentiment de prudence bien plus que de politesse. L'autre, insolent comme les gens tout-puissants, le regarda sans répondre.

Boule de Suif et Cornudet, bien que près de la portière, descendirent les derniers, graves et hautains devant l'ennemi. La grosse fille tâchait de se dominer et d'être calme: le démoc tourmentait d'une main tragique et un peu tremblante sa longue barbe roussâtre. Ils voulaient garder de la dignité, comprenant qu'en ces rencontres-là chacun représente un peu son pays: et pareillement révoltés par la souplesse de leurs compagnons, elle, tâchait de se montrer plus fière que ses voisines les femmes honnêtes, tandis que lui, sentant bien qu'il devait l'exemple, continuait en toute son attitude sa mission de résistance commencée au défoncement des routes.

On entra dans la vaste cuisine de l'auberge, et L'Allemand, s'étant fait présenter l'autorisation de départ signée par le général en chef et où étaient mentionnés les noms, le signalement et la profession de chaque voyageur, examina longuement tout ce monde, comparant les personnes aux renseignements écrits.

Puis il dit brusquement: "C'est pien", et il disparut.

Alors on respira. On avait faim encore; le souper fut commandé. Une demi-heure /28/était nécessaire pour l'apprêter; et, pendant que deux servante avaient l'air de s'en occuper, on allait visiter les chambres. Elles se trouvaient toutes dans un long couloir que terminait une porte vitrée marquée d'un numéro parlant.

II. Enfin on allait se mettre à table, quand le patron de l'auberge parut lui-même. C'était un ancien marchand de chevaux, un gros homme asthmatique, qui avait toujours des sifflements, des enrouements, des chants de glaires dans le larynx. Son père lui avait transmis le nom de Follenvie.

Il demanda:

"Mademoiselle Elisabeth Rousset? "

Boule de Suif tressaillit, se retourna:

"C'est moi.

_ Mademoiselle, l'officier prussien veut vous parler immédiatement.

_ A moi?

_Oui, si vous êtes bien Mlle Elisabeth Rousset."

Elle se troubla, réflechit une seconde, puis déclara carrément:

"C'est possible, mais je n'irai pas."

Un mouvement se fit autour d'elle; chacun discutait, cherchait la cause de cet ordre. Le comte s'approcha:

"Vous avez tort, madame, car votre refus peut amener des difficultés considérables, non seulement pour vous, mais même pour tous vos compagnons. Il ne faut jamais résister aux gens qui sont les plus forts. Cette démarche assurément ne peut présenter aucun danger; c'est sans doute pour quelque formalité oublié.

Tout le monde se joignit à lui, on la pria, on la pressa, on la sermonna, et l'on finit par la convaincre; car tous redoutaient les complications qui pourraient résulter d'un coup de tête. Elle dit enfin:

"C'est pour vous que je le fais, bien sûr!

La comtesse lui prit la main:

"Et nous vous en remercions."

Elle sortit. On l'attendit pour se mettre à table. Chacun se désolait de n'avoir pas été demandé à la place de cette fille violante et irascible, et préparait mentalement des platitudes pour les cas où on l'appellerait à son tour.

Mais au bout de dix minutes elle reparut, soufflant, rouge à suffoquer, exaspérée. Elle balbutait: "Oh la canaille! la canaille!"

/29/ Tous s'empressaient pour savoir, mais elle ne dit rien; et comme le comte insistait, elle répondit avec une grande dignité: "Non, cela ne vous regarde pas, je ne peux pas parler."

Alors on s'assit autour d'une haute soupière d'où sortait un parfum de choux. Malgré cette alerte, le souper fut gai. Le cidre était bon, le ménage Loiseau et les bonnes soeurs en prirent, par économie. Les autres demandèrent du vin; Cornudet réclama de la bière. Il avait une façon particulière de déboucher la bouteille, de faire le liquide, de le considérer en penchant le verre, qu'il élevait ensuite entre la lampe et son oeil pour bien apprécier la couleur. Quand il buvait, sa grande barbe, qui avait gardé la nuance de son

breuvage aimé, semblait tressaillir de tendresse; ses yeux louchaient pour ne point perdre de vue sa chope, et il avait l'air de remplir l'unique fonction pour laquelle il était né. On eût dit qu'il établissait en son esprit un rapprochement et comme une affinité entre les deux grandes passions qui occupaient toute sa vie: le Pale-Ale et la Révolution; et assurément il ne pouvait déguster l'un sans songer à l'autre.

M. et Mme Follenvie dînaient tout au bout de la table. L'homme, râlant comme une locomotive crevée, avait trop de tirage dans la poitrine pour pouvoir parler en mangeant; mais la femme ne se taisais jamais. Elle raconta toutes ses impressions à l'arrivée des Prussiens, ce qu'ils faisaient, ce qu'ils disaient, les exécrant d'abord parce qu'ils lui coûtaient de l'argent, et, ensuite, parce qu'elle avait deux fils à l'armée. Elle s'adressait surtout à la comtesse, flattée de causer avec une dame de qualité.

Puis elle baissait la voix pour dire les choses délicates, et son mari de temps en temps, l'interrompait: "Tu ferais mieux de te taire, madame Follenvie." Mais elle n'en tenait aucun compte, et continuait:

"Oui, madame, ces gens-là, ça ne fait que manger des pommes de terre et du cochon, et puis du cochon et des pommes de terre. Et il ne faut pas croire qu'ils sont propres. _Oh non! _ Ils ordurent partout, sauf le respect que je vous dois. Et si vous les voyiez faire l'exercice pendant des heures et des jours; ils sont là tous dans un champ: **/30/**_Et marche en avant, et marche en arrière, et tourne par-ci, et tourne par-là. _ S'ils cultivaient la terre au moins, ou s'ils travaillent aux routes dans leurs pays! _Mais non, madame, ces militaires, ça n'est profitable à personne! Faut-il que le fauvre peuple les nourrisse pour n'apprendre qu'à massacrer! _Je ne suis qu'une vieille femme sans éducation, c'est vrai, mais en les voyant qui s'esquintent le tempérament à piétiner du matin au soir, je me dis: Quand il y a des gens qui font tant de découvertes pour être utiles, faut-il que d'autres se donnent tant de mal pour être nuisibles! Vraiment, n'est pas une abomination de tuer des gens, qu'ils soient Prussiens, ou bien Anglais, ou bien Polonais, ou bien Français? _ Si l'on se revenge sur quelqu'un qui vous a fait tort, c'est mal, quisqu'on vous condamne; mais quand on extermine nos garçons comme du gibier, avec des fusils, cest donc bien puisqu'on donne des décorations à celui qui en détruit le plus? _Non, voyez-vous, je ne comprenderai jamais cela!"

Cornudet éleva la voix:

"La guerre est une barbarie quand on attaque un voisin paisible; c'est un devoir sacré quand on défend la patrie."

La vielle femme baissa la tête:

"Oui, quand on se défend, c'est autre chose; mais si l'on ne devrait pas plutôt tuer tous les rois qui font ça pour leur plaisir?"

L'oeil de Cornudet s'enflamma:

"Bravo citoyenne", dit-il.

M. Carré Lamadon réfléchissait profondément. Bien qu'il fût fanatique des illustres capitaines, le bon sens de cette paysanne le faisait songer à l'opulence qu'apporteraient dans un pays tant de bras inoccupés et par conséquent ruineux, tant de forces qu'on entretient improductives, si on les employait aux grands travaux industriels qu'il faudra des siècles pour achever.

T.C. YÜKSEKÖĞRETİM KURULU
DOKÜMANTASYON MERKEZİ

Mais Loiseau, quittant sa place, alla causer tout bas avec l'aubergiste. Le gros homme riait, toussait, crachait; son énorme ventre sautillait de joie aux plaisanteries de son voisin, et il lui acheta six feuillettes de bordeaux pour le printemps, quand les Prussiens seraient partis.

/31/ Le souper à peine achevé, comme on était brisé de fatigue, on se coucha.

Cependant Loiseau, qui avait observé les choses fit mettre au lit son épouse, puis colla tantôt son oreille et tantôt son oeil au trou de la serrure, pour tâcher de découvrir ce qu'il appelait: "les mystères du corridor."

Au bout d'une heure environ, il entendit un frôlement, regarda bien vite et aperçut Boule de Suif qui paraissait plus replète encore sous un peignoir de cachemire bleu, bordé de dentelles blanches. Elle tenait un bougeoir à la main et se dirigeait vers le gros numéro tout au fond du couloir. Mais une porte, à côté, s'entrouvrit, et, quand elle revint au bout de quelques minutes, Cornudet, en bretelles, la suivait. Ils parlaient bas, puis ils s'arrêtèrent. Boule de Suif semblait défendre l'entrée de sa chambre avec énergie. Loiseau, malheureusement, n'entendait pas les paroles, mais à la fin, comme ils élevaient la voix, il put en saisir quelques-unes. Cornudet insistait avec vivacité. Il disait:

"Voyons , vous êtes bête, qu'est-ce que ça vous fait?"

Elle avait l'air indignée et répondit:

"Non, mon cher, il y a des moments où ces choses-là ne sont pas; et puis, ici, ce serait une honte."

Il ne comprenait point, sans doute, et demanda pourquoi. Alors elle s'emporta, élevant encore le ton:

"Pourquoi? Vous ne comprenez pas pourquoi? Quand il y a des Prussiens dans la maison, dans la chambre à côté, peut-être?"

Il se tut. Cette pudeur patriotique de catin qui ne se laissait point caresser près de l'ennemi dut réveiller en son coeur sa dignité défaillante, car, après l'avoir seulement embrassée, il regagna sa porte à pas de loup.

Loiseau, très allumé, quitta la serrure, battit un entrechat dans sa chambre, mit son madras, souleva le drap sous lequel gisait la dure carcasse de sa compagne qu'il réveilla d'un baiser en murmurant:

"M'aimes-tu chérie?"

Alors toute la maison devint silencieuse. Mais bientôt s'éleva quelque part, dans une **/32/** direction indéterminée qui pouvait être la cave aussi bien que le grenier, un ronflement puissant, monotone, régulier, un bruit sourd et prolongé, avec des tremblements de chaudière sous pression M. Follenvie dormait.

Comme on avait décidé qu'on partirait à huit heures le lendemain, tout le monde se trouva dans la cuisine; mais la voiture dont la bâche avait un toit de neige, se dressait solitaire au milieu de la cour sans chevaux et sans conducteur. On chercha en vain celui-ci dans les écuries, dans les remises. Alors tous les hommes se résolurent à battre le pays et ils sortirent. Ils se trouvèrent sur la place, avec l'église au fond et, des deux

côtés, des maisons basses où l'on aperçevait des soldats prussiens. Le premier qu'ils virent épluchait des pommes de terre. Le second, plus loin, lavait la boutique du coiffeur. Un autre, barbu jusqu'aux yeux, embressait un mioche qui pleurait et le berçait sur ses genoux pour tâcher de l'apaiser; et les grosses paysannes dont les hommes étaient à "l'armée de la guerre", indiquaient par signes à leurs vainqueurs obéissants le travail qu'il fallait entreprendre: fendre du bois, tremper la soupe, moudre du café; un d'eux même lavait le linge de son hôtesse, une aïeule impotente.

Le comte, étonné, interrogea le bedeau qui sortait du presbytère. Le vieux rat d'église lui répondit: "Oh! Ceux-là ne sont pas méchant; c'est pas des Prussiens, à ce qu'on dit. Ils sont de plus loin; je ne sais pas bien d'où; et ils ont tous laissé une femme et des enfants au pays, ça ne les amuse pas, la guerre, allez! Je suis sûr qu'on pleure bien aussi là-bas les hommes; et ça fournira une fameuse misère chez eux comme chez nous. Ici, encore, on n'est pas trop malhereux pour le moment, parce qu'ils travaillent comme s'ils étaient dans leurs maisons. Voyez-vous, monsieur, entre pauvres gens, faut bien qu'on s'aide... C'est les grands qui font la guerre."

Comudet, indigné de l'entente cordiale établie entre les vainqueurs et les vaincus, se retira, préférant s'enfermer dans l'auberge. Loiseau eut un mot pour rire: "Ils repeuplent." M. Carré- Lamadon eut un mot grave: "Ils réparent." Mais on ne trouvait pas le cocher. A /33/ la fin on le découvrit dans le café du village, attablé fraternellement avec l'ordonnance de l'officier. Le comte l'interpella.

"Ne vous avait-on pas donné l'ordre d'atteler pour huit heures?

_Ah bien oui, mais on m'en a donné un autre depuis.

_Lequel?

_De ne pas atteler du tout.

_Qui vous a donné cet ordre?

_Ma foi! Le commandant prussien.

_Pourquoi?

_Je n'en sais rien. Allez lui demander. On me défend d'atteler, moi je n'attelle pas.
_Voilà.

_C'est lui-même qui vous a dit cela?

_Non, monsieur, c'est l'aubergiste qui m'a donné l'ordre de sa part.

_Quand ça?

_Hier soir, comme j'allais me coucher."

Les trois hommes rentrèrent fort inquiets.

On demanda M. Follenvie, mais la servante répondit que Monsieur à cause de son asthme, ne se levait jamais avant dix heures. Il avait même formellement défendu de le réveiller plus tôt, excepté en cas d'incendie.

On voulut voir l'officier, mais cela était impossible absolument, bien qu'il logeât dans l'auberge. M. Follenvie seul était autorisé à lui parler pour les affaires civiles. Alors on attendit. Les femmes remontèrent dans leurs chambres, et des futilités les occupèrent.

Cornudet s'installa sous la haute cheminée de la cuisine où flambait un grand feu. Il se fit apporter là une des petites tables du café, une canette, et il tira sa pipe qui jouissait parmi les démocrates d'une considération presque égale à la sienne, comme si elle avait servi la patrie en servant à Cornudet. C'était une superbe pipe en écume admirablement culotté, aussi noire que les dents de son maître, mais parfumée, recourbée, luisante, familière à sa main, et complétant sa physionomie. Et il demeura immobile, les yeux tantôt fixés sur la flamme du foyer, tantôt sur la mousse qui couronnait sa chope; et chaque fois qu'il avait bu, il passait d'un air satisfait ses longs doigts maigres dans ses longs cheveux gras pendant qu'il humait sa moustache frangée d'écume.

/34/ Loiseau, sous prétexte de se dégourdir les jambes, alla placer du vin aux débitants du pays. Le comte et le manufacturier se mirent à causer politique. Ils prévoyaient l'avenir de la France. L'un croyait aux d'Orléans, l'autre à un sauver inconnu, un héros qui se révélerait quand tout serait désespéré: un Du Guesclin, une Jeanne d'Arc peut-être? Ou un autre Napoléon Ier? Ah! Si le prince impérial n'était pas si jeune! Cornudet, les écoutant, souriait en homme qui sait le mot des destinées. Sa pipe embaumait la cuisine.

Comme dix heures sonnaient, M. Follenvie parut. On l'interrogea bien vite; mais il ne put que répéter deux ou trois fois, sans une variante, ces paroles: "L'officier m'a dit comme ça: "Monsieur Folenvie, vous défendrez qu'on attelle demain la voiture de ces "voyageurs. Je ne veux pas qu'ils partent sans mon "ordre. Vous entendez. Ça suffit."

Alors on voulut voir l'officier. Le comte lui envoya sa carte où M. Carré Lamadon ajouta son nom et tous ses titres. Le Prussien fit répondre qu'il admettrait ces deux hommes à lui parler quand il aurait déjeuné, c'est à dire vers une heure.

Les dames reparurent et l'on mangea quelque peu, malgré l'inquiétude. Boule de suif semblait malade et prodigieusement troublée.

On achevait le café quand l'ordonnance vint chercher ces messieurs.

Loiseau se joignit aux deux premiers; comme on essayait d'entraînait Cornudet pour donner plus de solennité à leur démarche, il déclara fièrement qu'il entendait n'avoir jamais aucun rapport avec les Allemands; et il se remit dans sa cheminée, demandant une autre canette.

Les trois hommes montèrent et furent introduits dans la plus belle chambre de l'auberge où l'officier les reçut, étendu dans un fauteuil, les pieds sur la cheminée, fumant une longue pipe de porcelaine, et enveloppé par une robe de chambre flamboyante, dérobée sans doute dans la demeure abandonnée de quelque bourgeois de mauvais goût. Il ne se leva pas, ne les salua pas, ne les regarda pas. Il présentait un magnifique échantillon de la goujaterie naturelle au militaire victorieux.

/Au bout de quelques instants il dit enfin:

"Qu'est-ce que fous foulez?"

Le comte prit la parole: "Nous désirons partir, monsieur.

_Non.

_Oserai-je vous demander la cause de ce refus?

_Parce que je ne feux pas.

_Je vous ferai respecteusement observer, monsieur, que votre général en chef nous /35/ a délivré une permission du départ pour gagner Dieppe; et je ne pense pas que nous ayons rien fait pour mériter vos rigeurs.

_Che ne feux pas... foilà tout... Fous pouvez tescentre."

S'étant inclinés tous les trois ils retirèrent.

L'après-midi fut lamentable. On ne comprenait rien à ce caprice d'Allemand; et les idées les plus singulières troublaient les têtes. Tout le monde se tenait dans la cuisine, et l'on discutait sans fin, imaginant des choses invraisemblables. On voulait peut-être les garder comme otages _mais dans quel but?_ ou les emmener prisonniers? Ou plutôt, leur demander une rançon considérable? A cette pensée une panique les affola. Les plus riches étaient les plus épouvantés, se voyant déjà contraints, pour racheter leur vie, de verser des sacs pleins d'or entre les mains de ce soldat insolent. Ils se creusaient la cervelle pour découvrir des mensonges acceptables, dissimuler leurs richesses, se faire passer pour pauvres, très pauvres. Loiseau enleva sa chaîne de montre et la cacha dans sa poche. La nuit qui tombait augmenta les appréhensions. La lampe fut allumée, et comme on avait encore deux heures avant le dîner, Mme Loiseau proposa une partie de trente-et-un. Ce serait une distraction. On accepta. Cornudet lui-même, ayant éteint sa pipe par politesse, y prit part.

Le comte battit les cartes _donna_ Boule de Suif avait trente-et-un d'emblée; et bientôt l'intérêt de la partie apaisa la crainte qui hantait les esprits. Mais Cornudet s'aperçut que le ménage Loiseau s'entendait pour tricher.

Comme on allait se mettre à table, M. Follenvie reparut; et de sa voix graillonnante il /36/ prononça: "L'officier prussien fait demander à Mlle Elisabeth Rousset si elle n'a pas encore changé d'avis."

Boule de Suif resta debout, toute pâle; puis, devenant subitement cramoisie, elle eut un tel étouffement de colère qu'elle ne pouvait plus parler. Enfin elle éclata: "Vous lui direz a cette crapule, à ce saligaud, à cette charogne de Prussien, que jamais je ne voudrai; vous entendez bien, jamais, jamais, jamais."

Le gros aubergiste sortit. Alors Boule de Suif fut entourée, interrogée, sollicitée par tout le monde de dévoiler le mystère de sa visite. Elle résista d'abord; mais l'exaspération l'emporta bientôt: "Ce qu'il veut?... ce qu'il veut?... Il veut coucher avec moi !" cria-t-elle. Personne ne se choqua du mot, tant l'indignation fut vive. Cornudet brisa sa chope en la reposant violemment sur la table. C'était une clameur de réprobation contre ce soudard ignoble, un souffle de colère, une union de tous pour la résistance, comme si l'on eût demandé à chacun une partie du sacrifice exigé d'elle. Le comte déclara avec dégoût que ces gens-là se conduisaient à la façon des anciens barbares. Les femmes surtout témoignèrent à Boule de Suif une commisération énergique et caressante. Les bonnes soeurs, qui ne se montraient qu'aux repas, avaient baissé la tête et ne disaient rien.

On dîna néanmoins lorsque la première fureur fut apaisée; mais on parla peu, on songeait.

Les dames se retirèrent de bonne heure; et les hommes, tout en fumant, organisèrent un écarté auquel fut convié M. Follenvie qu'on avait l'intention d'interroger habilement sur les moyens à employer pour vaincre la résistance de l'officier. Mais il ne songeait qu'à ses cartes, sans rien écouter, sans rien répondre; et il répétait sans cesse:

"Au jeu, messieurs, au jeu."

Son attention était si tendue qu'il en oubliait de cracher, ce qui lui mettait parfois des points d'orgue dans la poitrine. Ses poumons sifflants donnaient toute la gamme de l'asthme, depuis les notes graves et profondes jusqu'aux enrouements aigus des jeunes coqs essayent de chanter.

Il refusa même de monter, quand sa femme, qui tombait de sommeil, vint le /37/chercher. Alors elle partit toute seule, car elle était "du matin", toujours levée avec le soleil, tandis que son homme était "du soir", toujours prêt à passer la nuit avec des amis. Il lui cria: "Tu placeras mon lait de poule devant le feu", et se remit à sa partie. Quand on vit bien qu'on n'en pourrait rien tirer on déclara qu'il était temps de s'en aller, et chacun gagna son lit.

On se leva encore d'assez bonne heure le lendemain avec un espoir indéterminé, un désir plus grand de s'en aller, une terreur du jour à passer dans cette horrible petite auberge.

Hélas ! les chevaux restaient à l'écurie, le cocher demeurait invisible. On alla, par désoeuvrement, tourner autour de la voiture.

Le déjeuner fut bien triste; et il s'était produit comme un refroidissement vis-à-vis de Boule de Suif, car la nuit, qui porte conseil, avait un peu modifié les jugements. On en voulait presque à cette fille, de n'avoir pas été trouver secrètement le Prussien, afin de ménager, au réveil, une bonne surprise à ses compagnons. Quoi de simple ? Qui l'eût su, d'ailleurs ? Elle aurait pu sauver les apparences en dire à l'officier qu'elle prenait en pitié leur détresse. Pour elle ça avait si peu d'importance !

Mais personne n'avouait encore ces pensées.

Dans l'après-midi, comme on s'ennuyait à périr, le comte proposa de faire une promenade aux alentours du village. Chacun s'enveloppa avec soin et la petite société partit, à l'exception de Cornudet, qui préférait rester près du feu, et des bonnes soeurs, qui passaient leurs journées dans l'église ou chez le curé.

Le froid, plus intense de jour en jour, piquait cruellement le nez et les oreilles; les pieds devenaient si douloureux que chaque pas était une souffrance; et lorsque la campagne se découvrit, elle leur apparut si effroyablement lugubre sous cette blancheur illimitée que tout le monde aussitôt retourna, l'âme glacée et le coeur serré.

Les quatre femmes marchaient devant, les trois hommes suivaient, un peu derrière.

Loiseau, qui comprenait la situation, demanda tout à coup si cette "garce-là" allait les /38/faire rester longtemps encore dans un pareil endroit. Le comte, toujours courtois, dit qu'on ne pouvait exiger d'une femme un sacrifice aussi pénible, et qu'il devait venir

d'elle-même. M. Carré Lamadon remarqua que si les Français faisaient, comme il en était question, un retour offensif par Dieppe, la rencontre ne pourrait avoir lieu qu'à Tôtes. Cette réflexion rendit les deux autres soucieux. "Si l'on se sauvait à pied", dit Loiseau. Le comte haussa les épaules: "Y songez-vous, dans cette neige ? Avec nos femmes ? Et puis nous serions tout de suite poursuivis, rattrapés en dix minutes, et ramenés à la merci des soldats. C'était vrai; on se tut.

Les dames parlaient toilette; mais une certaine contrainte semblait désunir.

Tout à coup, au bout de la rue, l'officier parut. Sur la neige qui fermait l'horizon il profilait sa grande taille de guêpe en uniforme, et marchait, les genoux écartés, de ce mouvement particulier aux militaires qui s'efforcent de ne point maculer leurs bottes soigneusement cirées.

Il s'inclina en passant près des dames, et regarda dédaigneusement les hommes qui eurent, du reste, la dignité de ne se point découvrir bien que Loiseau ébauchât un geste pour retirer sa coiffure.

Boule de Suif était devenue rouge jusqu'aux oreilles; et les trois femmes mariées ressentaient une grande humiliation d'être ainsi rencontrées par ce soldat dans la compagnie de cette fille qu'il avait si cavalièrement traitée.

Alors on parla de lui, de sa tournure, de son visage. Mme Carré Lamadon, qui avait connu beaucoup d'officiers et qui les jugeait en connaisseur, trouvait celui-là pas mal du tout, elle regrettait même qu'il ne fût pas Français, parce qu'il ferait un fort joli hussard dont toutes les femmes assurément raffoleraient.

Une fois rentrés, on ne sut plus que faire. Des paroles aigres furent même échangées à propos de choses insignifiantes. Le dîner silencieux dura peu, et chacun monta se coucher, espérant dormir pour tuer le temps.

On descendit le lendemain avec des visages fatigués et des coeurs exaspérés. Les femmes parlaient à peine à Boule de Suif.

/39/ Une cloche tinta. C'était pour un baptême. La grosse fille avait un enfant élevé chez des paysans d'Yvetot. Elle ne le voyait pas une fois l'an, et n'y songeait jamais; mais la pensée de celui qu'on allait baptiser lui au coeur une tendresse subite et violente pour le sien, et elle voulut absolument assister à la cérémonie.

Aussitôt qu'elle fut partie, tout le monde se regarda, puis on rapprocha les chaises, car on sentait bien qu'à la fin il fallait décider quelque chose. Loiseau eut une inspiration: il était d'avis de proposer à l'officier de garder Boule de Suif toute seule, et de laisser partir les autres.

M. Follenvie se chargea encore de la commission, mais il redescendit presque aussitôt. Allemand, qui connaissait la nature humaine, l'avait mit à la porte. Il prétendait retenir tout le monde tant que son désir ne serait pas satisfait.

Alors le tempérament populacier de Mme Loiseau éclata: "Nous n'allons pourtant pas mourir de vieillesse ici. Puis que c'est son métier, à cette gueuse, de faire ça avec tous les hommes, je trouve qu'elle n'a pas le droit de refuser l'un plutôt que l'autre. Je vous demande un peu, ça a pris tout ce qu'elle a trouvé dans Rouen, même des cochers ! oui, madame, le cocher de la préfecture ! Je le sais bien, moi, il achète son vin à la maison.

Et aujourd'hui qu'il s'agit de nous tirer d'embarras, elle fait la mijaurée, cette morveuse !... Moi, je trouve qu'il se conduit très bien, cet officier. Il est peut-être privé depuis longtemps; et nous étions là trois qu'il aurait sans doute préférées. Mais non, il se contente de celle à tout le monde. Il respecte les femmes mariées. Songez donc, il est le maître. Il n'avait qu'à dire: "Je veux", et il pouvait nous prendre de force avec ses soldats."

Les femmes eurent un petit frisson. Les yeux de la jolie Mme Carré-Lamadon brillaient, et elle était un peu pâle, comme si elle se sentait déjà prise de force par l'officier.

Les hommes, qui discutaient à l'écart, se rapprochèrent. Loiseau, furibond, voulait livrer "cette misérable" pieds et poings liés à l'ennemie. Mais le comte, issu de trois générations d'ambassadeurs, et doué d'un physique de diplomate, était partisan de l'habileté: "Il faudrait la décider", dit-il.

/40/ Alors on conspira.

Les femmes se serrèrent, le ton de la voix fut baissé, et la discussion devint générale, chacun donnant son avis. C'était fort convenable du reste. Ces dames surtout trouvaient des délicatesses de tournures, des subtilités d'expression charmantes, pour dire les choses les plus scabreuses. Un etranger n'aurait rien compris tant les précautions du langage étaient observées. Mais la légère tranche de pudeur dont est bardée toute femme du monde ne recouvrant que la surface, elles s'épanouissaient dans cette aventure polissone, s'amusaient follement au fond, se sentant dans leur élément, tripotant de l'amour avec la sensualité d'un cuisinier gourmand qui prépare le souper d'un autre.

La gaieté revenait d'elle-même, tant l'histoire leur semblait drôle à la fin. Le comte trouva des plaisanteries un peu risquées, mais si bien dites qu'elles faisaient sourire. A son tour Loiseau lâcha quelques grivoiseries plus rapides dont on ne se blessa point: et la pensée brutalement exprimée par sa femme dominait tous les esprits: "Puisque c'est son métier à cette fille, pourquoi refuserait-elle celui-là plus qu'un autre ?" La gentille Mme Carré-Lamadon semblait même penser qu'à sa place elle refuserait celui-là moins qu'un autre.

On prépara longuement le blocus, comme pour une forteresse investie. Chacun convint du rôle qu'il jouerait, des arguments dont il s'appuierait, des manoeuvres qu'il devrait exécuter. On régla le plan des attaques, les ruses à employer, et les surprises de l'assaut, pour forcer cette citadelle vivante à recevoir l'ennemi dans la place. Cornudet cependant restait à l'écart, complètement etranger à cette affaire.

Une attention si profonde tendait les esprits, qu'on n'entendit point rentrer Boule de suif. Mais le comte souffla un léger "Chut" qui fait relever les yeux. Elle était là. On se tut brusquement et un certain embarras empêcha d'abord de lui parler. La comtesse, plus assouplie que les autres aux duplicités des salons, l'interrogea: "Etait-ce amusant, ce baptême ?"

La grosse fille, encore émue, raconta tout, et les figures, et les attitudes, et l'aspect même de l'église. Elle ajouta: " C'est si bon de prier quelquefois."

/41/ Cependant, jusqu'au déjeuner, ces dames se contentèrent d'être aimables avec elle, pour augmenter sa confiance et sa docilité à leurs conseils.

Aussitôt à table, on commença les approches. Ce fut d'abord une conversation vague sur le dévoeument. On cita des exemples anciens: Judith et Holopherne, puis, sans aucune raison, Lucrèce avec Sextus, Cléopâtre faisant passer par sa couche tous les généraux ennemis, et les y réduisant à des servilités d'esclave. Alors se déroula une histoire fantaisiste, éclose dans l'imagination de ces millionnaires ignorants, où les citoyennes de Rome allaient endormir à Capoue Annibal entre leurs bras, et, avec lui, ses lieutenants, et les phalanges des mercenaires. On cita toutes les femmes qui ont arrêté des conquérants, fait de leur corps un champ de bataille, un moyen de dominer, une arme, qui ont vaincu par leurs caresses héroïques des êtres hideux ou détestés, et sacrifié leur chasteté à la vengeance et au dévouement.

On parla même en termes voilés de cette Anglaise de grande famille qui s'était laissé inoculer une horrible et contagieuse maladie pour la transmettre à Bonaparte sauvé miracleusement, par une faiblesse subite, à l'heure du rendez-vous fatal.

Et tout cela était raconté d'une façon convenable et modérée, où parfois éclatait un enthousiasme voulu propre à exciter l'émulation.

On aurait pu croire, à la fin, que le seul rôle de la femme, ici-bas, était un perpétuel sacrifice de sa personne, un abandon continu aux caprices des soldatesques.

Les deux bonnes soeurs ne semblaient point entendre, perdues en des pensées profondes. Boule de Suif ne disait rien.

Pendant toute l'après-midi on la laissa réfléchir. Mais, au lieu de l'appeler "madame" comme on avait fait jusque-là, on lui disait simplement "mademoiselle", sans que personne sût bien pourquoi, comme si l'on avait voulu la faire descendre d'un degré dans l'estime qu'elle avait escaladée, lui faire sentir sa situation honteuse.

Au moment où l'on servit le potage, M. Follenvie reparut, répétant sa phrase de la /42/ veille: "L'officier prussien fait demander à Mlle Elisabeth Rousset si elle n'a point encore changé d'avis."

Boule de suif répondit sèchement: "Non, monsieur."

Mais au dîner la coalition faiblit. Loiseau eut trois phrases malheureuses. Chacun se battait les flancs pour découvrir des exemples nouveaux et ne trouvait rien, quand la comtesse, sans préméditation peut-être, éprouvant un vague besoin de rendre hommage à la Religion, interrogea la plus agée des bonnes soeurs sur les grands faits de la vie des saints. Or beaucoup avaient commis des actes qui seraient des crimes à nos yeux; mais l'Eglise absout sans peine ces forfaits quand ils sont accomplis pour la gloire de Dieu, ou pour le bien du prochain. C'était un argument puissant; la comtesse en profita. Alors, soit par une de ces ententes tacites, de ces complaisances voilées, où excelle quiconque porte un habit écclésiastique, soit simplement par l'effet d'une inintelligence heureuse, d'une secourable bêtise, la vieille religieuse apporta à la conspiration un formidable appui. On la croyait timide, elle se montra hardie, verbeuse, violente. Celle-là n'était pas troublée par les tâtonnements de la casuistique; sa doctrine semblait une barre de fer; sa foi n'hésitait jamais; sa conscience n'avait point de scrupules. Elle trouvait tout simple le sacrifice d'Abraham, car elle aurait immédiatement tué père et mère sur un ordre venu d'en haut; et rien, à son avis, ne pouvait déplaire au Seigneur quand l'intention était louable. La comtesse, mettant à profit l'autorité sacrée de sa complice inattendue, lui fit faire comme une paraphrase édifiante de cet axiome de morale: "La fin justifie les moyens."

Elle l'interrogeait.

"Alors, ma soeur, vous pensez que Dieu accepte toutes les voies, et pardonne le fait quand le motif est pur ?

_Qui pourrait en douter, madame ? Une action blâmable en soi devient souvent méritoire par la pensée qui l'inspire."

Et elles continuaient ainsi, démêlant les volontés de Dieu, prévoyant ses décisions, le faisant s'intéresser à des choses qui, vraiment, ne le regardaient guère.

/43/ Tout cela était enveloppé, habile, discret. Mais chaque parole de la sainte fille en cornette faisait brèche dans la résistance indignée de la courtisane. Puis, la conversation se détournant un peu, la femme aux chapelets pendants parla des maisons de son ordre, de sa supérieure, et de sa mignonne voisine la chère Saint-Nicéphore. On les avait demandées au Havre pour soigner dans les hôpitaux des centaines de soldats atteints de la petite vérole. Elle les dépeignit, ces misérables, détailla leur maladie. Et tandis qu'elles étaient arrêtées en route par les caprices de ce Prussien, un grand nombre de Français pouvaient mourir qu'elles auraient sauvés peut-être ! C'était sa spécialité, à elle, de signer les militaires; elle avait été en Crimée, en Italie, en Autriche, et racontant ses campagnes, elle se révéla tout à coup une de ces religieuses à tambours et à trompettes qui semblent faites pour suivre les camps, ramasser des blessés dans les remous des batailles, et, mieux qu'un chef, dompter d'un mot les grands soudards indisciplinés; une vraie bonne soeur Ran-tan-plan dont la figure ravagée, crevée de trous sans nombre, paraissait une image des dévastations de la guerre. Personne ne dit rien après elle, tant l'effet semblait excellent

Aussitôt le repas terminé on remonta bien vite dans les chambres pour ne descendre, le lendemain, qu'assez tard dans la matinée.

Le déjeuner fut tranquille. On donnait à la graine semée la veille le temps de germer et de pousser ses fruits.

La comtesse proposa de faire une promenade dans l'après midi; alors le comte il était convenu, prit le bras de Boule de Suif, et demeura derrière les autres, avec elle.

Il lui parla de ce ton familier, paternel, un peu dédaigneux, que les hommes posés emploient avec les filles, l'appelant: "ma chère enfant", la traitant du haut de sa position sociale, de son honorabilité indiscutée. Il pénétra tout de suite au vif de la question:

"Donc vous préférez nous laisser ici, exposés comme vous-même à toutes les **/44/**violences qui suivraient un échec des troupes prussiennes, plutôt que de consentir à une de ces complaisances que vous avez eues si souvent en votre vie ?

Boule de Suif ne répondit rien.

Il a prit par la douceur, par le raisonnement, par les sentiments. Il sut rester "monsieur le comte", tout en se montrant galant quand il le fallut, complimenteur, aimable enfin. Il exalta le service qu'elle leur rendrait, parla de leur reconnaissance; puis soudain, la tutoyant gaiement: "Et tu sais, ma chère, il pourrait se vanter d'avoir goûté d'une jolie fille comme il n'en trouve pas beaucoup dans son pays."

Boule de Suif ne répondit pas et rejoignit la société.

III. Aussitôt rentrée, elle monta chez elle et ne reparut plus. L'inquiétude était extrême. Qu'allait-elle faire ? Si elle résistait, quel embarras !

L'heure du dîner sonna; on l'attendit en vain. M. Follenvie, entrant alors, anonça que Mlle Rousset se sentait indisposée, et qu'on pouvait se mettre à table. Tout le monde dressa l'oreille. Le comte s'approcha de l'aubergiste, et, tout bas: " Ça y est ? _ Oui."

Par convenance, il ne dit rien à ses compagnons, mais il leur fit seulement un léger signe de la tête. Aussitôt un grand soupir de soulagement sortit de toutes les poitrines, une allégresse parut sur les visages. Loiseau cria: "Saperlipopette ! Je paye du champagne si l'on en trouve dans l'établissement"; et Mme Loiseau eut une angoisse lorsque le patron revint avec quatre bouteilles aux mains. Chacun était devenu subitement communicatif et bruyant; une joie égrillarde emplissait les coeurs. Le comte parut s'apercevoir que Mme Carré- Lamadon était charmante, le manufacturier fit des compliments à la comtesse. La conversation fut vive, enjouée, plein de traits.

Tout à coup, Loiseau, la face anxieuse et levant les bras, hurla: "Silence!" Tout le monde se tut, surpris, presque effrayé déjà. Alors il tendit l'oreille en faisant "Chut !" des deux mains, leva les yeux vers le plafond, écouta de nouveau, et reprit, de sa voix naturelle:

"Rassurez-vous, tout va bien."

On hésitait à comprendre, mais bientôt un sourire passa.

Au bout d'un quart d'heure il recommença la même farce, la renouvela souvent dans /45/ la soirée; et il faisait semblant d'interpeller quelqu'un à l'étage au-dessus, en lui donnant des conseils à double sens puisés dans son esprit de commis voyageur. Par moments il prenait un air triste pour soupirer: "Pauvre fille !" ou bien il murmurait entre ses dents d'un air rageur: "Gueux de Prussien, va !" Quelques fois, au moments où l'on y songeait plus, il poussait d'une voix vibrante plusieurs: "Assez ! assez !" et ajoutait, comme se parlant à lui-même: "Pourvu que nous la revoyions; qu'il ne l'en fasse pas mourir, le misérable !"

Bien que ces plaisenteries fussent d'un goût déplorable, elles amusaient et ne blaissaient personne, car l'indignation dépend des milieux comme le reste, et l'atmosphère qui s'était peu à peu créée autour d'eux était chargée de penseés grivoises.

Au dessert, les pensées elles-mêmes firent des allusions spirituelles et discrètes. Les regards luisaient; on avait bu beaucoup. Le comte, qui conservait même en ses écarts sa grande apparence de gravité, trouva une comparaison fort goûtée sur la fin des hivernages au pôle et la joie des naufragés qui voient s'ouvrir une route vers le sud.

Loiseau, lancé, se leva, un verre de champagne à la main: "Je bois à notre délivrance !" Tout le monde fut debout; on l'acclamait. Les deux bonnes soeurs, elles-mêmes, sollicitées par ces dames, consentirent à tremper leurs lèvres dans ce vin mousseux dont elles n'avaient jamais goûté. Elles déclarèrent que cela ressamblait à la limonade gazeuse mais c'était plus fin cependant.

Loiseau résuma la situation.

"C'est malheureux de ne pas avoir de piano parce qu'on pourrait pincer un quadrille."

Comudet n'avait pas dit un mot, pas fait un geste; il parassait même plongé dans des pensées très graves, et tirait parfois, d'un geste furieux, sa grande barbe qu'il semblait vouloir allonger encore. Enfin, vers minuit, comme on allait se préparait, Loiseau qui titubait, lui tapa soudain sur le ventre et lui dit en bredouillait: "Vous n'êtes pas farce, vous, ce soir; vous ne dites rien, citoyen?" Mais Comudet releva brusquement la tête et parcourant la société d'un regard luisant et terrible: "je vous dis à tous que vous venez /46/de faire une infamie !" Il se leva, gagna la porte, répéta encore une fois: "Une infamie !" et disparut.

Cela jeta un froid d'abord. Loiseau interloqué restait bête ; mais il reprit son aplomb, puis, tout à coup, se tordit en répétant: "Ils sont trop verts mon vieux, ils sont trop verts." Comme on ne comprenait pas, il raconta les: "mystères du corridor". Alors il y eut une reprise de gaieté formidable. Ces dames s'amusaient comme des folles. Le comte et M. Carré-Lamadon pleuraient à force de rire. Ils ne pouvaient croire.

"Comment. Vous êtes sûr ? Il voulait...

_ Je vous dit que je l'ai vu.

_ Et, elle a refusé...

_ Parce que le Prussien était dans la chambre à côté.

_ Pas possible ?

_ Je vous le jure."

Le comte étouffait. L'industriel se comprimait le ventre à deux mains. Loiseau continuait:

"Et, vous comprenez, ce soir, il ne la trouve pas drôle, mais pas du tout."

Et tous les trois repartaient, malades, essouflés toussants.

On se sépara là-dessus. Mais Mme Loiseau qui était de la nature des orties, fit remarquer à son mari, au moment où ils se couchaient, que "cette chipie" de petite Carré-Lamadon avait ri jaune toute la soirée: "Tu sais, les femmes, quand ça en tient pour l'uniforme, qu'il soit Français ou bien Prussien ça leur est, ma foi, bien égal. Si ce n'est pas une pitié, Seigneur Dieu !"

Et toute la nuit, dans l'obscurité du corridor coururent comme des frémissements, des bruits légers, à peine sensibles, pareils à des souffles des effleurements de pieds nus, d'imperceptibles craquements. Et l'on ne dormit que très tard, assurément, car des filets de lumière glissèrent longtemps sous les portes. Le champagne a de ces effets-là; il trouble, dit-on, le sommet .

IV. Le lendemain, un clair soleil d'hiver rendait la neige éblouissante. La diligence, attelée enfin, attendait devant la porte, tandis qu'une armée de pigeons blancs, rengorgés dans leurs plumes /47/épaisses, avec un oeil rose, taché, au milieu, d'un point noir, se promenaient gravement entre les jambes des six chevaux, et cherchaient leur vie dans le crottin fumant qu'ils éparpillaient.

Le cocher, enveloppé dans sa peau de mouton, grillait une pipe sur le siège, et tous les voyageurs radieux faisaient rapidement empaqueter des provisions pour le reste du voyage.

On n'attendait plus que Boule de Suif. Elle parut. Elle semblait un peu troublée, honteuse; et elle s'avança timidement vers ses compagnons, qui, tous, d'un même mouvement, se détournèrent comme s'il ne l'avaient pas aperçue. Le comte prit avec dignité le bras de sa femme et l'éloigna de ce contact impur.

La grosse fille s'arrêta, stupéfaite; alors, ramassant tout son courage, elle aborda la femme du manufacturier d'un "bonjour, madame" humblement murmuré. L'autre fit de la tête seule un petit salut impertinent qu'elle accompagna d'un regard de vertu outragée. Tout le monde semblait affairé, et l'on se tenait loin d'elle comme si elle eût apporté une infection dans ses jupes. Puis on se précipita vers la voiture, où elle arriva seule, la dernière, et reprit en silence la place qu'elle avait occupée pendant la première partie de la route.

On semblait ne pas la voir, ne pas la connaître; mais Mme Loiseau, la considérant de loin avec indignation, dit à mi-voix à son mari: "heureusement que je ne suis pas à côté d'elle."

La lourde voiture s'ebranla, et le voyage recommenca.

On ne parla point d'abord. Boule de Suif n'osait pas lever les yeux. Elle se sentait en même temps indignée contre tous ses voisins, et humiliée d'avoir cédé, souillée par les baisers de ce Prussien entre les bras duquel on l'avait hypocritement jetée.

Mais la comtesse, se tournant vers Mme Carré-Lamadon, rompit bientôt ce pénible silence.

"Vous connaissez, je crois, Mme d'Etrelles ?

_ Oui, c'est une de mes amies.

_ Quelle charmante femme !

_ Ravissante ! Une vraie nature d'élite, fort instruite d'ailleurs, et artiste jusqu'au bout des doigts; elle chante à ravir et dessine dans la perfection."

/48/Le manufacturier causait avec le comte, et au milieu du fracas des vitres un mot parfois jaillissait: "Coupon–échance-prime-à terme."

Loiseau, qui avait chipé le vieux jeu de cartes de l'auberge engraissé par cinq ans de frottement sur les tables mal essuyées, attaqua un bésigue avec sa femme.

Les bonnes soeurs prirent à leur ceinture le long rosaire qui pendait, firent ensemble le signe de la croix, et tout à coup leurs lèvres se mirent à remuer vivement, se hâtant de plus en plus, précipitant leur vague murmure comme pour une course d'oremus; et de temps en temps elles baisaient une médaille, se signaient de nouveau, puis recommençaient leur marmottement rapide et continu.

Cornudet songeait, immobile.

T.C. YÜKSEKÖĞRETİM KURULU
DOKÜMANTASYON MERKEZİ

Au bout de trois heures de route, Loiseau ramassa ses cartes: "Il fait faim", dit-il.

Alors sa femme atteignit un paquet ficelé d'où elle fit sortir un morceau de veau froid. Elle le découpa proprement par tranches minces et fermes, et tous deux se mirent à manger.

"Si nous en faisions autant", dit la comtesse. On y consentit et elle déballa les provisions préparées pour les deux ménages. C'était, dans un de ces vases allongés dont le couvercle porte un lièvre en faïence, pour indiquer qu'un lièvre en pâté gît au-dessous, une charcuterie succulante, où de blanches rivières de lard traversaient le chair brune du gibier, mêlée à d'autres viandes hachées fin. Un beau carré de gruyère, apporté dans un journal, gardait imprimé: "faits divers" sur sa pâte onctueuse.

Les deux bonnes soeurs développèrent un rond de saucisson qui sentait l'ail; et Cornudet, plongeant les deux mains en même temps dans les vastes poches de son paletot sac, tira de l'une quatre oeufs durs et de l'autre le croûton d'un pain. Il détacha la coque, la jeta sous ses pieds dans la paille et se mit à mordre à même les oeufs, faisants tomber sur sa vaste barbe des parcelles de jaune clair qui semblaient, là-dedans, des étoiles.

Boule de Suif, dans la hâte et l'effarement de son lever, n'avait pu /49/songer à rien; et elle regardait, exaspérée, suffoquant de rage, tous ces gens qui mangeaient placidement. Une colère tumulteuse la crispa d'abord, et elle ouvrit la bouche pour leur crier leur fait avec un flot d'injures qui lui montait aux lèvres; mais elle ne pouvait pas parler tant l'exaspération l'étranglait.

Personne ne la regardait ne songeait à elle. Elle se sentait noyée dans le mépris de ces gredins honnêtes qui l'avaient sacrifiée d'abord, rejetée ensuite, comme une chose malpropre et inutile. Alors elle songea à son grand panier tout plein de bonnes choses qu'ils avaient goulûment dévorées, à ses deux poulets luisants de gelée, à ses pâtes quatre bouteilles de bordeaux; et sa fureur tombant soudain comme une corde trop tendue qui casse, elle se sentit prête à pleurer. Elle fit des efforts terribles, se raidit, avala ses sanglots comme les enfants, mais les pleurs montaient, luisaient au bord de ses paupières, et bientôt deux grosses larmes se détachant des yeux roulèrent lentement sur ses joues. D'autres les suivirent plus rapides, plus rapides, coulant comme les goutes d'eau qui filtrent d'une roche, et tombant régulièrement sur la courbe rebondie de sa poitrine. Elle restait droite, le regard fixe, la face riggide et pâle, espérant qu'on ne la verrait pas.

Mais la comtesse s'en aperçut et prévint son mari d'un signe. Il haussa les épaules comme pour dire: "Que voulez-vous, ce n'est pas ma faute." Mme Loiseau eut un rire muet de triomphe et murmura: "Elle pleure sa honte."

Les deux bonnes soeurs s'étaient remises à prier, après avoir roulé dans un papier le reste de leur saucisson.

Alors Cornudet, qui digérait ses oeufs, étendit ses longues jambes sous la banquette d'en face, se renversa, croisa ses bras, sourit comme un homme qui vient de trouver une bonne farce, et se mit à siffloter La Marseillaise.

Toutes les figures se rembrunirent. Le chant populaire, assurément, ne plaisait point à ses voisins. Ils devinrent nerveux, agacés, et avaient l'air prêts à hurler comme des chiens qui entendent un orgue de barbarie.

Il s'en aperçut, ne s'arrêta plus. Parfois même il fredonnait les paroles:

/50/Amour sacré de la patrie,

Conduis, soutiens, nos bras vengeurs,

Liberté, chérie,

Combats avec tes défenseurs !

On fuyait plus vite, la neige étant plus dure; et jusqu'à Dieppe, pendant les longues heures mornes du voyage, à travers les cahots du chemin, par la nuit tombante, puis dans l'obscurité profonde de la voiture, il continua, avec une obstination féroce, son sifflement vengeur et monotone, contraignant les esprits las et exaspérés à suivre le chant d'un bout à l'autre, à se rappeler chaque parole qu'ils appliquaient sur chaque mesure.

Et Boule de Suif pleurait toujours; et parfois un sanglot qu'elle n'avait pu retenir passait, entre deux couplets, dans les ténebrès.

TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION 1

O.1. CONCEPTIONS DE TEXTE ET DE DISCOURS 5

0.2. THEORIE DE L'ANALYSE STRUCTURALE 6

PREMIERE PARTIE 10

REFERENCES THEORIQUES 10

1.DES APPROCHES CLASSIQUES AUX APPROCHES MODERNES 12

1.1.APPROCHE CLASSIQUE: 12

Le Temps: 12

Le Lieu: 13

Le Genre: 13

1.2. APPROCHE MODERNE 15

1.2.1. Lucien Tesnière 16

1.2.2. Vladimir Propp 17

1.2.3. Algirdas Julien Greimas 22

1.3. APPLICATION DU SCHEMA A L'ACTION 27

ACTANTS ET ACTEURS 28

ACTANT –DESTINATEUR / ACTANT DESTINATAIRE 29

ACTANT – ADJUVANT / ACTANT – OPPOSANT 32

DEUXIEME PARTIE 34

ETUDE DE BOULE DE SUIF 34

2.1. UN COUP D'OEIL GENERAL SUR " BOULE DE SUIF " 36

2.2. APPROCHE THEMATIQUE 36

2.2.1. COMPORTEMENTS ACTORIELS 39

2.2.2. DES FACTEURS EXTRINSEQUES 39

2.2.3. DES FACTEURS INTRINSEQUES : 41

2.2.4. DES CLASSES SOCIALES 41

2.2.5. LA MORALE et LE PATRIOTISME 46

2.3.1. APPROCHES STRUCTURALES 50

2.3.2. LA STRUCTURE FONCTIONNELLE: 53
LES PERSONNAGES 53
le narrateur: 56
LES FONCTIONS D'ELISABETH ROUSSET; 59
a.) BOULE DE SUIF COMME SUJET 59
b.) BOULE DE SUIF COMME OBJET 61
c.) BOULE DE SUIF COMME SUJET-OBJET 62
2.4. LA MISE EN SEQUENCES DU TEXTE 63
2.4.1. LES SEQUENCES 65
Séquence I : L'éloignement (Le départ pour Tôtes) 66
Séquence II : La Séquestration (A Tôtes) 66
Séquence III : La Libération 68
Séquence IV : Dénouement 69
2.4.2. L'ANALYSE DES SEQUENCES 71
LA SITUATION INITIALE: 71
SEQUENCE I : L'éloignement 73
SEQUENCE II: La séquestration 76
Sous- séquence I: 76
Sous-séquence II: 77
SEQUENCE III 82
SÉQUENCE IV : Le Dénouement 91
TROISIEME PARTIE 92
DE LA VALEUR MORALE ET LOGIQUE DU TEXTE 92
CONCLUSION 97
L' AMOUR ET LA PROSTITUTION 97
LEXIQUE 103
BIBLIOGRAPHIE 108

INTRODUCTION

Le premier terme que l'on doit expliquer tout au début de ce travail, c'est celui d'*analyse*, car il s'agit d'une analyse logique d'un texte littéraire : un récit. Nous pouvons rencontrer la définition générale du terme *analyse* de prime abord dans un dictionaire d'usage : dans le Nouveau Petit Larousse Illustré par exemple, il est défini de la façon suivante :

> « n.f. (du gr. Analusis, décomposition). Décomposition d'un corps en ses principes constituants. (...) Résumé, compte rendu d'un texte, d'un livre, d'un discours. Méthode plilosophique qui va du composé au simple. Décomposition grammaticale du discours en ses élèments significatifs et étude des rapports que ces élèments ont entre eux: (...) »[1]

En *linguistique*, depuis *Hjelmslev*, une analyse, dans le champ sémantique, se détermine comme *ensemble de procédures utilisées dans la description d'un objet sémiotique.* [2] Cet objet en question est considéré comme un tout de signification(s). L'analyse détermine les relations qui se trouvent entre les parties de cet objet-là, jusqu'à l'enregistrement des unités minimales.

La sémiotique s'occupe de tout ce qui concerne la signification. Tout univers ayant une signification est donc l'objet de la sémiotique.

Avant les travaux sémiotiques, la lexicologie s'occupait du problème de sens, au niveau lexical, mais dans les dernières décennies, surtout après la publication de la *Sémantique structurale* d' A.J. Greimas, la sémantique et la lexicologie ont changé de place entre elles au sein de la sémiotique. Jusqu'là l'étude de la signification était limitée à la phrase.

---

1 Nouveau Petit Larousse Illustré

2 A .J. GREI MAS , J. COURTES , **Sémiotique, Dictionnaire Raisonné de la Théorie du Langage,** p.14

Les limites sont de plus en plus brisées du lexème à la phrase , de la phrase au discours, comme le disent Christian Baylon et Paul Fabre :

> « La phrase est l'unité du discours ; cela signifie qu'avec la phrase, on atteint le niveau supérieur de l'analyse du systéme de signes qu'est la langue. Au-delà, on entre, dans un autre système, celui du « discours », celui des suites formées par la phrase. A ce point s'ouvre donc une nouvelle étude, l'«analyse du discours » (...) » [1]

Sur l'objet de la sémiotique et celui de la linguistique Roman Jakobson dit ce ci:

> « La sémiotique étudie la communication des messages quels qu'ils soient, alors que la linguistique se limite à la communication des messages verbaux. De ces deux sciences de l'homme, la seconde a donc un champ plus limité, mais en revanche toute communication humaine de messages non verbaux présuppose un circuit de messages verbaux, sans que la réciproque soit vraie. » [2]

> "L'analyse sémiotique est une analyse du discours et cela différencie la sémiotique textuelle de la linguistique structurale phrastique." [3]

Ce sont les relations qui créent la signification. Donc, il est possible de définir la sémiotique comme *un système de significations.*

---

1 C. Baylon, P. Fabre, **Sémantique,** p.274

2 J.C. Coquet, **Sémiotique Littéraire,** p.7

3 Groupe d'Entrevernes, **Analyse Sémiotique des Textes,** p .7

L'analyse textuelle peut être considérée comme une partie de la *linguistique*. Celle-ci se développe comme une science dont l'objet est l'analyse au langage articulé comme un système de signes.

Cette analyse se fait sur deux plans:

1. Le plan de l'expression,
2. Le plan du contenu.

Des linguistes comme *Saussure, Martinet, Dubois, Chomsky*, etc. par exemple privilégient le plan de l'expression. Dans cette perspective, l'analyse est une suite d'opérations pouvant rendre compte de la façon dont est produite une phrase, sans prendre en compte le contenu. Ces théories se basent donc sur la conception de système de signes et/ou de règles.

Nous profitons de ces linguistes quant à leur conception d'analyse, mais non leur objet (l'expression), en soulignant tout de suite que ce qui nous intéresse le plus, c'est le plan du contenu et particulièrement le plan du contenu d'un message écrit : *le texte*.

O.1. CONCEPTIONS DE TEXTE ET DE DISCOURS

Le mot *texte* vient du latin *textus*, de *texere* qui signifie *tisser :* fabriquer du tissus.

Dans une analyse textuelle, il faut dégager:

- les unités de combinaisons textuelles (constructions des phrases, utilisation de mots, locutions, expressions; explication étymologique ou dictionnairique de certains mots...);

Dans une analyse discursive, il faut dégager aussi:

- les unités sémantiques (les sens, de la définition logique des significations; figurées ou propres.);

- l'organisation du contenu (le résumé du message écrit, l'idée qu' il donne...)

- les types de discours: (déterminer son genre, si c'est une oeuvre littéraire ou non.)

Le texte est considéré comme à la fois un moyen d'expression, parce qu' il est écrit par les unités linguistiques d'une langue; et un objet de valeur parce qu'il a une valeur littéraire.

Soulignons que la distinction que nous venons de faire entre *texte* et *discours* n'a qu'une valeur méthodologique qui facilite la procédure de l'analyse.

Le message textuel donne un certain contenu sémantique, ou plutôt il a certain sujet. Par ailleurs, il est possible de ressortir de ce dernier, surtout quand il est littéraire, d'autres sujets secondaires. En d'autres termes, le texte est formé d'un certain nombre de petits textes qui ont chacun un sujet, mais contribuent tous ensemble au sujet principal du texte. Cette subdivision facilite la compréhension de ce dernier. Nous appelons ces morceaux de textes *séquences*. A partir de ces séquences il est plus facile de faire le résumé du texte, c'est à dire, de concevoir son contenu.

0.2. THEORIE DE L'ANALYSE STRUCTURALE

Les analyses du discours de nos jours s'inspirent principalement des idées ou travaux suivants:

1. Distinction langue/parole:

Bien que les discours relèvent de langues naturelles, leur contenu présente des contenus universels relevant du langage et des cultures. Ce sont des univers qui exigent une analyse autre que l'analyse des signifiants. C'est en ce sens que le discours devient un objet sémiologique.

2. La définition même de la sémiologie ou sémiotique conçues au début du vingtième siècle par *Saussure et Peirce*: D'après Ferdinand de *Saussure* la langue est un *système* de *signes* ; chaque signe se constitue d'un *signifiant* (le son ou l'ensemble des sons qui constituent le signe en unissant avec le signifié) et d'un *signifié* (ce qu'exprime le signifiant). Peirce fait directement la définition de la sémiotique; d'après lui celle-ci est la science des signes. D'après un dictionnaire de science du langage:

> "(...) toute l'expérience humaine s'organise à trois niveaux qu'il Peirce appelle la *Primarité*, la *Secondarité* et la *Tertiarité* et qui correspondent, grossièrement, aux qualités senties, à l'expérience de l'effort et aux signes. Le signe est à son tour une de ces relations à trois termes: ce qui provoque le processus d'enchaînement; son *objet*, et l'effet que le signe *produit* ou *interprétant*. (...) L'interprétant est donc le *sens* du signe." [1]

3. La nouvelle définition du signe et l'analyse du contenu faites par *Louis Hjelmslev*: il devient en quelque sorte un successeur de Saussure en développant et en complétant son concept de signe mais en changeant en

---

1 Oswald DUCROT, Tzvetan TODOROV, **Dictionnaire Encyclopédique des Sciences du Langage**, p. 114

T.C. YÜKSEKÖĞRETİM KURULU
DOKÜMANTASYON MERKEZİ

langage est donc considéré comme constitué du plan de l'expression et du plan même temps la terminologie de ce dernier. Hjelmslev remplace le terme de *signifiant* par celui *d'expression* et le terme de *signifié* par celui *de contenu.* Le du contenu, chaque plan pouvant être analysé en lui-même. Ainsi le contenu sera-t-il étudié indépendamment du plan de l'expression, et vice versa.

4. L'analyse actantielle de la phrase faite par Lucien Tesnière: La phrase est comparée à une pièce de théâtre, c'est-à-dire à un contenu événementiel. Elle comporte un *procès*, des *acteurs* et des *figurants*. Dans la syntaxe structurale de la phrase ces trois élèments principaux deviennent respectivement le *verbe*, les *actants* et les *circonstants*.[1]

5. L'analyse des contes populaires russes faite par les formalistes russes, notamment par *Vladimir Propp* : Il constate 31 fonctions dans les contes selon lesquelles on définit les personnages qui exercent chacun une action.

6. La *Sémantique structurale* d'Algirdas Julien Greimas, où les *acteurs*, le *procès* et les *circonstants* deviennent les *actants*, *l'acte/ l'action* et les *opposants/ les adjuvants.*

En prenant le *message écrit* comme objet d'analyse structurale, il faut tout de suite souligner que ce dernier est formé de deux organisations distinctes.

- une organisation linguistique (*texte*), correspondant aux expressions,
- une organisation dicursive (*discours*), correspondant aux contenus.

1 Lucien TESNIERE , **Elèments de Syntaxe Structurale**, p.102

Pour mieux comprendre la différence de ces deux organisations, essayons de les voir de plus près : dans une première approche, le texte peut être considéré comme une organisation linguistique d'éléments de la double articulation, tandis que le discours est comme une organisation d'éléments sémantiques du contenu. C'est à dire que l'on peut analyser le texte syntagmatiquement et le discours sémantiquement.

Un pareil esprit d'analyse s'inspire, entre autres, de deux approches d'analyse du contenu; l'une linguistique, l'autre littéraire. Nous en parlerons plus loin de manière à en souligner les grosses lignes.

Le travail qui suit est fait dans l'esprit résultant de ces dévéloppements des sciences du langage.

PREMIERE PARTIE

REFERENCES THEORIQUES

1.DES APPROCHES CLASSIQUES AUX APPROCHES MODERNES

1.1.APPROCHE CLASSIQUE:

Autrefois l'analyse d'un texte se faisait selon les signes de l'écriture classique, dont les principaux sont le temps, le lieu, genre, etc.

Le Temps:

Le temps principal des contes est en général le *passé simple*. On a utilisé le passé simple dans tout le drame (***Boule de suif***), les autres temps verbaux n'etant choisis que par rapport au premier:

> "Boule de Suif ne **répondit** rien" (p.44)
>
> "Alors Cornudet, qui digérait ses oeufs, **étendit** ses longues jambes sous la banquette d'en face, **se renversa**, croisa ses bras, comme un homme qui vient de trouver une bonne farce, et **se mit** à siffloter La Marseillaise" (p.49)

Pourquoi alors a-t-on utilisé l'*imparfait* dans la situation initiale et dans quelques autres parties du drame ? Comme on va expliquer dans la partie suivante, la situation initiale n'est pas le drame. Elle est une scène sur laquelle on va présenter le drame. C'est une situation, pas un évènement. Et les phrases que l'on a construite avec un verbe à l'imparfait appartenant aussi à la situation initiale.

Voici des personnages appartenant à cette phase initiale où les verbes décrivent les *états* de choses:

"La vie **semblait** arêtée, les boutiques **était** closes, la rue muette". (p.12)

"Pendant plusieurs jours de suite des lambeaux d' armée avait traversé la ville. Ce n'**était** point de la troupe, mais des hordes débandées. Les hommes **avaient** la barbe longue et sale,..." (p.11)

"Personne ne la **regardait**, ne **songeait** à elle. Elle se **sentait** noyée dans le mépris de ces gredins honnêtes qui l'avaient sacrifiée d'abord, rejetée ensuite, comme une chose malpropre et inutile". (p.49)

Le Lieu:

Le drame se passe dans un itinéraire entre Rouen et Le Havre. Il s'agit d'un long voyage. Le point de départ est Rouen, étant sous l'invasion prussienne; et le lieu où l' on veut arriver est Le Havre. Le voyage est arrêté provisiorement à Tôtes (lieu entre Rouen et Le Havre; c'est peut-être une garnison prussienne) et continue pour se remetre en route vers Le Havre où certains voyageurs ont des fortunes considérables; occupées par l'armée française et où le reste des voyageurs pense qu'ils seront heureux.

" -Nous ne reviendrons pas à Rouen".(p.15)

"Quelques-uns avaient de gros intérêts engagés au Havre que l'armée française occupait, et ils voulurent tenter de gagner ce port en allant par terre à Dieppe où ils s'embarqueraient". (p.15)

Le Genre:

Un texte littéraire est conventionnellement classé comme un genre : roman, conte, nouvelle, poésie, théâtre, etc., chacun étant défini par un certain

nombre de traits distinctifs conventionnels, ne diffèrent les uns des autres que superficiellement.

Le texte de Boule de suif est par exemple classé comme une nouvelle. Comme genre littéraire, celle-ci a pris des sens différents au cours de l'histoire : Ainsi, pour les classiques, c'est un court récit historique, distingué du roman qui est un long récit inventé et ainsi que du conte, qui est un récit désordonné, fantastique ou moral; surtout plus court.

Par une nouvelle on a l'intention de donner l'impression d'une réalité, sous forme d' un récit bref et concentré. Son action est simple, courte. Elle ne met en scène, qu'un seul aspect du personnage face à certains incidents: crise, courte aventure, voyage, impression, etc.[1] Dans notre nouvelle on raconte un voyage de Rouen au Havre:

> " Donc, une grande diligence à quatre chevaux ayant été retenue pour ce voyage, et dix personnes s'étant fait inscrire chez le voiturier, on résoulut de partir un mardi matin, avant le jour, pour éviter tout rassemblement." (p.15)
>
> "La lourde voiture s'ébranla, et le voyage recommança." (p.47)

La vérité ou la vraisemblance donnent le corps aux faits: réalité historique, vecue, extraordinnaire ou non. L'histoire de *Boule de suif* est bien réaliste soit parce qu'elle s'inspire de la guerre franco-prussienne de 1870, soit parce qu'elle se conforme à une logique sur laquelle les intrigues sont basées. Les évènements se déroulent dans une succession à la fois temporelle et causale.

1 H. BENAC, **Guide Littéraire**

Dans *Boule de suif* il n y a qu'une ligne évènementielle. Elisabeth Rousset acceptera-t-elle la propositon d'amour venant de l'officier prussien? C'est là l'essentiel. Tout dépend de la réaction de la jeune femme.

Voici les premières réponses de cette dernière qui mettent en crise la situation dans laquelle se trouvent les autres sens: ils ont peur de tout perdre, y compris leur vie par l'entêtement de cette femme:

> " Ce qu'il veut ?... Ce qu'il veut ?... Il veut coucher avec moi!" (p.36).
> "(...) Elle aurait pu sauver les apparances en faisant dire à l'officier qu'elle prenait en pitié leur déttresse. Pour elle ça avait si peu d'importance." (p.37)

Dans ce texte, on vous présente des portraits chacun représentant un différent groupe social: un comte et une comtesse, un marchand et sa femme, un "démoc", deux bonnes soeurs, un membre du Conseil et sa femme, un officier allemand et dernièrement une fille "de petite vertue".

1.2. APPROCHE MODERNE

De ces diverses origines de l'analyse discursive, nous nous référons principalement à deux approches: celles de *Lucien Tesnière* et de *Propp*, développées, modifiées et adoptées par A. J. Greimas à des analyses de discours des dernières années.

1.2.1. Lucien Tesnière

Lucien Tesnière a introduit dans les théories du langage, l'idée d'une syntaxe à base sémantique par son ouvrage posthume intitulé *Eléments de Syntaxe Structurale.*[1]

C'est un structuraliste: il cherche à élaborer une théorie générale du langage, et plus précisément une grammaire qui étudie la phrase comme un système dont il s'agit de dégager les lois d'organisation et de fonctionnement reposant sur la signification. Tesnière insiste sur l'importance de la notion de *fonction* en syntaxe:

> "Si l'on se rappelle que les fonctions, selon la syntaxe traditionnelle, ne sont que des roles joués par les mots, le sujet y est "quelqu'un qui fait l'action"; l'objet, "quelqu'un qui subit l'action"."[2]

Ce même esprit d'analyse sera appliqué par nous au niveau discursif.

Comme nous l'avons déjà dit, Tesnière compare le contenu d'une phrase à celui d'un drame de théatre, car selon lui, dans chaque cas il y a un certain nombre de personnages participant à une action. Cette action s'appelle *drame* au théatre ; *procès* dans la phrase. Les personnages du théatre correspondent aux *actants* de Tesnière, dans la phrase.

La phrase est donc constituée d'actants et de procès, le théàtre de personnages et de drames.

La phrase a une finalité et chaque constituant se distingue des autres selon l'accomplissement de cette finalité. Alors, pour l'analyse de la phrase, il

---

1 L. Tesnière, **Eléments de Syntaxe Structurale.**

2 A.J.Greimas, **Sémantique Structurale,** p.173

faut indiquer la fonction de chaque élément et définir les relations entre ses éléments constituants de la phrase entre eux-mêmes et entre chacun de ces éléments avec la totalité de la phrase.

Tesnière classe les verbes d'après l'ordre et le nombre des actants[1] Selon lui il y a quatre types de verbes:

a) Les verbes sans actant: il neige.

b) Les verbes à un actant: *je* cours.

c) Les verbes à deux actants: le *père* promène *son fils.*

d) Les verbes à trois actants: *Françoise* donne *une pomme* à *Vincent.*

Les actants sont classés et appelés d'après leur rôle. Il y a trois espèces d'actants: *prime actant*, *second actant* et *tiers actants*. Dans l'exemple de *Françoise donne une pomme à Vincent*, *Françoise* est considéré comme prime actant; *la pomme* est comme second actant et *Vincent* comme tiers actants.

1.2.2. Vladimir Propp

Il est indispensable ici de parler de Vladimir Propp qui est un des fondateurs de l'analyse textuelle moderne. Dans son ouvrage *Morphologie du Conte*[2] Vladimir Propp affirme qu'un texte est constitué de fonctions. En exprimant les pensées du formalisme russe il dit que le résultat de son travail (sur les contes populaires) sera une morphologie, c'est-à-dire *une description du conte selon les parties constitutives et des rapports de ces parties entre elles et avec l'ensemble.* D'après lui:

---

1 L. Tesnière, ibid., p. 106
2 V. Propp, **Morphologie du Conte.**

"le mot "morphologie" désigne l'étude des formes. En botanique, la morphologie est l'étude des composants d'une plante, de leurs relations de l'une à l'autre et de la relation des parties à l'ensemble."[1]

Il dit qu'il y a, dans les contes, un côté variable, indivuduel et un côté invariable, universel. Le côté variable est attribué à la volonté de l'auteur du texte: (le nom, le nombre des perssonnages, leur capacité, etc.) Le côté invariable, ce sont les fonctions, les rôles des personnages. Ils ne changent pas. *Le héros est toujours le héros.* Il s'agit d'étudier les contes populaires russes à partir des fonctions des personnages. Il dit là que les fonctions font des parties fondamentales des contes.

La succession, l'ordre des fonctions est toujours identique dans chaque conte, à moins qu'il n' y ait une transformation particulière. Il se peut que dans un conte, certaines fonctions ne soient pas utilisées ou bien qu'il y ait un changement dans la succession des fonctions. Cela est dû à ce qu'on appelle *transformation.*

Propp étudie les contes merveilleux selon les noeuds syntagmatiques. En effet, il définit le conte comme un étalement sur la ligne temporelle.

Il trouve deux définitions du conte ;

1. En considérant les relations entre les fonctions, il les groupe en sphères d'actions : un conte a sept personnages.

2. En considérant les fonctions en elles-mêmes, Propp arrive à une

[1] Claude Bremond, **Logique du Récit** , p.12

« définition du conte populaire, caractérisé, selon lui, par un inventaire assez réduit de fonctions (31) ; et par leur ordre de succession obligatoire » :[1]

Les 31 fonctions des personnages dégagés par Propp sont les suivants :

1. Eloignement
2. Interdiction
3. Trangression de l'interdiction
4. Agresseur essaye d'obtenir des renseignements
5. Agresseur reçoit des renseignements
6. Agresseur tente de tromper sa victime pour s'emparer d'elle ou de ses biens
7. Victime se laisse tromper et aide ainsi son ennemi
8. Agresseur nuit à l'un des membres de la famille ou lui porte préjudice
9. Médiation
10. Début de l'action contraire
11. Départ
12. Première fonction du donnateur
13. Réaction du héros
14. Réception de l'objet magique
15. Déplacement dans l'espace entre deux royaumes voyage avec un guide
16. Combat

1 A.J. GREI MAS, **Sémantique Srtucturale**, p. 192

17. Marque

18. Victoire

19. Réparation

20. Retour

21. Poursuite

22. Secours

23. Arrivée incognito

24. Prétentions mensongères

25. Tâche difficile

26. Tâche accomplie

27. Reconnaissance

28. Découverte

29. Transfiguration

30. Punition

31. Mariage[1]

Les fonctions ainsi définies sont au nombre de 31, réduites par Greimass à celui de 20 (en en faisant des *couplages*)

Les fonctions principales et secondaires sont distribuées aux personnages existant dans le conte. La typologie des personnages est fonction de sept types tels que les suivants:

1 Vladimir PROPP, Ibid . p. 36-79

1. L'agresseur
2. Le donnateur
3. Le secoureur
4. La victime[1]
5. L'objet magique
6. Le héros
7. Le faux-héros

En l'absence d'un héros principal, un autre couvre deux sphères de fonctions.

En faisant des couplages entre ces fonctions *contrastées* ou bien impliquées, Greimas obtient vingt fonctions :

1.Absence (I. Eloignement)

2. Prohoibition vs Violation (II. Interdiction, III. Transgression)

3. Enquête vs Soumission (IV.Interrogation, VII.Complicité)

4. Déception vs Soumission (VI.Tromperie, VII. Complicité)

5. Traîtrise vs Manque (VIII. Manque, VIIIa. Manque)

6. Mandement vs Décision du héros (IX. Médiation; moment de transition X. Début de l'actiocontraire)

7. Départ (XI. Départ)

8 Asignation d'une épreuve vs affrontement de l'épreuve

(XII. Première fonction du donnateur XIII. Réaction du héros)

9. Réaction de l'adjuvant (XIV. Réception de l'objet magique)

1 Vladimir PROPP, **Morphologie du Conte**, p.96-97

10. Transfert spatial (XV. Déplacement dans l'espace entre deux royaumes; voyage avec un guide)

11. Combat vs Victoire (XVI. Combat, XVIII. Victoire)

12. Marque (XVII.Marque)

13. Luiquidation du manque (XIX. Réparation)

14. Retour (XX. Retour)

15. Persécution vs Délivrence (XXI. Poursuite, XXII. Secours)

16. Arrivée incognito (XXIII. Arrivée incognito)

17. Assignation d'une tâche vs Réussite (XXV. Tâche difficile, XXVI. Tâche accomplie)

18. Reconnaissance (XXVII. Reconnaissance)

19. Révélation du traître vs Révélation du héros (XXVIII. Découverte, XXIX. Transfiguration)

20. Punition vs Mariage (XXX. Punition, XXXI. Mariage)

1.2.3. Algirdas Julien Greimas

Le drame est constitué d 'un certain nombre d'actes (comportements, faits, paroles) et parallèlement à cela, il y a un certain nombre d'actants (role, fonction) et un certain nombre d'acteurs (noms propres: les actes sont réalisés par les acteurs).

Une narration peut être considérée comme un drame costitué d'un certain nombre d'actes (le passage de la compétence à la performance) qui sont réalisés à l'intérieur d'un actant (se considérant comme celui qui accomplit ou qui subit l'acte); c'est–à-dire d'une fonction (selon Propp; unité

syntagmatique qui reste costante malgré la diversité des récits, et dont la succession-au nombre 31- constitue le conte, l'énoncé), par l'intermédiaire des acteurs (étant des unités lexicales, de types nominaux, qui appartiennent au discours). L'élément de base du drame est donc l'actant. Le nombre d'actants est fixe pour la structure narrative; il y a quatre actants principaux et deux actans secondaires:

actants principaux	actants secondaires
-un sujet (S)	-un adjuvant (Adj.)
-un objet (O)	-un opposant (Opp.)
-un destinateur (De)	
-un destinataire (Da)[1]	

Parmi ces places conçues par Greimas, on peut reconnaître les sept conçus par Propp, tels que:

Le *destinateur* correspond au *mandateur*, par exemple, au père de la princesse.

Le *sujet* correspond au *héros*, l'*adjuvant* à l'auxiliaire magique et au *donateur*, et l'*objet* éqivaut à la *princesse* de Propp. Greimas trouve un nouvel actant: c'est l'opposant. Celui-ci peut être rapproché de l'agresseur de Propp.

> "à l'opposition destinateur-destinataire, toujours selon Greimas, correspond la modalité du savoir; à l'opposition adjuvant-opposant, celle du pouvoir, et enfin, au sujet-objet correspond la modalité du vouloir."[2]

1 A.J. GREIMAS , **Sémantique Structurale,** p. 176-178

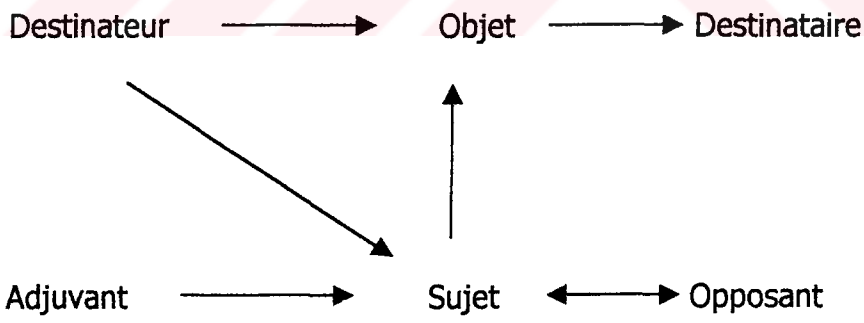
2 Evguéni Meletinski, **Etude Structurale et Typologie du Conte** , p.222

Ces verbes correspondent à un désir qui va de l'un à l'autre des personnages du couple.

Greimas ne trouve pas suffisante la première définition du récit de Propp. Selon lui une analyse fonctionnelle doit montrer les contenus des actants et donner lieu, par la suite, à la construction d' un modèle actantiel.

Dans une narration il peut y avoir plus d'un schéma actantiel, suivant le déroulement des intrigues. Chaque nouveau schéma est appelé *étape*; le passage d'une étape à l'autre se fait par un changement de rôle ou une intervention de nouveax éléments (l'entrée d'un nouvel acteur, par exemple); ce changement s'appelle une transformation narrative.

Les travaux d'Algirdas Julien Greimas s'inspirent largement de ceux que nous venons de résumer. Il en arrive, *mutadis mutandis*, à formuler ce schéma de communication actantiel sur lequel nous baserons notre analyse :

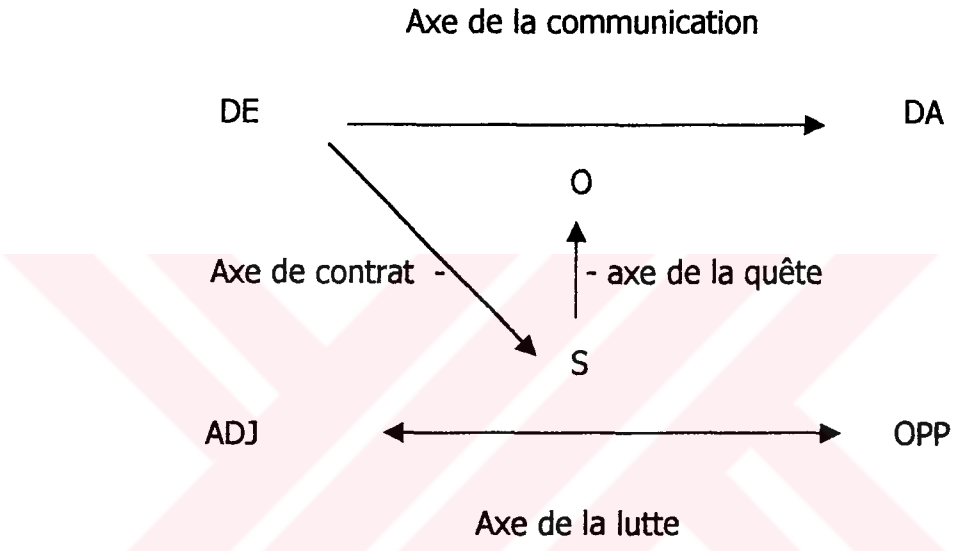


Ce schéma implique des axes:

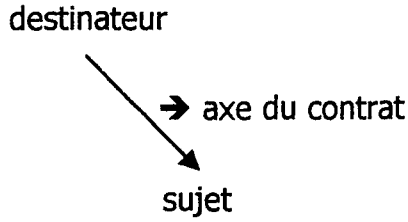
L'axe qui unit le destinateur et le destinataire s'appelle "axe de la communication", celui qui unit le destinateur et le sujet , "axe du contrat", celui

qui unit le sujet et l'objet, "axe de la quête" et dernièrement l'axe qui unit l'opposant, le sujet et l'adjuvant s'apelle "axe de la lutte".

Les relations se trouvant entre les actants sont montrées sur le schéma actantiel de Greimas dont nous avons précédemment parlé:

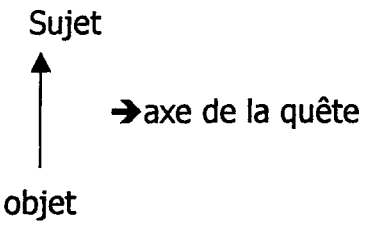


L'axe qui se trouve entre le destinateur et le sujet implique le contrat entre ces deux actants: le destinateur donne une mission au sujet (qui se change de ou tel résultat illustré par la conclusion (le destinataire):



L'axe se trouvant entre le sujet et l'objet c'ést l'axe de la quête. Le mot *quête* indique là l'effort d'arriver à l'objet désiré:

"(...) le sujet y est "quelqu'un qui fait l'action"; l'objet, "quelqu'un qui subit l'action"[1]



L'axe qui se trouve entre le destinateur et le destinataire c'est l'axe de la communication. En faisant un contrat avec le sujet , le destinateur a pour but de faire arriver l'objet au destinataire quelconque:

Destinateur ⟶ Objet ⟶ Destinataire

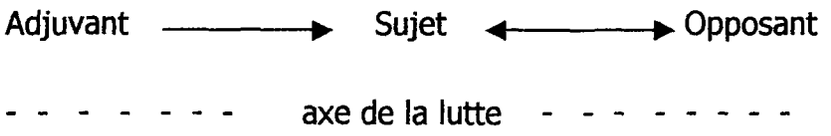
- - axe de la communication - -

Il y a dans ce schéma deux rôles distincts, l'un qui pousse et l'autre qui est poussé; c'est -à- dire un rôle qui consiste à *faire faire* quelque chose et un autre qui consiste à *faire* quelque chose: le *destinateur* pousse le *sujet* à l'action; donc il implique le rôle qui fait faire et le sujet celui qui fait. Le rôle sur lequel se passe un acte entre le destinateur et le sujet revient à l' *objet*. En d'autres termes, le destinateur pousse le sujet à faire une action qui touche l'objet, pour le mener à un but, appelé *destinataire*.

Et dernièrement, l'axe entre l'adjuvant, le sujet et l'opposant c'est celui de la *lutte*. La partie qui reste entre le sujet et l'adjuvant nous montre la présence d'une aide de la part de ce dernier facilitant l'arrivée au but au sujet alors que celle qui se trouve entre le sujet et l'opposant est tout à fait le

[1]A.J.Greimas ; **SémantiqueStructurale** ,p.173

contraire. Ils sont dans une lutte. La fonction de l'opposant c'est toujours d'empêcher le sujet pour que ce dernier ne puisse pas être réussir.



Ces deux actants secondaires considérés comme adjuvant et opposant selon qu'ils facilitent l'action du sujet sur l'objet ou qu'ils la rendent plus ou moins difficile sont facultatifs, ils ne se trouvent pas forcement dans toutes les narrations.

1.3. APPLICATION DU SCHEMA A L'ACTION

Ici, nous essaierons d'appliquer la méthode d'analyse fonctionnelle ou actantielle, empruntée à A.J. Greimas.

D'après Greimas :

> « Une action est un programme narratif habillé , le sujet y étant représenté par un acteur et le faire converti en procès .»[1]

Nous référant à cette définition, nous pouvons dire qu'il y a quatre actions essentielles dans notre drame :

---

1 A.G. Greimas , J. Courtes **,Sémiotique, Dictonnaire Raisonné de la Théorie du Langage** , p. 8

Pour nous mieux orienter, nous nous référons encore à une analyse très succinte, à appliquée à un récit de Gide très solidement structurée répondant très bien au modèle en question. Elle est faite par Henri Maillet, dans un ouvrage didactique intitulé *La Symphonie pastorale d 'André Gide* [1]. C'est d'ailleurs une application du modèle greimasien ci-haut invoqué.

Selon Maillet :

> « (...) il s'agit de considérer le récit comme mettant en oeuvre un certain nombre de *fonctions*, exercées par un certain nomred'*actants*, et ainsi définies : un *DestinatEur* projette d'attribuer un *Objet* à un *DestinatAire ;* il inspire pour cela à un *Sujet* le désir de conquérir l'*Objet* en question ; dans cette quête de l'*Objet,* le *Sujet* est aidé par un *Adjuvant,* contrarié par un OPPosant. (...)[2]

ACTANTS ET ACTEURS

Selon Greimas, les actants sont les éléments constants du drame. Leur nombre est limité. Il y en a six. On ne les répète pas ici de nouveau. (v.p. 14) Les acteurs sont les éléments changeables et personnifiés. Leur nombre est illimité.

> « L'actant peut être conçu comme celui qui accomplit ou qui subit l'acte. »[3]

---

1 A. Gide, **La Symphonie Pastorale.**

2 Henri MAILLET, **La Symphonie pastorale d'André Gide,** pp.48-49

3 Ibid, p. 3

T.C. YÜKSEKÖĞRETİM KURULU
DOKÜMANTASYON MERKEZİ

« Historiquement le terme d'acteur s'est progressivement substitué à celui de personnages. »[1]

Dans notre texte, il y a six actants (destinateur-destinataire-sujet-objet-adjuvant-opposant) et dix acteurs principaux. Ça pourrait être onze, douze, etc. Par exemple, le personnage principal, défini par son nom propre (Elisabeth Rousset) ou son surnom (*Boule de suif*) est *Sujet*, comme personnage elle est acteur dans une étape du drame. Autres actants et acteurs sont les suivants, du moins à certaines étapes de l'évolution dramatique :

Actants	Actants
Destinateur	La France
Destinataire	La Victoire/La Défaite
Sujet	*Boule de suif*
Objet	*Boule de suif**
Adjuvant	Certains voyageurs
Opposant	d'autres Voyageurs et l'officier allemand

ACTANT –DESTINATEUR / ACTANT DESTINATAIRE

Le destinateur a, par définition, une grande puissance, parce que c 'est lui qui déclanche l'*action* dramatique (les actes du sujet et les intrigues). C'est

1 Ibid, p .8

* ce dédoublement de fonction sera expliqué plus loin

donc un facteur qui fait agir (ou réagir) les acteurs, notamment *Boule de suif*, classsée comme *Sujet*. On dirait que c'est d'abord la guerre qui le fait et, d'un certain point de vue, ce n'est pas fait : c'est en effet à cause de la guerre que tous ces gens, y compris *Boule de suif*, fuient l'ennemi. Or l'action de ce drame ne peut que se réduire en une simple fuite. *Boule de suif réagit* et *lutte aussi contre la guerre elle-même,* représentée par l'officier allemand. De ce point de vue, la guerre ne paraît pas convenir à la fonction *Destinateur*, car tout destinateur implique un contrat avec le sujet, et non un conflit.

Apparemment, il n'y a personne qui puisse avoir donné à Elisabeth Rousset l'ordre ou la suggestion de lutter contre l'ennemi et sauver ainsi sa propre honneur, sinon sa pudeur, car c'est une prostituée et donc il n'en est pas question. Elle sauvera dans son possible, l'honneur de la France aussi.

Pour déterminer un véritable actant-destinateur, nous essaierons d'établir un parallelisme entre la structure actantielle de *La Symphonie pastorale* d'André Gide et celle de *Boule de suif.* Dans la première c 'est Dieu, le destinateur. C'est donc au nom de Dieu que *Le Pasteur* agit et lutte contre les difficultés (ici, les difficultés dues à la cécité) pour sauver Gertrude.

Si la valeur suprème dont dépendent les actes du Pasteur est divine, il s'agit du patriotisme dans le cas de *Boule de suif.* C'est finalement la France qui convient le mieux à cette fonction de destinateur.

Le paralellisme structural entre *La Symphonie pastorale* et *Boule de suif* peut être resumé de la façon suivante :

1. La cécité de Gertrude correspond à la guerre, persécutrice d'Elisabeth. L'une et l'autre constituent respectivement la situation initiale négative.

"En effet l'enfant recueillie n'est pas seulement aveugle et idiote, c'est une masse inerte, involontaire, un paquet de chair sans âme, moins qu'un animal, une chose toute proche du néant, un ça, qu'il s'agit de faire accéder à la Vie."[1]

" Le tremblement de terre écrasant sous les maisons croulantes un peuple entier; le fleuve débordé qui roule les paysans noyés avec les cadavres des boeufs et les poutres arrachée aux toits, ou l'armée glorieuse massacrant ceux qui se défendent, emmenant les autres prisonniers, pillant au nom du sabre et remerciantun dieu au son du canon, (...)" (p.13)

2. Dieu correspond à la France, facteur qui inspire ou provoque l'action.

3. Le Pasteur correspond à Elisabeth ayant, l'un et l'autre, la fonction de la lutte, comme sujet.

« Les données de base proposent sans équivoque Dieu comme Destinateur : c'est Dieu qui a choisi le Pasteur , du moins dans l'optique du narrateur que le lecteur adopte, pour la mission déterminée dont il est chargé:(...) »[2]

4. Gertrude correspond encore à Elisabeth, toutes deux étant considérées comme des victimes à sauver : si le Pasteur lutte pour sauver Gertrude, Elisabeth lutte pour *se* sauver *elle-même.*

L'existence de l'actant-sujet et l'actant-objet implique celle d'un actant-destinateur.

---

1 H.MAILLET, **Lire Aujourd'hui, La Symphonie Pastorale d'André Gide,** p. 50

2 H.MAILLET, Ibid. p.49

L'actant-destinateur peut être une personne, une puissance naturelle, une chose inanimée ou bien une valeur.

L'actant-sujet a une capacité de *faire-être,* alors que l'actant-destinateur a une capacité de *faire-faire*. L'actant-destinateur envoie son *faire* sur l'actant-sujet pour le provoquer. C'est à dire l'actant-destinateur exerce sa puissance sur le sujet.

Quant à la relation entre l'actant-desinateur et l'actant-destinataire, le deuxième préssuppose le premier. La puissance de l'actant-destinateur conduit le sujet à la recherche d'un objet qu'il va trouver ou non. A la fin de cette recherche le sujet peut profiter de cette situation peut avoir, par exemple, la liberté, ou la victioire, ou bien une autre personne ou un objet en dehors du sujet peut en profiter. C'est l'actant-destinataire qui réalise (ou où se réalise) cette situation finale; c'est à dire que l'actant-destinataire n'est pas toujours à l'avantage de l'actant-sujet; il peut être aussi à celui de l'actant-opposant.

L'actant-destinataire est en général une situation, un événement ou rarement une personne. Il se montre à la fin de la recherche et les effets de l'actant-sujet sur l'actant-objet.

S'il existe un actant-destinateur dans un drame, l'actant-destinataire doit exister aussi. Dans chaque drame se trouve un actant-destinataire même, s'il est latent.

ACTANT – ADJUVANT / ACTANT – OPPOSANT

A côté de ces quatre actants, il y en a encore deux, *actant-adjuvant* et *actant-opposant* (ou simplement *adjuvant* et *opposant*), ayant tous les deux une valeur secondaire comme fonction. Ils correspondent à ce que Tesnière

appelle CIRCONSTANTS . L'adjuvant aide ou facilite l'acte du *sujet* dans sa quête de l'*objet*, alors que l'*opposant* s'y oppose, c'est-à-dire qu'il l'empêche de réaliser son acte. Il peut exister des drames où il n' y a pas de pareilles fonctions secondaires.

L'actant-adjuvant est quelqu'un ou quelque chose qui aide *l'actant-sujet* à la recherche de son *objet* comme nous l'avons déjà dit. *L'actant- opposant* est quelqu'un ou quelque chose qui empêche l'*actant-sujet*. Les fonctions de ces deux actants sont tout à fait contraires l'une de l'autre. La relation de l'actant-adjuvant et l'*actant-opposant* ne ressemble pas à celle de l'*actant-destinateur* et l'*actant-destinataire*. L'un ne présuppose pas l'autre. Dans un drame peut se trouver seulement l'*actant-adjuvant* ou l'*actant-opposant*.

Il nous reste à présent de projeter tout cela sur le texte de *Boule de suif* . Nous le ferons à la partie suivante.

DEUXIEME PARTIE

ETUDE DE BOULE DE SUIF

2.1. UN COUP D'OEIL GENERAL SUR " BOULE DE SUIF "

Pourquoi « Boule de sif » ?

Nous avons choisi *Boule de suif* pour l'originalité de sa structure narrative. C'est d'ailleurs une nouvelle (la première) de Guy de Maupassant, qui *détermine sa vocation de conteur et lui assure le succès*[1]

2.2. APPROCHE THEMATIQUE

Les femmes occupent une grande place dans la vie de Maupassant. Il entre très souvent en relation avec beacoup de femmes. (Ce sont des demoiselles, des femmes mariées ou veuves, nobles ou médiocres.) Les femmes ornent sa vie et lui donnent aussi beaucoup de plaisir physique.

Sa pensée pour les femmes à l'âge de jeunesse est ,au fond, classique. Il considère les femmes comme des créatures naturelles. Elles sont mères, elles accouchent d'enfants, elles les allaitent; elles sont femmes et donnent du plaisir aux hommes. Elles ne doivent pas penser, ni ne doivent produire des pensées en quelque domaine. C'est une particularité n'appartenant qu'aux hommes, pas aux femmes.

Une fois adulte, pour lui, les femmes commencent à avoir beaucoup plus de sens. Elles influencent non seulement son corps mais aussi son âme, à lui.

---

1 Petit Robert II (1977 ; **(Dictionnaire Universel des Noms Propres), l'article Maupassant,** p. 1994

Plus tard, il commence à leur accorder beaucoup plus d'importance. La femme n'est plus seulement l'objet de plaisir sexuel. C'est une personne cultivée, intellectuelle et sage.

Il traitera donc des côtés diffirents des femmes dans ses oeuvres.

D'après Jale Erlat, il faut parler surtout des filles de joie. Il y en a plusieurs dans la vie de Guy de Maupassant. Pourquoi s'intéresse-t-il tellement à elles? Parce qu'elles sont différentes des autres, sur la façon dont elles vivent. Elles sont libres, intimes et plus courageuses que d'autres. Elles vivent comme elles veulent, en dehors des lois sociales. Rien n'est important chez elles. Surtout elles ne donnent pas de souffrance aux hommes.

Maupassant est fort sensible à ces femmes de joies. En parlant d'elles dans ses oeuvres, il veut exciter la commisération des lecteurs.[1]

Boule de suif est l'une de ces femmes portant la pluralité des distinctions en question par rapport à elles.

C'est une fille fort courageuse, intime, patriote. *Elle* est si courageuse qu'elle peut attaquer les soldats prussiens, même si elle savait très bien qu'ils pourraient facilement la tuer.

> "(...) Puis il / le prussien/ en est venu pour loger chez moi; alors j'ai sauté à la gorge du premier. Ils ne sont pas plus difficiles à étrangler que d'autres ! Et je l'aurais terminé, celui-là, si l'on ne m'avait pas tirée par les cheveux." (p.25)[2]

---

1 Jale ERLAT, **Frankofoni 6, Les femmes chez Maupassant**, pp. 136-137 (Le texte d'original, c'est en turc, ces lignes sont traduites en français par nous.)

2 Les références sont faites à l' Edition de Bookking International, (1993), Paris

Il la présente si honnête que vers la fin de l'histoire, le lecteur ne peut pas s'empêcher d'être placé chez elle. Pendant que les voyageurs lui demandent d'accepter la proposition du prussien pour sauver leur vie, le lecteur espère qu'elle ne le fera pas. Maupassant nous fait penser alors que la victoire d'une prostituée patriote, intime et courageuse, est beaucoup plus importante que la vie de ces gens infidèles à leur pays, hypocrites, inconfiables, ne pensant qu'à leurs intérets.

La conclusion deçoit donc profondément le lecteur.

Ce dernier ne voulait pas que *Boule de suif* ait été soumise à ces gens-là. C'est mieux aux yeux du lecteur qu'elle soit morte au lieu d'être en vie au prix d'avoir été humiliée par un soldat ennemi à cause d'une demande à laquelle elle avait répondue positivement beaucoup de fois aux hommes qu'elle ne connaissait pas.

La mort de *Boule de suif*, au nom de son honneur et à celui de son pays, rendrait plus heureux le lecteur. Parce qu'être en vie ce n'est pas une victoire pour *Boule de Suif*, au contraire, c'est une grande défaite, une humiliation. Son but de faire ce voyage c'etait de fuir à l'agressivité du même type d'ennemi occupant Rouen.

Elle réussit à se sauver de l'ennemi de Rouen, mais elle ne peut pas le faire contre ses propres citoyens. Après avoir rencontré l'officier allemand, elle leur dira en effet:

"C'est pour vous que je le fais, bien sûr," (p.28)

2.2.1. COMPORTEMENTS ACTORIELS

Le comportement respectif des acteurs de la narration de *Boule de suif* est déterminé par des facteurs d'ordre différent : les uns sont extérieurs ou extrinséques, les autres intrinséques par rapport aux types de personnages choisis. La guerre est, par exemple un facteur qui exerce de l'extérieur une influence sur la façon dont ils agissent, alors que la religion, la classe sociale, la morale, l'éducation, etc. peuvent être considérés comme des facteurs intrinséques dans le même conditionnement.

Nous allons maintenant considérer les uns après les autres ces facteurs extrinséques et intrinséques.

2.2.2. DES FACTEURS EXTRINSEQUES

C'est indiscutablement la guerre qui se présente come un facteur extérieur. Elle est en effet une incidence historique qui a bouleversé l'ordre établi de la vie des gens. C'est elle d'ailleurs qui les pousse à faire des comportements extraordinnaires.

La guerre est en quelque sorte la situation initiale dans le cadre de laquelle et par laquelle l'histoire dramatique est déclanchée. Elle englobe toute l'image allemande représentée aussi par un officier. Si la guerre n'avait pas eu lieu personne n'aurait pas dû quitter leur pays. Et *Boule de suif* ne se serait pas non plus exposée à tout ce qui lui est arrivé. Donc, la difficulté que l'on doit éliminer c'est donc la *guerre,* avant toute chose.

Le temps c'est un après guerre. Les soldats prussiens entrent à Rouen et ils triomphent contre l'armée française. Après la guerre l'ennemi ne se retire pas de Rouen, il occupe la ville.

Les soldats français sont tout à fait désorganisés. Ils sont très fatigués, accablés, éreintés... Ils ont trop peur mais sont en même temps à l'attaque comme à la fuite.

La ville est sous l'invasion des soldats prussiens. Ils viennent partout, les habitants ne peuvent pas sortir de leur maison, mais ils les guettent derrière les fenêtres. Ils sont tous déséspérés. Ils ont perdu leur croyance à la justice de la nature à cause du cataclysme des prussiens.

Cependant se passe quelque chose derrière les portes. Les français acceptent chez eux les soldats prussiens et ils les acceptent à leur table. Ils causent avec eux d'une façon intime. Mais ils ne leur disent pas un seul mot dans la rue (à l'extérieur de chez eux). Ils se montrent accepter l'occupation de l'ennemi el ils obéissent à ses demandes.

Mais ce n'est qu'une apparence :

> « (...) les mariniers et les pêcheurs ramenaient souvent du fond de l'eau quelque cadavre d'Allemand gonflé dans son uniforme, tué d'un coup de couteau ou de savate, la tête écrasée par une pierre, ou jeté à l'eau d'une poussée du haut d'un pont. » (p.14)

2.2.3. DES FACTEURS INTRINSEQUES :

2.2.4. DES CLASSES SOCIALES

La haute bourgeoisie du XIXè siècle met en valeur l'*argent* plutôt que la morale. On l'explique par l'expression de *enrichissez–vous,* faisant état de ces thèmes: capitalisme, affaires, conservatisme, bonapartisme, nationalisme, méfiance à l'égard des ouvriers et de la révolution, etc.

Après le commencement de la guerre franco – prussienne les vertus bourgeoises doivent changer parce les ouvriers se trouvant au service des bourgeois, révoltent au sujet de la différence de classe.

C' est à cause de cette révolte que les bourgeois perdent leur confiance en leurs ouvriers, leurs domestiques. Ils ont peur de perdre leur fortune.

Le narrateur parle de ce sujet juste au début de la nouvelle :

> "leurs chefs, anciens commerçants en draps ou en graines, ex-marchands de suif ou de savon, guerriers de circonstance, nommés officiers pour leurs écus (...); mais ils redoutaient parfois leurs propres soldats, gens de sac et du corde; souvent braves à outrance, pillards et débauchés." (p.11)

ou, selon H. Benac dans la vie réelle aussi,

> "Ils [ces types de gens] mènent une vie luxueuse, ce sont des gens qui appartiennent à la Haute bourgeoisie: "gens d'affaires, industriels, banquiers, gros commerçants, notaires, gens de justice, etc." [1]

[1] H. Benac , **Guide Littéraire** ,p.38.

Maupassant, déguisé en narrateur, paraît présenter-là un modèle de chaque classe de la bourgeoisie par les personnages:

M.Loiseau, par exemple, est un marchand devenu riche *supçonné*:

> "Ancien commis d'un patron ruiné dans les affaires, Loiseau avait acheté le fonds et fait fortune." (p.17)

M.Carré–Lamadon, homme d'affaires fort riche:

> " (...) appartenant à une caste supérieure, M.Carré– Lamadon, homme considérable, posé dans les cotons (...), officier de la légion d'honneur et membre du Conseil général. (...)" (p.18)

Le comte Hubert de Bréville, déjà par son titre, doit appartenir à une grande noblesse:

> "Le comte et la comtesse Hubert de Bréville, portaient un des noms les plus anciens et les plus nobles de Normandie. (...) La fortune des Bréville, toute en biens–fonds, atteignait, disait–on, cinq cent mille livres de revenu." (p.18)

Cornudet, un *démoc,* il est héritier d'une très grande somme d'argent par son père, mais il la consomme tout de suite avec des amis.

"Il avait mangé (...) une assez belle fortune qu'il tenait de son père, (...) il attendait impatiemment la République pour obtenir enfin la place méritée part tant de consommations révolutionnaires." (p.19)

Nous pouvons y ajouter les femmes de ces trois premiers hommes.

Par opposition à ces personnes bourgeoises, le narrateur en met scène deux religieuses et une prostituée pour mieux montrer au lecteur ce qui se passe dans les deux pôles de la société française pendant la guerre. (au sujet de la morale, du patriotisme, des vertus, du sens de la famille, de la croyance, etc.)

Pour quelle raison alors Maupassant a-t-il écrit intitulée *Boule de suif* ? Ce n'est certes pas pour raconter la vie luxueuse et confortable des bourgeois, mais c'est d'ériger une histoire dramatique reposant sur un conflit entre les puissants et les faibles.

La bourgeoisie du XIXe siècle n'est pas en effet telle qu'on la voit de l'extérieur: civilisée, bonne compagnonne, amable, souvent charitable, etc. Mais le cas devient tout à fait différent quand on regarde les membres de cette classe par rapport à ce qu'ils pourront faire dans un pareil conflit.

Cette bourgeoisie c'est une classe à laquelle n'appartiennent que les rentiers qui sacrifieraient sans hésiter tout ce qu'il y a de bon pour le peuple pour sauver leur rente.

Quand par exemple, *Boule de suif* défend Bonaparte, ils la félicite avec enthousiasme. (Boule de suif est aussi bonapartiste.) Elle est convaincue que Bonaparte a fait beaucoup de bonnes choses pour son peuple:

"Mais *Boule de suif* aussitôt se facha, car elle était bonapartiste. (...)"
(p.25)

Et ces bourgeois rentiers se comportent le plus souvent d'après les circonstances qui se présentent. Quand ces dernières changent ils changent aussi. Ils doivent changer leur idée et leur comportement et accepter ce que les ouvriers font pendant la guerre pour éliminer la différence de classe sociale entre eux. Cela veut dire que ces rentiers riches et tranquilles perdront leur puissance sur les ouvriers et en même temps leur fortune.

Il leur manque du coeur. Nul n'a valeur en dehors d'eux – mêmes. Tout n'est qu'un moyen pour eux qui fasse arriver à l'argent et à tout ce qu'ils désirent avoir.

Ainsi peuvent – ils pousser *Boule de suif* à aller coucher avec un ennemi, soldat prussien. Ils n'hésitent pas à abuser de la religion pour la persuader.

La présence des deux bonnes soeurs dans la voiture c'est peut – être seulement pour montrer ce côté de ces voyageurs bourgeois. Quand leur propre intervention reste impuissante ils ont recours à la *Religion* par l'intermédiaire de ces deux femmes religieuses. Et surtout elles font ce qu'ils veulent avec enthousiasme. Elles donnet de nombreux exemples des femmes et des personnes qui s'étaient sacrifiées au nom de la Religion ou pour leurs pays. Elles mentent en même temps, en disant que Dieu pardonne ces personnes pécheresses parce que tout ce qu'elles avaient fait était bien sacré:

" (...) on commença les approches. Ce fut d'abord une conversation vague sur le dévouement. On cita des exemples anciens: Judith et Holopherne, puis, sans aucune raison, Lucrèce avec Sextus, Cléopâtre

T.C. YÜKSEKÖĞRETİM KURULU
DOKÜMANTASYON MERKEZİ

faisant passer par sa couche tous les généraux ennemis, et les y réduisant à des servilités d'esclave." (p.41)

" On cita toutes les femmes qui ont arrêté des conquérants, fait de leur corps un champ de bataille, un moyen de dominer, une arme, qui ont vaincu par leurs caresses héroiques des êtres hideux ou détestés, et sacrifié leur chasteté à la vengeange et au dévoument." (p.41)

Au moment où leur coalition s'estompe, cela montre que ces gens-là n'ont aucune valeur morale. La Religion n'est aussi qu'un *objet* comme *Boule de suif* qu'ils allaient consommer sans hésiter pour leurs intérêts. La comtesse demande de l'aide à la plus agée de soeurs; et elle n'hésite point et elle commence immédiatement à parler de nombreux victimes sacrifiés au nom de Dieu:

"(...) la comtesse, sans préméditation peut-être, éprouvant un vague besoin de rendre hommage à la réligion, interrogea la plus agée des bonnes soeurs sur les grands faits de la vie des saints." (p.42)

"Celle-là n'était pas troublée par les tâtonnements de la causistique; sa doctrine semblait une barre de fer ; sa foi n'hésitait jamais (...) . Elle trouvait tout simple le sacrifice d'Abraham, car elle aurait immédiatement tué père et mère sur un ordre venu,d'en haut; et rien à son avis, ne pouvait déplaire au Seigneur quand l'intention était louable. » (p.42)

La soeur religieuse paraîssait vraiment innocente, mais en donnant les exemples que la comtesse lui demande elle aussi, devient l'un de leurs jouets. Cela veut dire que les religieuses n'ont apparemment ucune arrière pensée , elles ne comprennent pas qu'en effet, ses histoires patriotiques et religieuses n'intéressaient point ces bourgeois hypocrites qui manquent de morale.

Après avoir atteint leur but ils ne donnent aucun signe de reconnaissance envers *Boule de suif*, par contre, ils agissent comme s'ils ne la connaissaient pas et comme si elle n'était pas là:

> "(...) Elle parut."
>
> "On ne parle point d'abord. *Boule de suif* n'osait pas lever les yeux." (p.47)
>
> "Mais la comtesse s'en aperçut et prévint son mari d'un signe. Il haussa les épaules comme pour dire: " Que voulez-vous, ce n'est pas ma faute." Mme Loiseau eut un rire muet de triomhe et murmura: "elle pleure sa honte." (p.49)

2.2.5. LA MORALE et LE PATRIOTISME

Les soldats français se composaient de classes sociales différentes :

> "On voyait surtout des mobilisés, gens pacifiques, rentiers tranquilles pliant sous le poids du fusil; des petits moblots alertes, faciles à l'épouvante et et prompts à l'enthousiasme, prêts à l'attaque comme à la fuite;" (p.11)

Ce sont des anciens commerçants, ex-marchands, guerriers de circonstance qui s'inquiètent seulement de leurs biens, qui se battent seulement pour ne pas les perdre. La victoire ou la défaite de la France ne sont donc pas très importantes pour eux. Il suffit que les prussiens victorieux ne touchent pas leurs biens.

"Leurs chefs, anciens commercants en draps ou en graines, ex marchands de suif ou de savon, guerriers de circonstance, nommés officiers pour leur écus ou la longueur de leurs moustaches, couverts d'armes, de franelle et de galons, parlaient d'une voix retentissante, (...) prétendaient soutenir seuls la France agonisante sur leurs épaules de fanfarons;" (p.11)

Ils n'ont pas confiance en leurs soldats pour leurs écus. Ils ne considèrent aucune valeur humaine ou sociale à cause de cette inconfiance. Ils ne sont pas non plus suffisamment patriotes pour accorder de l'importance à la liberation de leurs pays.

Pour une partie d'habitants, l'occupation n'est pas du tout différente d'un tremblement de terre, parce que cette occupation a bouleversé toute leur vie. Pourtant ils considèrent les occupants comme les maîtres de tout et d'eux mêmes aussi. Ils sont vainqueurs et ils ont le droit de faire tout ce qu'ils veulent dans la ville, dans les maisons des vaincus. Pour cette raison ils acceptent de les ménager comme si c'était leur devoir:

"Mais à chaque porte des petits détachements frappaient, puis disparaissaient dans les maisons. C'était l'occupation aprés l'invasion. Le devoir commençait pour les vaincus de se montre gracieux envers les vainqueurs." (p.13)

Leur conception de patriotisme paraît un peu étrange. Ils partagent leurs nourritures, leurs lits, tout ce qu'ils ont; ils causent d'une façon intime à l'intérieur ,mais, ils ont l'air de ne pas les connaitre à l'extérieur de leur maison.

On agit comme ça, car on pourrait un jour avoir besoin de leur protection!

Ce qui les intéresse, c'est de sauver leur vie et surtout leurs biens; . S'ils pensaient au patriotisme ils perdraient tous les deux. C'est pourquoi ils ne prononcent guère le mot *patriotisme* à haute voix.

> "(...)En le ménageant on obtiendrait peut-être quelques hommes de moins à nourrir. Et pourquoi blesser quelqu'un dont on dépendait tout à fait ? Agir ainsi serait moins de la bravoure que de la témérité. -Et la témérité n'est plus un défaut des bourgeois de Rouen, comme au temps des défenses héroiques où s'illustra leur cité.-" (p.13)

Ils disent qu'il faut s'entendre avec l'ennemi à l'intérieur, et qu'on ne doit pas le faire connaitre en public. Ainsi remplacent-ils la trahison par l'urbanité française pour les intèrêts indivuduels:

> "On se disait enfin, raison suprême tirée de l'urbanité française qu'il demeurait bien permis d'être poli dans son intérieur pourvu qu'on ne se montrât pas familier en public avec le soldat étranger." (p.13)

Pourtant on assasine dans des lieux différents les soldats allemands par des gens inconnus portant vraiment des sentiments patriotiques. Ils les assassinent au nom de leur pays et au nom de la liberté. Il s'agit là d'un héroisme secret.

> "Car la haine de l'Etranger arme toujours quelques Intrépides prêt à mourir pour une idée." (p.14)

Sous l'occupation de la France, les habitants agissent différemment selon la conception de morale ou d'intérêt, et , bien entendu, selon les circonstances: s'il paraissent agir en traitre, ils ne cessent pas de mener une guerre secrète.

2.3.1. APPROCHES STRUCTURALES

La distribution des fonctions dramatiques entre ces personnages ressemblent bien à celle des éléments syntaxiques tels qu'ils sont définis par Lucien Tesnière.

il détermine les actants de la phrase de la façon suivante;

Les actants sont les personnes ou choses qui participent à un degré quelconque au procès.

Dans notre drame aussi il y a des personnes qui participent à un acte, pouvant être résumé en une phrase comme la suivante:

(1) Boule de suif défend son honneur contre les autres personnes.

A partir de là, on peut déterminer les actants du drame. Tous sont en principe des substantifs. *Boule de suif, son honneur* et *les autres personnes.*

Suivant le classement de Tesnière *"Boule de suif"* se présente là comme **prime actant**, *"son honneur" comme* **second actant.**

Quant à *"les autres personnes"* cet élément de la phrase se laisse classer plutôt comme **circonstant** que **tiers actant**, puisque le verbe *défendre* doit être classé quant à lui comme **bivalent**, plutôt que comme **trivalent**. Les dictionnaires le définissent en effet essentiellement comme un verbe *transitif direct.* En ce sens, le Bordas donne l'exemple de:

(2) Un avocat de Paris défend l'accusé .

Tout comme:

(3) Boule de suif défend son honneur.

Un soi-disant tiers actant peut être ajouté à tous les deux:

(4) Un avocat de Paris défend l'accusé contre l'accusateur.

Boule de suif défend son honneur contre les autres personnes.

D'autre part, le complément "*les autres personnes*" ne présente pas une unité fonctionnelle en lui-même; s'il inclut cependant, à côté des voyageurs, l'officier allemand, qui garde constamment le même comportement agressif. Or ses compagnons (inclus toujours dans "les autres personnes"), quant à eux, se divisent souvent entre eux par leur manière d'agir vis-à-vis de *Boule de suif.*

Tous les verbes ne comportent pas le même nombre d'actants. Il y a en effet:

des verbes *sans actant* :

(5) Il pleut.

(là, personne ne participe au procès)

des verbes à un actant : il n'y a qu'une seule personne ou chose qui participent au procès, comme la phrase:

(6) Boule de suif pleure.

Boule de suif est la seule à participer à l'action de pleurer. Tesnière schématiserait cette relation de la manière suivante:

pleure (procès)

↑

Boule de suif

Et puis, il y a plus d'une personne qui font l'action de *pleurer.* Mais cela ne veut pas dire que le verbe comporte plusieurs actants. Il n'y a, là aussi, qu' un actant comme dans la phrase suivante:

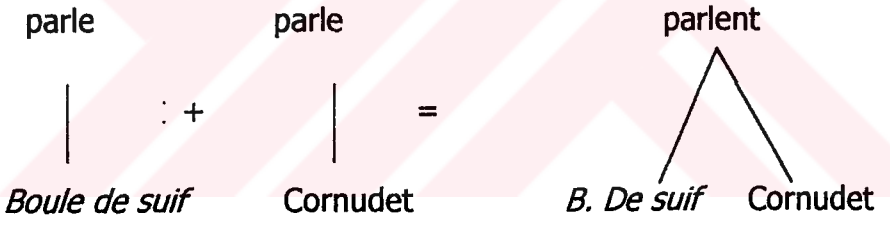
(7) Boule de suif et Cornudet parlent

C'est la même fonction actantielle réalisée par plusieurs personnes. C'est à dire :

[Boule de suif + Cornudet] parlent

Les deux correspondent dans leur ensemble au prime actant.

Il s'agit ici d' un simple phénomène de dédoublement:



Mais il n'y a pas de dédoublement dans la fonction actantielle de sujet. C'est toujours *Boule de suif* qui l'assume.

Quant à *"son honneur",* il doit être traité comme une sorte de pronom personnel parcequ'il est pour ainsi dire synonyme de la propre personne de la prostituée, car c'est elle qui est attaquée pour son *corps* (sa chair, son embonpoint, son sex-apeal) et son *coeur* (son comportement de prostituée).

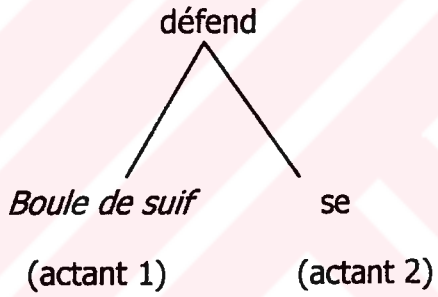
Par conséquent, la phrase (3) doit subir des transformations comme les suivantes:

(3) Boule de suif défend son honneur

(3a) → Boule de suif défend Boule de suif

(3b) → Boule de suif *se* défend (elle-même)

Un seul acteur est alors divisé en deux rôles correspondant à deux actants: *prime* et *second actants,* c'est -à- dire *sujet* et *objet.*



2.3.2. LA STRUCTURE FONCTIONNELLE:

LES PERSONNAGES

Il y a dix personnes dans la voiture avec qui doivent quitter leur pays à cause de la guerre. L'histoire de ces dix gens commence à partir du départ par

la voiture pour Le Havre. Tous ont le même but: ils veulent se sauver de la guerre et arriver au Havre.

Entre ces gens, il y a:

-M. et Mme Loiseau: un marchand de vin et sa femme :

> "Ancien commis d'un patron ruiné dans les affaires, Loiseau avait acheté le fonds et fait fortune."
>
> " Sa femme, grande, forte, résolue, avec la voix haute et la décision rapide, était l'ordre et l'arithmétique de la maison de commerce, qu'il animait par son activité joyeuse." (p. 17)

A côté d'eux;

-M. et Mme Carré-Lamadon qui appartiennent à une caste supérieure.

> " Il était resté tout le temps de l'Empire chef de l'opposition bienveillante, uniquement pour se faire payer plus cher son raillement à la cause qu'il combaittait avec des armes courtoises, selon sa propre expression." (p.18)

Leurs voisins:

-le comte et la comtesse Hubert de Bréville, portant un des noms les plus anciens et les plus nobles de Normandie.

" (...), le comte et la comtesse Hubert de Bréville, portaient un des noms les plus anciens et les plus nobles de Normandie. Le comte, (...), s'efforçait d'accentuer, par les artifices de sa toilette, sa ressemblance naturelle avec le roy Henri IV, (...)". (p. 18)

Ces six gens sont un groupe de rentiers. Leur noblesse et leur fortune sont les plus grandes valeurs d'après eux. Cela est le vrai motif de leur quête de liberté. La défense de La France, c'est en réalité, celle de leurs biens.

Outre ces gens rentés et nobles, dans la voiture, il y a :

deux bonnes soeurs qui, marmottent sans arrêter des *Pater* et des *Ave* :

« (...) deux bonnes soeurs qui égrenaient de longs chapelets en marmottant des Pater et des Ave. » (p.18)

En face d'elles,

Cornudet, un *« démoc »* bien connu.

« L'homme, bien connu, était Cornudet le démoc, la terreur des gens respectables. (...) Il s'était occupé avec une ardeur incomparable d'organiser la défense. » (p.19)

Et enfin une jeune femme appelée *Boule de suif* à cause de son apparence attractive.

« La femme, une de celles appelées galantes, était célèbre par son embonpoint précoce qui lui avait valu le surnom de Boule de Suif. » (p.19)

Ainsi définie, la partie présentative correspond justement à ce que Propp appelle *la situation initiale.* D'après lui, cette situation initiale, bien qu'elle ne soit pas une « fonction », « n'en présente pas moins un élément morphologique important »[1]

Vient ensuite *la partie principale* que nous avons appelée *dramatique* dans le cadre de laquelle le jeu structural (ou, d'après la terminologie proppienne, le jeu morphologique) se joue.

le narrateur:

Le narrateur ne se présente pas comme un personnage actif parce que la narration est faite à la troisième personne. Si elle était faite à la première, il aurait participé activement aux relations entre les personnages. Donc, le rôle dramatique du narrateur de *Boule de suif* n'est pas pertinent. C'est logiquement qu'on lui attribue un simple rôle de témoignage.

Ici, le narrateur n'a pas de fonction dans le déroulement des évenements, mais il indique ses pensées sur les personnages par des adjectifs ou d'autres procédés qualificatifs.

Il ne paraît pas physiquement dans le drame, mais il se fait sentir partout par ses explications. Il décrit les lieux où les personnages vivent et par où ils passent:

> "Des commandements criés d'une voix inconnue et gutturale montaient le long des maisons qui semblaient mortes et désertes, tandis que derrière les volets fermés, des yeux guettaient ces hommes victorieux,..." p.(12)

1 Vladimir Propp, **Morphologie du Conte,** p.36

Il est partout, soit dans la maison d'un français, soit dans la voiture où les personnages voyagent, soit encore dans l'hôtel, etc.; il voit tout ce qui se passe partout dans le drame. Bref, on peut dire qu'il est soit *omniscient*, soit *omniprésent* dans le récit:

> "Dans beaucoup de familles, l'officier prussien mangeait à table. Il était parfois bien élevé..." (p.13)

> "On ne distinguait plus rien dans la voiture; mais tout à coup, un mouvement se fit entre *Boule de suif* et Cornudet" (p.26)

> "Et toute la nuit, dans l'obscurité du corridor courrurent comme des frémissements, des bruits légers, à peine sensibles, pareilles à des souffles des effleurements des pieds nus, d'imperceptibles craquements. (p.46)

Il raconte le passé des personnages comme s'il savait tout ce qui les concerne:

> "Loiseau était en outre célèbre par ses farces de toute nature, ses plaisenteries bonnes ou mauvaises; et personne ne pouvait parler de lui sans ajouter immédiatement: "Il est impayable, ce Loiseau"." P.(17)

On peut conjecturer que c' est Guy de Maupassant lui-même, car, comme l'on dit dans la preface, il était muté dans les services d'Intendance à 'Rouen après l'éclatement de la guerre franco-prussienne de 1870. Donc, le narrateur est un français. Ainsi n'est-il pas tout à fait neutre, impartial:

"La vie semblait arrêtée, les boutiques étaient closes, la rue muette. Quelquefois un habitant, intimidé par ce silence, filait rapidement le long des murs.

L'angoisse de l'attente faisait désirer la venue de l'ennemi". p.(12)

La partialité, c'est l'une des caractéristiques du narrateur de ce drame. Il décrit les personnages et les évenements de son propre point de vue, il manifeste ainsi sa subjectivité. Il paraît toujours défendre *Boule de suif* contre les autres personnages. A tel point que le lecteur commence à avoir pitié d'elle bien qu'elle soit considérée comme une femme "malhônnette" selon le jugement de valeur de la société.

Au moment où toutes les personnes dorment dans leurs chambres, Cornudet veut coucher avec *Boule de suif*, et il le lui propose. Personne ne le sait mais le narrateur voit cela comme s'il était à côté d'eux. Voici la conversation qui se passe entre ces deux derniers:

"Voyons,vous êtes bête, qu'est-ce que ça vous fait ?"

Elle avait l'air indignée et répondit:

"Non mon cher, il y a des moments où ces choses-là ne se font pas; ici, ce serait une honte." P.(31)

Le narrateur humilie les autres; les femmes par exemple:

" Elles devaient faire, leur semblait-il comme un faisceau de leurs dignités d'épouses en face de cette vendue sans vergogne; car l'amour légale le prend toujours de haut avec son libre confrère."(p.20)

LES FONCTIONS D'ELISABETH ROUSSET;

Boule de suif ne joue pas tout le long du drame le même rôle; elle devient successivement:

a.) Sujet

b.) Objet

c.) Sujet-Objet

a.) BOULE DE SUIF COMME SUJET

Il faudrait parler d'abord d'une constatation remarquable pour confirmer notre thèse, c'est que quand il s'agit de défendre quelques choses au nom du *pays* ou du *patriotisme* on peut dire sans hésiter que *Boule de suif* joue certainement le rôle du *Sujet* puisqu'elle se défend (elle-même) , et, de la sorte, elle défend indirectement son pays.

A vrai dire, ce à quoi elle est motivée dans tous ses actes, c'est le *patriotisme*.

Elle peut tout faire pour *son pays* et pour ses *pensées patriotiques*.

D'ailleurs elle commence à attaquer Cornudet, ancien démocrate, qui se montre ainsi anti-bonapartiste. Etant patriote, elle paraît charmée de tout ce que Bonaparte a fait pour "*la France*":

> "Mais *Boule de suif* aussitôt se fâcha, car elle était bonapartiste.(...) en élevant sa voix elle dit: "j'aurais bien voulu vous voir à sa place, vous autres. Ça aurait été du propre, ah oui! C'est vous qui l'avez trahi, cet

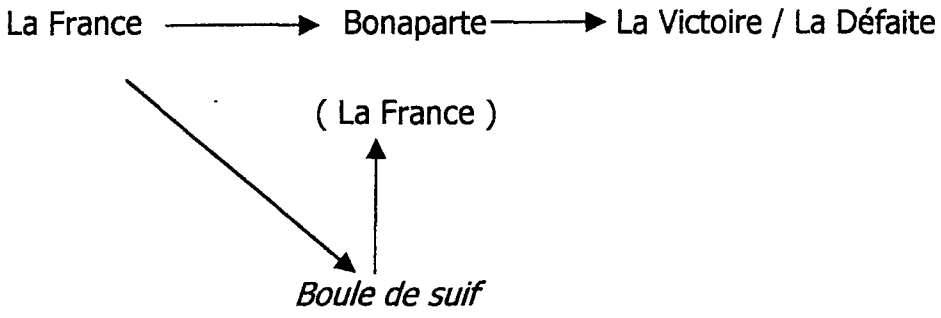
homme! On n'aurait plus qu'à quitter **La Fance** si l'on était gouverné par des polissons comme vous !" " (p.25)

Dans ce cas Cornudet se définit par rapport à elle comme une sorte d'anti-sujet, pour que:

Boule de suif	*défend*	*Bonaparte*
(Sujet)	(verbe)	(Objet)
Boule de suif	*attaque*	*Cornudet*
(Sujet)	(verbe)	(Objet)
Cornudet	*attaque*	*Bonaparte*
(anti-sujet)	(verbe)	(Objet)

L' *objet de valeur*, dans ce cas, c'est *Bonaparte* parce que c'est lui que *Boule de suif* désire défendre. Pourquoi *le* défend-elle? C'est à cause de son attachement à son pays. D'après elle Bonaparte fait des choses utiles pour ce dernier.

Bonaparte symbolise donc *La France* à ses yeux. Cela peut être formulé de la manière suivant:

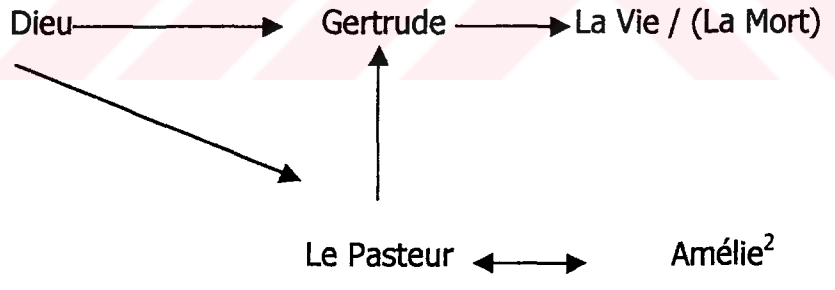


b.) BOULE DE SUIF COMME OBJET

Il se trouve en général, dans le déroulement ordinnaire des drames, un héros qui va joindre une personne qui est en danger: cette personne correspond à la fonction d'Objet. La personne qui est en danger c'est toujours Elisabeth. Quelqu'un devra donc la défendre.

Par exemple, dans l'analyse fonctionnelle de la *Symphonie Pastorale* d'André Gide[1], *Gertrude* est déterminée comme Objet, une personne qui est défendue.

Gertrude est en danger et *le Pasteur* est la personne qui va la sauver. Dans la phrase *"Le Pasteur sauve Gertrude",* Le Pasteur est le *sujet* et Gertrude est l'*objet*

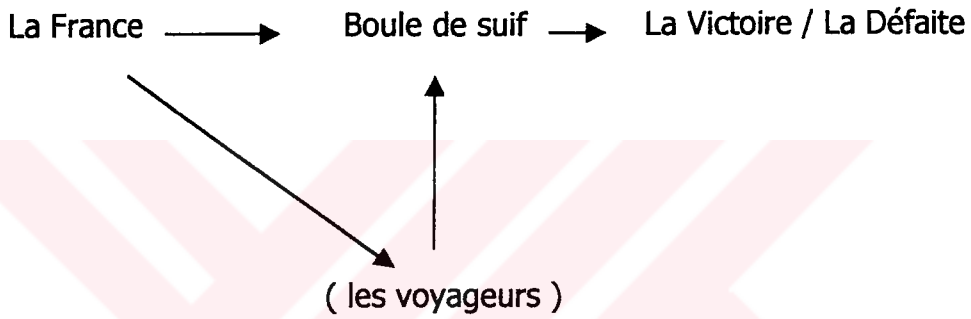


Au début, ses compagnons (ceux de *Boule de suif)* se montrent complètement neutres. Ils ne lui font pas du tout attention, bien qu'ils chuchotent entre eux pour la critiquer. Mais dès qu' ils ont partagé ses

1 cf., plus haut, (p.24)

2 Henri Maillet, **Lire Aujourd'hui « La Symphonie Pastorale d'André Gide »** , p.51.

nourritures, ils deviennent aimables. Ils paraîssent même lui montrer de l'amitié. Le lecteur a l'impression que ces personnalités importantes la défendront de tout danger. Mais ce n'est pas encore sûr. C'est pourquoi nous considérons ces gens comme un groupe de héros ayant la potentialité de Sujet, et, pour ces raisons, nous les montrons entre parenthèses:



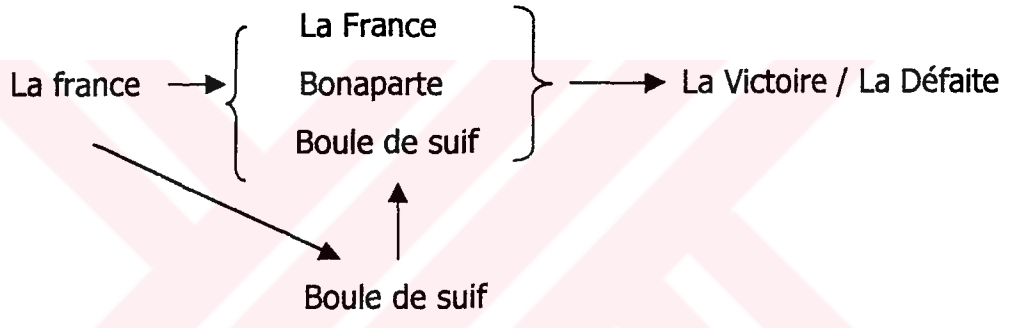
c.) BOULE DE SUIF COMME SUJET-OBJET

D' un autre point de vue, elle est toujours *Sujet* en même temps qu'elle est *Objet.*

Voici comment : la sensibilité qu'elle a pour la défense de sa propre personne, ce n'est pas simplement par de la pudeur féminine, car il n'en est pas question, étant donné son « métier ». Si elle adore Bonaparte, c'est par ses actes patriotiques. Elle se divise donc en deux personnalités : l'une prostituée,

l'autre patriote, symbolisant la *Femme française* qui s'identifie avec la France elle-même.

Si dans cette condition, la pudeur féminine a un sens, c'est quand elle est identifiée à l'honneur de la France. Ainsi considérée, la personnalité patriotique de *Boule de suif* appartient à la catégorie de l'*Objet,* au même titre que la France et Bonaparte; ce qui pourra être formulé par le schéma suivant :



2.4. LA MISE EN SEQUENCES DU TEXTE

Nous divisons le texte tout d'abord en deux parties principales : A) La partie-prédramatique et B) La partie dramatique. La première, qui sert d'ouverture à tout le reste comprend elle-même deux sous-parties : l'une *descriptive,* où le narrateur décrit de l'extérieur un décor qui connote déjà une certaine situation dramatique :

« Pendant plusieurs jours de suite des lambeaux d'armée en déroute avaient traversé la ville. Ce n'était

T.C. YÜKSEKÖĞRETİM KURULU
DOKÜMANTASYON MERKEZİ

point de la troupe, mais des hordes débandées. Les hommes avaient la barbe longue et sale, des uniformes en guenilles, et ils avançaient d'une allure molle, sans drapeau, sans régiment.(...) » (p.11)

L'autre *présentative,* où il énumère les membres d'un groupe d'acteurs, ainsi que le futur héros (ici, l'héroïne) . Les personnages sont divisés eux-mêmes en deux groupes : les uns, anonymes, ne sont que des figurants :

« (...). Les habitants, dans leurs chambres assombries, avaient l'affolement que donnent les cataclysmes, les grands bouleversements meurtriers de la terre, contre lesquels toute sagesse et toute force sont inutiles. Car la même sensation reparaît chaque fois que l'ordre établi des choses est renversé, que la sécurité n'existe plus, que tout ce que protégeaient les lois des hommes ou celle de la nature, se trouve à la merci d'une brutalité inconsciente féroce. (...) » (p.13)

Les personnages de cette partie n'ont pas de rôle actantiel dans le drame. Ils présentent un aspect initial pour le vrai drame:

"Les Prussiens allaient entrer dans Rouen, disait-on." (p. 11)

" Les derniers soldats français venaient enfin de traverser la Seine pour gagner Pont-Audemer par Saint Sever et Bourg Achard;" (p.12)

"Beaucoup de bourgeois bedonnants, émasculés par le commerce, attendaient anxieusement les vainqueurs,tremblant qu'on ne considérât comme une arme leurs broches à rôtir ou leurs grands couteaux de cuisine." (p.12)

Les habitants de la ville ne savent quoi faire, apparemment. Nous divisons ces derniers en trois groupes d'après leur position:

a) ceux qui ménagent les prussiens dans leur maison;

b) ceux qui essaient de sauver la ville des Prussiens à leur manière: ce sont les héros inconnus.

c) les rentiers (les commerçants, les bourgeois, les négociants, etc.).

Ces noms collectifs ne sont pas de vrais acteurs ni de vrais personnages; ils sont seulement des figurants, une partie du décor de la première scène, de la situation initiale du drame. Ces trois groupes annoncent déjà les rôles qui vont être joués.

C'est dans cette partie que le décor du vrai drame se prépare. On y donne les indices de ce qui va arriver : dans quelles conditions et pour quel but sera réalisé le voyage qui aura lieu dans les séquences à venir. Donc, on peut les considerer comme *« l'introduction au drame ».*

Les autres qui sont de vrais acteurs sont présentés au fur et mesure des incidences événementielles correspant à des séquences.

2.4.1. LES SEQUENCES

Notre drame se compose de quatre séquences. Ce n'est pas difficile de les trouver : les passages d'une séquence à l'autre sont bien précis : à la fin de l'une une autre commence. Il s'y trouve des éléments de liason .

Voici ces séquences et leur explication :

Séquence I : L'éloignement (Le départ pour Tôtes)

Le drame commence par une scène placée immédiatement après la situation initiale. Un groupe de gens va partir de Rouen par une diligence à six chevaux pour Le Havre.

> « A quatre heures et demie du matin, les voyageurs se réunirent dans la cour de l'Hôtel de Normandie, où l'on devait monter en voiture. (p.15)

L'intention des gens qui font ce voyage est plus ou moins différente. Par exemple, les premières six personnes (M. et Mme Loiseau, M. et Mme Carré-Lamadon et le comte et la comtesse Hubert de Breville) sont des rentiers et ils ont leurs biens à sauver aux banques du Havre. Il est normalement difficile de quitter un lieu sous l'invasion. Cela devient possible grâce à « un permis spécial » de la part du *général en chef.*

> « On employa l'influence des officiers allemands dont on avait fait la connaissance, et une autorisation de départ fut obtenue du général en chef. » (pp. 14-15)

Séquence II : La Séquestration (A Tôtes)

> « Des petits points de feu parurent en avant sur la route. C'était Tôtes. » (p. 26)

Cette petite phrase, surtout les « petits points de feu » signalent déjà la fin de la première séquence et le début de la deuxième. Ils servent à la fois de disjonction et de conjonction entre les deux séquences.

Enfin, on arrive à Tôtes, le lieu qui se trouve sur leur itinéraire. Ils sont séquestrés là par un officier allemand. C'est la plus longue séquence du drame. On peut l'appeler le « développement ». L'officier allemand désire voir Elisabeth Rousset :

> « Il demanda:
>
> "Mademoiselle Elisabeth Rousset? "
>
> Boule de Suif tressaillit, se retourna:
>
> "C'est moi.
>
> _ Mademoiselle, l'officier prussien veut vous parler immédiatement.
>
> _ A moi?
>
> _Oui, si vous êtes bien Mlle Elisabeth Rousset."
>
> Elle se troubla, réflechit une seconde, puis déclara carrément:
>
> "C'est possible, mais je n'irai pas." (p.28)

c'est après cette rencontre que les voyageurs pourront partir de là. Ils doivent y rester jusqu'à ce que *Boule de suif* accepte la proposition rapportée de cet officier prussien. Voici la conversation qui se passe entre ce dernier et le comte, au nom de tous les voyageurs :

> « Qu'est-ce que fous foulez ? »
>
> Le comte pris la parole : « Nous désirons partir, monsieur. »

-- Non.

-- Oserai-je vous demander la cause de ce refus ?

-- Parce que che ne feux pas.

-- Je vous ferai respectueusement observer, monsieur, que votre général en chef nous a délivré une permission de départ pour gagner Dieppe ; et je ne pense pas que nous ayons rien fait pour mériter vos rigueurs.

--Che ne feux pas... foilà tout... Fous poufez tescentre. » (p.35)

Séquence III : La Libération

L'opiniâtreté de *Boule de suif* s'estompe à la fin de la conversation suivante avec la comtesse :

« Donc vous préférez nous laisser ici, exposés comme vous-même à toutes les violences qui suivraient un échec des troupes prussiennes, plutôt que de consentir à une de ces complaisances que vous avez eues si souvent en votre vie ? » (p.43)

Et puis le comte prend la parole :

« (...) Il sut rester « monsieur le comte », tout en se montrant galant quand il le fallut, complimenteur, aimable enfin. (...) la tutoyant gaiment : « Et tu sais, ma chère, il pourrait se vanter d'avoir goûté d'une jolie fille comme il n'en trouvera beaucoup dans son pays. ». » (...) (p.44)

Après avoir fait accepter à *Boule de suif* ce que l'officier allemand lui demande, tous les voyageurs regagnent leur liberté , c'est-à-dire ce dernier les laisse libre et eux, ils reprennent la voiture et puis ils se remettent en route vers Le Havre :

> « Boule de Suif ne répondit pas et rejoignit la société.
>
> Aussitôt rentrée, elle monta chez elle et ne reparut plus. L'inquiétude était extrême. Qu'allait – elle faire ? Si elle résistait, quel embarras ! »
>
> « (...) M. Follenvie, entrant alors, anonça que Mlle Rousset se sentait indisposée, et qu'on pouvait se mettre à table. Tout le monde dressa l'oreille. Le comte s'approcha de l'aubergiste, et, tout bas : « Ça y est ? – Oui. » (p.44)

Séquence IV : Dénouement

C'est dans cette séquence que les rôles de circonstants – les *Opposants* (il ne reste plus ici d' *Adjuvant)* - diffèrent nettement les uns des autres. La séquence donne aussi la position dans laquelle *Boule de suif* tombe, à la fin de sa lutte contre ses *Opposants.*

> « Personne ne la regardait, ne songeait à elle. Elle se sentait noyée dans le mépris de ces gredins honnêtes qui l'avaient sacrifiée d'abord, rejetée ensuite, comme une chose malpropre et inutile. » (p.49)

Le drame finit par la *Défaite* de l' héroïne, *Boule de suif,* de la part des voyageurs. Cela veut dire en d'autres termes, la *Victoire* de ces derniers.

« Et Boule de Suif pleurait toujours ; et parfois un sanglot qu'elle n'avait pu retenir passait, entre deux couplets, dans les ténèbres. » (p.50)

Nous récapitulons cette division globale dans le schéma suivant :

Boule de suif :

La Partie pré-dramatique (ouverture)

1. La sous-partie descriptive : le décor

2. La sous-partie présentative : les gens : -les figurants

-les acteurs

↓

La Partie dramatique (jeu)

Les séquences :

- éloignement : séquence I
- séquestration : séquence II
- libération : séquence III
- dénouement : séquence IV

2.4.2. L'ANALYSE DES SEQUENCES

La mise en scène des actants de la première séquence est tout à fait séparée des autres. Car les personnages ne sont pas les mêmes: ceux de la situation initiale ne sont que les soldats, prussiens et français, et les habitants de la ville sous l'invasion prussienne. En d'autres termes, il ne se trouve guère de nom propre dans cette partie. Pourtant dans les séquences à venir , chacun porte un nom.

LA SITUATION INITIALE:

A cet état de choses, le *Destinateur* (DE), comme nous l'avons déjà fait remarqué, c'est la France: en tant que *patrie,* elle exige par définition qu'on la défende contre l'ennemi, qu'on la sauve de lui. Elle se présente donc, en même temps, comme un *Objet* (O) de valeur. Ainsi considérée, la France ne paraît pas encore complètement rendue à l'ennemi. Elle sera alors menée ou bien au salut ou bien à sa perte définitive ; ce qui correspond au *Destinataire* (DA), conventionellement formulé par la *Vie* / la *Mort* ou la *Victoire* / la *Défaite*.

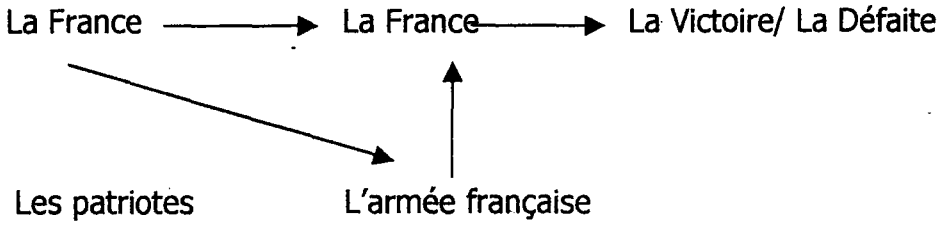
Dans ces conditions, c'est à l'armée française que revient officiellement la fonction de *Sujet* (S), les compatriotes civiles devant la rejoindre dans cette lutte. Ces derniers se définissent comme *Adjuvant* (ADJ) : ils aident en effet l'armée volontairement.

"Cependant, à deux ou trois lieues sous la ville, en suivant le cours de la rivière, vers Croisset, Dieppedalle ou Biessart, les mariniers et les pêcheurs ramenaient souvent du fond de l'eau quelque cadavre d'Allemand gonflé dans son uniforme, tué d'un coup de couteau ou de savate, la tête écrasée par une pierre, ou jeté à l'eau d'une poussée du haut du pont. (...)" (p.14)

A ce stade initial du drame, il n' y a pas encore d'*Opposant* (OPP), sinon l'ennemi lui-même, qui constitue en quelque sorte le fond sur lequel la narration est faite. Même s'il y a des habitants qui invitent les soldats prussiens chez eux et avec qui partagent leurs provisions, ils ne sont pas vraiment *Opposant* ce n'est pas parce qu'ils soutiennent l'ennemi, c'est à cause de la peur de perdre tous leurs biens et de celle de mort. Mais ils ne sont guère tout de même très patriotes . De telle sorte qu'on se montre souvent aimable avec l'ennemi:

"Mais à chaque porte des petits détachements frappaient, puis disparaissaient dans les maisons. C'était l'occupation après l'invasion. Le devoir commençait pour les vaincus de se montrer gracieux envers les vainqueurs." (P.13)

Voici le schema actantiel de cette partie:



SEQUENCE I : L'éloignement

A partir de cette séquence, les personnages se laissent plus aisément classer qu'à la première, c'est-à-dire qu'on comprend mieux leur vraie intention d'après leur conversation. C'est comme si l'on avait choisi des exemples typiques de caractères personnels. Leur prénom et leur nom mêmes paraîssent être intentionnellement choisi, de manière à signifier la personnalité de chacun:

> "(...) le besoin de négoce travailla de nouveau le coeur des commerçants du pays. Quelques uns avaient de gros intérêts engagés au Havre que l'armée française occupait, et ils voulurent tenter de gagner ce port en allant par terre à Dieppe où ils s'embarqueraient.
>
> On employa l'influence des officiers allemands dont on avait fait la connaissance, et une autorisation de départ fut obtenue du général en chef." (pp. 14-15)
>
> "Ces six personnes formaient le fond de la voiture, le côté de la société rentée, sereine et forte, des honnêtes gens autorisés qui ont de la Religion et des Principes." (p.18)

Les personnages ci-haut cités conviennent, par exemple, dans le drame à M. et Mme Loiseau, au comte et à la comtesse Hubert de Bréville et M. et Mme Carré.

> "Les vases du fleuve ensevelissaient ces vengeances obscures, sauvages et légitimes, héroïsmes inconnus, attaques muettes, plus périlleuses que les batailles au grand jour et sans le retentissement de la gloire." (p.14)

Le paragraphe ci-haut cité nous décrit le caractère de ceux qui sont patriotes: ce sont *Boule de suif* et Cornudet.

Dans les paragraphes suivants, d'abord c'est *Boule de suif* qui se décrit elle même:

> "(...). Puis il en est venu pour loger chez moi; alors j'ai sauté à la gorge du premier. Ils ne sont pas plus difficiles à etrangler que d'autres ! Et je l'aurais terminé,celui-là, si l'on ne m'avait pas tirée par les cheveux." (p.25)

C'est Cornudet cette fois, qui est décrit par le narrateur:

> "(...). Fort bon garçon, du reste, inoffensif et serviable, il s'était occupé avec une ardeur incomparable d'organiser la défense. Il avait fait creuser des trous dans les plaines, coucher tous les jeunes arbres des fôrets voisines, semé des pièges sur toutes les routes , et à l'approche de l'ennemi, satisfait de ses préparatifs, (...)" (p.19)

Quant au schéma actantiel de cette séquence, il faut tout d'abord, préciser ses actants.

Le Destinateur est le même: c'est *la France.* Qui est donc, le *Sujet* ? C'est *Boule de suif* qui est le personnage principal du drame. Ce qui nous intéresse essentiellement c'est ce qu'elle exerce comme action et les évènements qui se passent autour d'elle. Et puis l'armée française perd sa fonction de *Sujet* en faveur de *Boule de suif* qui se distingue de plus en plus par le désaccord qu'elle présente par rapport aux autres qui se montrent de plus en plus distants d'elle parce qu'elle est prostituée. Et puis encore, elle a à manger

alors que les autres n'en ont pas. Par exemple, elle montre là, sa générosité en en leur offrant ses nourritures alors que les autres, leur égoïsme. En devenant tout de suite après cela aimable avec elle.

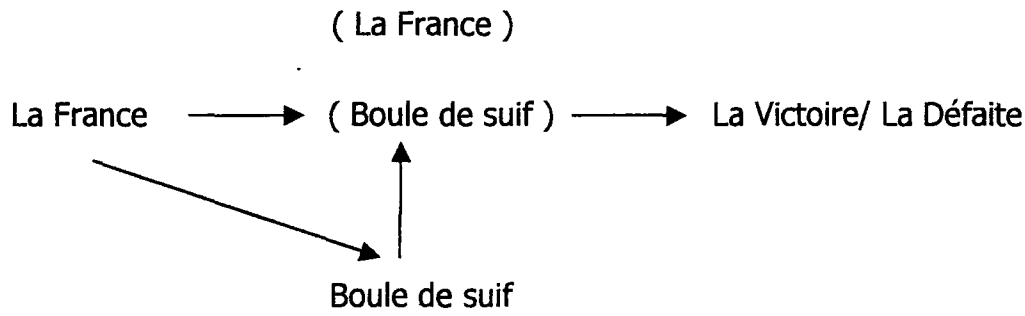
Il y a donc d'une part *Boule de suif* et d'autre part tout le reste des voyageurs qui se distinguent fonctionnellement.

Dans cette séquence, les patriotes en fonction d' *Adjuvant* disparaîssent comme l'armée française qui se retire de la scène. Dans ce cas, *Boule de suif* devenant *Sujet,* il n'y a pas apparemment d'*Adjuvant* ni d' *Opposant,* car les autres voyageurs se montrent neutres: leur amabilité envers la jeune femme ne peut être que provisoirement due à leur égoïsme dont nous venons de parler plus haut.

Le salut de l'un, dans la voiture, n'est pas empêché par les autres: tout le monde paraît au contraire en solidarité.

Quant à la fonction de l'*Objet elle* paraît être partagée entre *Boule de suif* et la *France*, qui, cette dernière garde toujours son importance dans l'esprit du lecteur ainsi que dans celui des voyageurs. Quant à *Boule de suif* prise indéciduellement elle commence à donner l'impression qu'elle va être le centre d'interêt et un objet de valeur déjà proche de la fonction d' *Objet.*

Le nouveau schéma actantiel sera cette fois le suivant:



Pour confirmer la fonction de *Sujet* susceptible de revenir à *Boule de suif*, il faut distinguer son but de voyage de celui des autres. Rappelons qu'elle est prostituée et que les soldats prussiens avaient voulu en profiter. C'est bien naturel dans les conditions normales pour une pareille femme, mais cette fois elle s'est réagie contre cette proposition d'amour malgré l'argent qu'elle en gagnerait, si elle se conduisait autrement.

SEQUENCE II: La séquestration

La séquence II comporte un certain nombre de sous-séquences car il y a toujours des transformations actantielles au niveau des personnages; chaque transformation entraîne en effet un changement de place entre les éléments sur le schéma actantiel. C'est pour cette raison qu' il vaut mieux résumer cette séquence en de courts paragraphes se regroupant entre eux mêmes, en deux parties comme les suivantes :

Sous- séquence I:

- Appel de Boule de suif par l'officier allemand / son premier refus.
- Insistance du comte pour que Boule de suif aille chez l'officier.
- Acceptation de Boule de suif à la suite de cette insistance.
- Compréhension de l'intention de l'officier par Boule de suif.

- Affollement des voyageurs contre l'interdiction de l'officier.
- Explication de la cause de l'appel par Boule de suif.
- Réaction des voyageurs contre cet appel de l'offier.
- Deuxième appel et deuxième refus de Boule de suif.
- Appui de Boule de suif par ses compagnons.

Sous-séquence II:

- Interdiction de partir pour les voyageurs par l'officier prussien.
- Changement des jugements (des voyageurs); ils comprennent que cette séquestration est due au refus de Boule de suif.
- Réaction des voyageurs contre le refus de Boule de suif. (qui met en danger leur liberté et leur vie.)
- Coalition des voyageurs pour la persuasion de Boule de suif.
- Troisième refus de Boule de suif.
- Abus de la Religion pour la persuasion de Boule de suif.
- Conviction de Boule de suif.
- Victoire des voyageurs et défaite de Boule de suif.

Dans cette partie, il est question pour tout le monde de rester en vie en se sauvant de la main de l'officier prussien. L'appel de *Boule de suif* par l'officier allemand fait peur aux voyageurs. En tant que patriote pure, *Boule de suif* refuse cet appel, quelle qu'en soient ses conséquences. C'est sa première

réaction à l'officier prussien de l'armée ennemi bien qu'il ne soit pas précis si ce dernier lui fera du mal. Les sentiments patriotiques l' interdissent de parler à cet Allemand-là.

"C'est possible, mais je n'irai pas." (p.28)

Jusque là, tout le monde espérait sauver sa vie, car tout irait bien, croyait-on, grâce au permis du général. Mais une crise importante se présente déjà. C'est, pour les voyageurs, une question de vie ou de mort, suivant la décision positive ou négative d' Elisabeth, qui paraît très ferme et insiste de ne pas accepter la proposition inattendue de l'ennemi.

Le comte s'en rend bien compte, car il dit à Elisabeth:

" (...),votre refus peut amener des difficultés considérables, non seulement pour vous, mais même pour tous vos compagnons. Il ne faut jamais résister aux gens qui sont les plus forts. Cette démarche assurément ne peut présenter aucun danger; c'est sans doute pour quelque formalité oublié." (p.28)

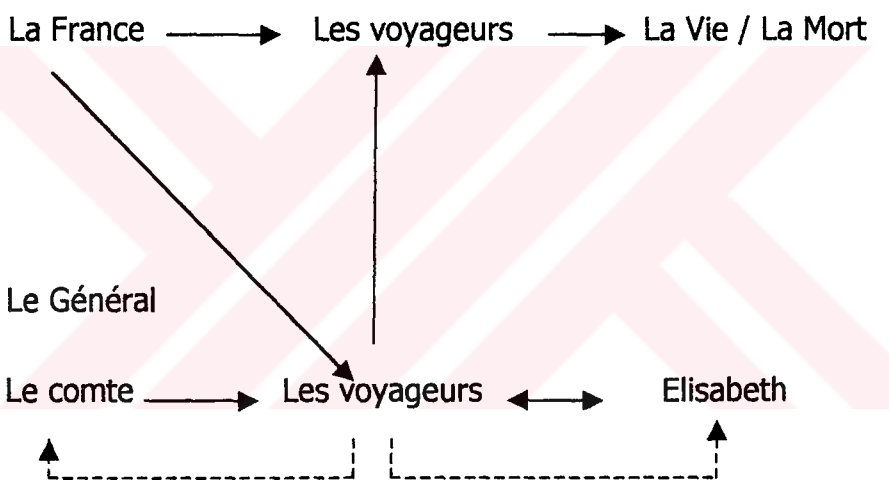
La courte réponse négative de la jeune femme (*"C'est impossible, je n'irai pas"*) sert de liaison entre une première sous-séquence et la suivante de la deuxième séquence. Elle est encore à la fois disjonctive et conjonctive, entre l'espoir et le désespoir de vie.

Dans cet état de choses, Elisabeth se présente comme *Opposant* , le comte comme *Adjuvant*, puisqu'il essaie de la dissuader de son opiniatreté et persuader à aller voir l'officier prussien:

" (...); c'est sans doute pour quelque formalité oubliée." (p. 28)

lui dit-il.

Ces personnages triplent ainsi dans leur acte: Tout en restant dans leur fonction de Sujet et d'Objet, ils assument chacun une troisième fonction "circonstancielle", suivant la terminologie de Tesnière. Le schéma actantiel correspondant à cette sous-séquence sera donc le suivant:

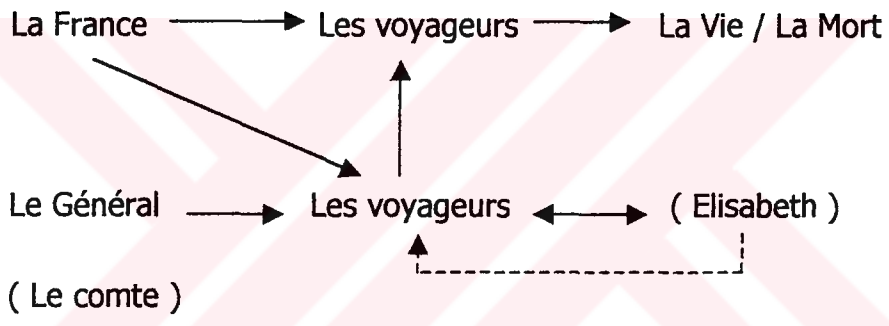


Les sollicitations du comte finissent par persuader *Boule de suif* , car elle décide enfin d'aller voir l'officier, mais malgré elle:

" C'est pour vous que je le fais, bien sûr !" (p.28)

Parler avec l'officier ne coûtera peut-être pas trop cher, mais en revanche on aura au moins la liberté de partir. Là, les voyageurs aussi, ils contractent la valeur d'*Objet* pour *Boule de suif,* qui est déjà déterminée comme *Sujet.*

Cette fois tout revient à l'état du début de la séquence II:



Ce qui peut être ramené au résumé suivante:

Les *voyageurs encouragent* (à titre d'*Adjuvant) Boule de suif* (Sujet) pour qu'elle *les* (Objet) sauve du danger.

Elisabeth est allée voir l'officier et revient extrémement irritée. Quand on lui en demande la raison, elle refuse de faire une explication. On mange, on boit, on s'amuse même, croyant sans doute que la crise se trouve résolue, bien qu'un peu au dépand de *Boule de suif,* apparemment. Mais arrivé le moment de départ, on est deçu une deuxième fois parce que le cocher n'a pas attelé les cheveaux et il ne veut pas le faire. Quand on lui demande pourquoi il répond:

" On me défend d'atteler, moi je n'attelle pas." (p. 33)

M. Carré-Lamadon, le comte et Loiseau sont allés voir le commendant dans son bureau; celui-ci leur répète son refus:

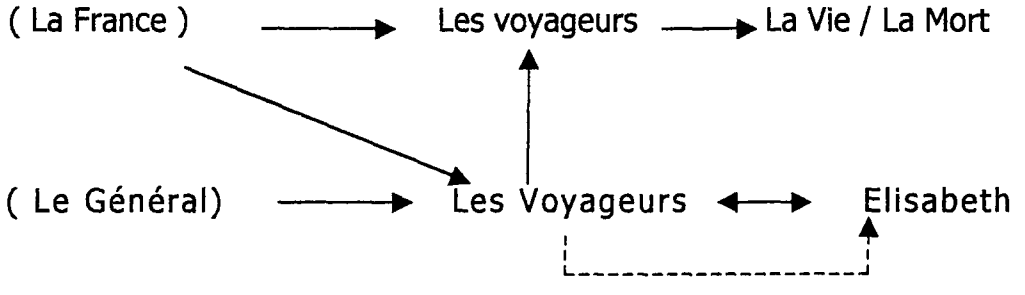
"- Che ne feux pas... foilà tout... Fous poufez tescendre." (p. 35)

C'est toujours à Elisabeth de résoudre le problème, car, M. Follenvie lui ayant encore transmis un message de l'Allemand (qui se demande "si Mlle Elisabeth Rousset n'a pas encore changé d'avis"), elle répond:

(...). " Vous lui direz à cette crapule, à ce saligaud, à cette charogne de Prussien, que jamais je ne voudrai; vous entendez bien, jamais, jamais, jamais." " (p.36)

Boule de suif passe de nouveau à son rôle d'Opposant. Le comte se neutralise.

Le schéma actantiel sera alors comme le suivant:



SEQUENCE III

Sollicitée par ses compagnons, elle déclare le but de l'officier :

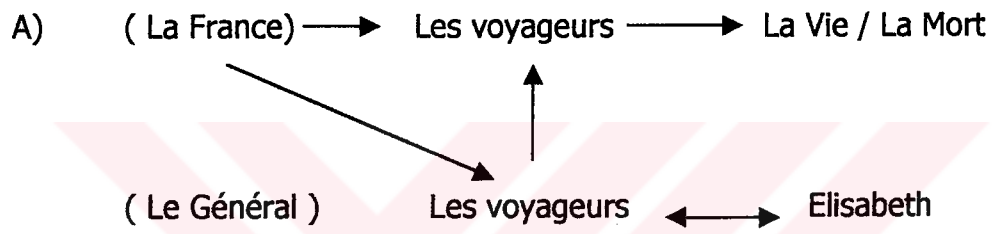
« Il veut coucher avec moi ! » (p.36)

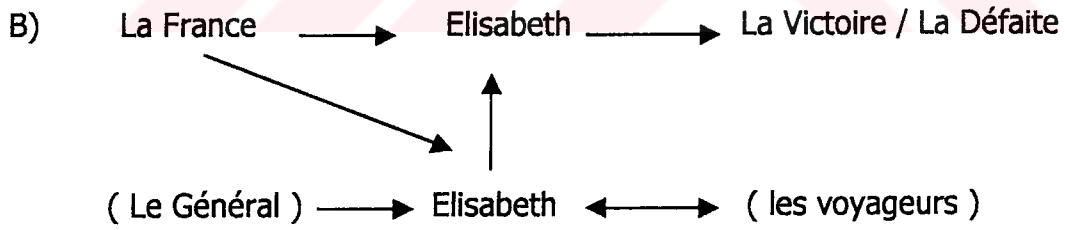
Cette petite phrase change complètement le sens des événements. Elisabeth se sépare une fois pout toutes de ses compagnons. Du même coup, elle change de rôle. Sa voix trahit son patriotisme et sa grande haine. Celui qui veut coucher avec elle, à présent, ce n'est plus n'importe qui, mais c'est une "crapule", c'est un "saligaud", c'est un "charogne" de *Prussien* (c'est nous qui soulignons). Deux histoires commencent à aller de pair en conflit; si l'une l'emporte, l'autre devra finir par la défaite. Une duplicité de rôle s'ensuit nécessairement: Elisabeth devient à la fois l'Objet et le Sujet de l'action sur une deuxième ligne événementielle, où les autres voyageurs se rangent comme Opposant. Comme Objet, elle symbolise à la fois son honneur personnelle et celle de la France, comme Sujet, elle devient l'héroïne d'une lutte (la guerre) contre les ennemis:

La France		La Prusse		l'invasion
———	:	———	:	———
Boule de suif		L'officier		l'amour

Cette proposition n'a, aux yeux d' Elisabeth, que le sens de l'insulte.

Sur cette ligne événementielle, le *Destinataire* est bien au delà de la *Vie* / La *Mort*. Indiquons-le provisoirement comme L'*Honneur* / Le *Déshonneur*. L'autre ligne, la première, suit son cours, où Elisabeth devient *Opposant* , les autres restant dans leur position ordinnaire: à la fois Objet et Sujet. Il y aura donc, à ce stade deux schémas, la première sera A, la seconde B (le seul changement par rapport au précédent, c'est que le Général se neutralise parce que le permis qu'il a donné perd apparemment sa validité):





Les voyageurs participent par tout leur coeur à cette décision de *Boule de suif* et ils critiquent l'officier. Jusqu'ici, il n'y a pas encore de tranformation actantielle et le schéma ne change pas non plus:

" (...) Cornudet brisa sa chope en la reposant violemment sur la table. (...) Le comte déclara avec dégoût que ces

gens–là se conduisaient à la façon des anciens barbares.les femmes surtout témoignèrent à Boule de Suif une commisération énergique et caressante. Les bonnes soeurs, qui ne se montraient qu'aux repas, avaient baissé la tête et ne disaent rien."(p.36)

Boule de suif étant considérée comme *Sujet,* il ne se trouve pas pour l'instant d' Adjuvant ni d'Opposant. Tout le monde se conduit presque de la même manière avec *Boule de suif* . Comme on l'a déjà précisé, le *Destinateur* est *la France,* le*Sujet* et l' *Objet,* c'est décidément *Boule de suif,* étant donné sa réaction négative contre la proposition d'amour de l'officier prussien. C'est maintenant que la ligne directrice de la narration se précise: désormais le problème essentiel reposera sur ce conflit. Tout dépend de la décision de la prostituée.

Le matin suivant, l'officier interdit aux voyageurs de partir de Tôtes. Le lecteur sait que c'est à cause de la réponse négative de *Boule de suif* mais les autres ne le savent pas encore.

Les voyageurs cherchent d'abord à trouver la cause de cette interdiction et comprennent ensuite qu'il y a un lien entre le refus de *Boule de suif* et l'interdiction de leur départ par l'officier. *Boule de suif* le sait déjà mais, sa pensée n'a pas changé. C'est pourquoi elle a montré le courage de refuser à tout prix, au nom de l'honneur de la *France* . Pourtant, pour les autres, ce n'est pas si facile; ils sont patriotes mais ce n'est pas au-delà de leur Vie. L'acceptation de cet appel sera peut-être le seul moyen de leur liberté, en d'autres termes, elle sauvera la vie à tous en acceptant la proposition d'amour de l'officier prussien. "Quoi de plus simple ?"

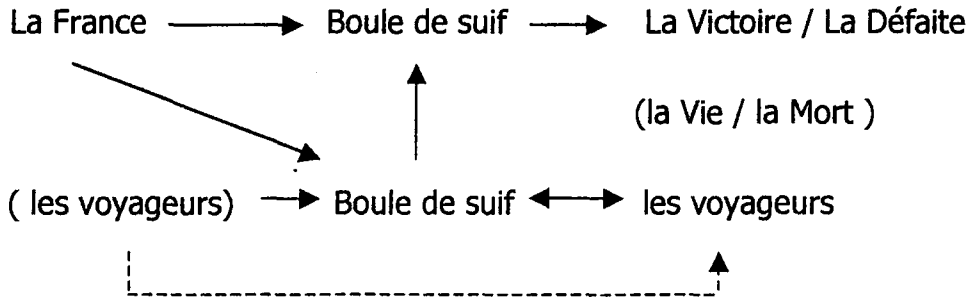
T.C. YÜKSEKÖĞRETİM KURULU
DOKÜMANTASYON MERKEZİ

Ainsi changent-ils leur jugement sur *Boule de suif* :

> "(...), car la nuit, qui porte conseil, avait un peu modifié les jugements." (p.37)

Ils se mettent tout de suite à faire des plans pour la persuasion de *Boule de suif.* Ils fixent une nouvelle façon de leur comportement avec elle; ils partagent des rôles, et chacun se met à s'y préparer. Ainsi se réalise une autre transformation actantielle au niveau des *Opposants* et à des *Adjuvants.* Les voyageurs passent du côté des *Opposants :*

> " On prépara longuement le blocus, comme pour une forteresse investie. Chacun convint du rôle qu'il jouerait, des arguments dont il séappuierait, des manoeuvres qu'il devrait exécuter. On régla le plan des attaques, les ruses à employer, et les surprises de l'assaut, pour forcer cette citadelle vivante à recevoir l'ennemi dans la place.
>
> Cornudet cependant restait à l'écart , complètement etranger à cette affaire." (p. 40)



A partir de mantenant, une étape très difficile commence pour *Boule de suif*. Elle doit alors lutter contre la volonté de ses compagnons, c'est-à-dire, tenir jusqu'à la fin au prix de leur liberté ou *céder* à la solicitation de l'officier allemand.

Gagner et *perdre* ne signifient pas la même chose pour *Boule de suif* et ses compagnons. La première ne pourra gagner qu'en acceptant de *mourir* et perdre qu'en acceptant de *vivre :*

Gagner => la Victoire => la Mort

Perdre => la Défaite => la Vie

Or le destin de ses compagnons pourra être formulé de façon suivante :

Gagner => la Défaite de Boule de suif => la Vie

Perdre => la Victoire de Boule de suif => la Mort

En premier plan les voyageurs se conduisent avec *Boule de suif* avec amabilité. Ils se montrent à elle presque comme amis:

" Aussitôt à table, on commença les approches. Ce fut d'abord une conversation vague sur le dévouement. On cita des exemples anciens: Judith et Holopherne, (...). On cita toutes les femmes qui ont arrêté des conquérants, fait de leur corps un champ de bataille, un moyen de dominer, une arme, qui ont vaicu par leurs caresses héroïques des êtres hideux ou détestés, et sacrifié leur chasteté à la vengeance et au dévouement." (p. 41)

A partir de ce premier essai de la persuasion de *Boule de suif*, les voyageurs la laissent penser et décider. Ils croient que cette démarche est suffisante à ce qu'ils veulent entendre de *Boule de suif* . ils se trompent pourtant, car la réponse de cette dernière est décidément négative au troisième appel de l'officier alemand, tout comme les deux premières fois que M. Follenvie lui rapporte:

" Au moment où l'on servit le potage, M. Follenvie reparut, répétant sa phrase de la veille: " L'officier prissien fait demander à Mlle Elisabeth Rousset si elle n' a point encore changé d'avis."

Boule de Suif répondit sèchement: "Non, monsieur." " (p. 42)

En comprenant que cet effort ne leur a pas apporté de succès ils redeviennent pessimistes pour un moment. Pourtant ils ne renoncent point à leur plan. Ils s'obstinent à trouver une solution d'une manière ou d'une autre et à tout prix :

" Mais au dîner la coalition faiblit. Loiseau eut trois phrases malheureuses. Chacun se battait les flancs pour découvrir des exemples nouveaux et ne trouvait rien, (...)." (p. 42)

Le drame nous faisait croire que les soeurs étaient innocentes car elles ne participaient ni aux conversations ni aux promenades jusqu'à ce que la comtesse demande de l' aide à la plus agée de ces deux dernières pour convaincre *Boule de suif.* Et on est sûr que son intervention y sera très efficace: le rôle d' *Opposant* empêchera ainsi *Boule de suif* de résister. Donc, ce n'est pas du tout faux que nous la montrions avec son amie dans le camp des *Opposants.*

"(...) la vieille religieuse apporta à la conspiration un formidable appui. On la croyait timide, elle se montra hardie, verbeuse, violente. Celle-là n'était pas troublée par les tâtonnements de la casuistique; sa doctrine semblait une barre de fer; sa foi n'hésitait jamais; sa conscience n'avait point de scrupules. Elle trouvait tout simple le sacrifice d'Abraham, car elle aurait immédiatement tué père et mère sur un ordre venu d'en haut; et rien, à son avis, ne pouvait déplaire au Seigneur quand l'intention était louable." (p.42)

Il est bien difficile de dire, jusqu'à la fin de la séquence, si Cornudet est *Opposant* ou *Adjuvant* parce qu'il ne se mêle guère des affaires d'autrui. Il agit toujours individuellement et réagit contre les autres voyageurs ses compagnons. Mais il y a là une réalité; c'est que Cornudet ne fait rien non plus pour que Boule de suif se sauve des mains de tous ces gens-là, même, il en profite, lui aussi. Donc, nous pouvons dire maintenant qu'il est *Opposant caché.*

"Cornudet, les écoutant, souriait en homme qui sait le mot des destinées. Sa pipe embaumait la cuisine." (p. 34)

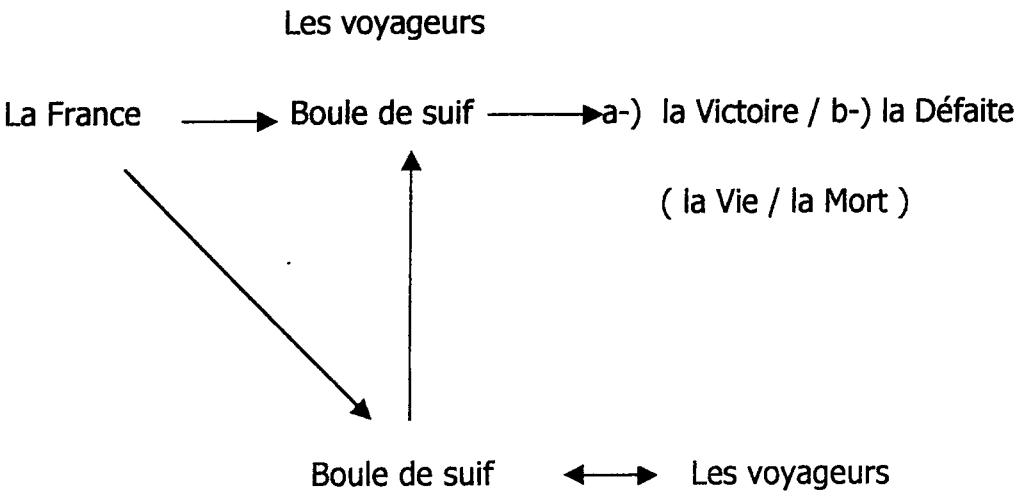
"Cornudet cependant restait à l'écart, complètement etranger à cette affaire." (p.40)

Elisabeth ne peut pas résister contre ses pressions. Elle cède enfin:

"L'heure du dîner sonna; on l'attendit en vain. M. Follenvie, entrant alors, anonça que Mlle Rousset se sentait indisposée, et qu'on pouvait se mettre à table. Tout le monde dressa l'oreille. Le comte s'approcha de l'aubergiste, et, tout bas: " Ça y est ? _ Oui." " (p.44)

"Ça y est ?_ Oui." (p. 44) Ces deux petites phrases expliquent tout à propos de la fin de la lutte de trois têtes: c'est les *Opposants* qui gagnent, aux dépens de *Boule de suif* qui perd. C'est -à- dire que la Victoire des *Opposant* devient la Défaite du *Sujet*. En un sens, c'est *la Perte* de *La France,* et de l'humanisme qui le coeur d'une prostituée: *Boule de suif* , tout en se contractant, sauve ses compagnons, qui sont considérés comme *Objet* de valeur.

Et le dernier schéma actantiel de la séquence III sera le suivant:



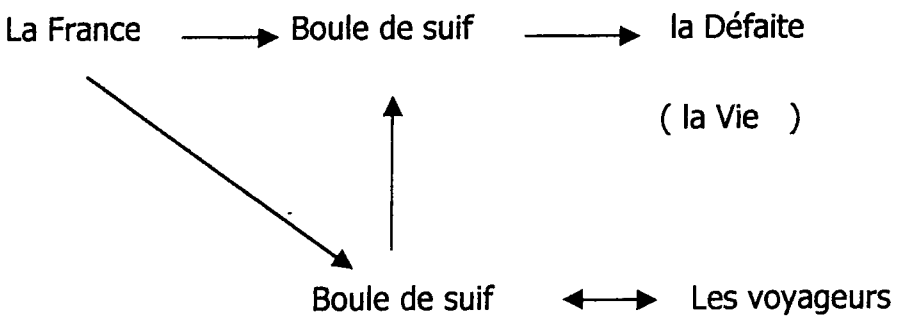
(a-) pour les voyageurs, b-) pour *Boule de suif*)

Elle perd enfin son combat.

Après cette gande défaite personne ne la remercie. Au contraire, ils s' en éloignent systématiquement: car il ne faut pas oublier qu'elle n'est qu'une prostituée. Quand vient l'heure de repas, personne ne lui donne rien à manger, même Cornudet. En outre il commence à chanter sans se soucier des larmes de *Boule de Suif,* qu'elle verse, devant cette ingratitude. Elle n'a pas eu le temps de penser à prendre à manger.

> "Alors Cornudet, qui digérait ses oeufs, étendit ses longues jambes sous la banquette d'en face, se renversa, croisa ses bras, sourit comme un homme qui vient de trouver une bonne farce, et se mit à siffloter *La Marseillaise."* (p.49)

Le schéma actantiel de cette séquence est important au point de montrer le *Destinataire* auquel *Boule de suif,* le *Sujet* est arrivé :

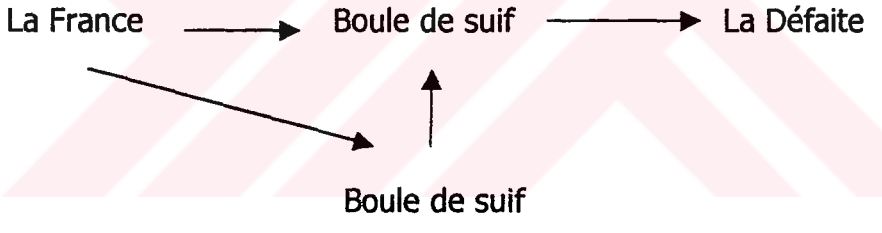


SÉQUENCE IV : Le Dénouement

Il y a un paralélllisme entre les séquences I et IV. Les personnages, la voiture, l'itinéraire en effet sont les mêmes; dans cette séquence aussi, comme dans la première, tout le monde est en route vers Le Havre.

A présent, personne n'est ni *Opposant* ni *Adjuvant*, *le Destinateur* est *La France, le Sujet* et *l'Objet* c'est *Boule de suif.* Dans la fonction de *Destinataire,* c'est la *Défaite* qui se réalise. La dichotomie de la *Victoire* / la *Défaite* se dissout et il n'en reste que la *Défaite.*

Le cas est le suivant, sur le schéma:



On retourne donc à la première scène du récit; à l'intérieur de la voiture. Toutes ces dix personnes sont dedans.

Le temps passé à Tôtes, c'est comme s'il n'était pas vecu, sauf par *Boule de suif* ; sur qui il a trop pésé de manière à l'écraser, supprimer de nouveau d'une société qui n'est pas la sienne, à laquelle elle n'appartenait pas et n'appartiendra jamais plus.

TROISIEME PARTIE

DE LA VALEUR MORALE ET LOGIQUE DU TEXTE

On considère, en général, la *Vie*, comme *Victoire.* On accepte ce résultat comme une récompense au nom de l' *Objet* pour les efforts (actes) du *Sujet,* conformement à la logique de « *Les bons sont récompensés, les méchants punis* ». En revanche, selon la même convention, la mort, est considérée comme *Défaite.* Cependant la logique que la nouvelle de Maupassant implique s'oppose à celle de la convention.

Il est certainement possible d'accepter que la *Vie* pourrait être une *Victoire* pour *Boule de suif.* Mais à condition de résister jusquéà la fin à la sollicitation de l'officier.

Boule de suif voudrait trouver une issue si les voyageurs ne s'y étaient pas echappés, qu'ils n'avaient pas eu peur des dangers, et lui servir d'*Adjuvants.*

On peut donc résumer le drame par une phrase :

" *Elle a été vaincue par les opposants.*"

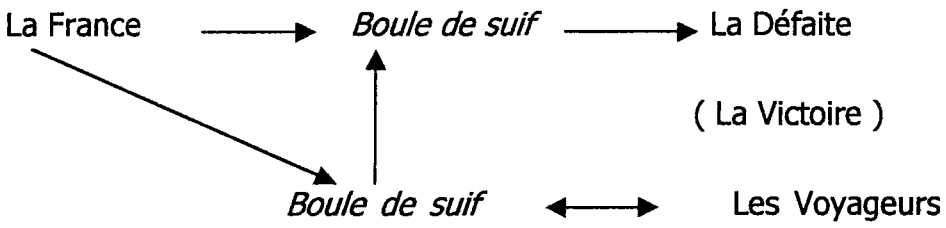
Nous voyons qu'ici *Boule de suif* ne fait pas une action, elle subit seulement une grande *Défaite.* Elle est maintenant dans une situation tout à fait passive: Le rôle de l'actant-sujet se trouve éliminé à une étape finale où ces quelques mots sont dits;

"Ça y'est ? – Oui" (p.44)

Ces deux petites phrases-là résument bien la clôture du texte. Elle signfie en effef deux points de vue des personnes.

Pour les *Opposants* cette citée, c'est le signe de la *Victoire.* Tandis que pour *Boule de suif* c'est le signe de la *Defaite.*

La collectivité des voyageurs et de l'officier allemand ont touché la Victoire par la Défaite de *Boule de suif*. Elle n'a pas pu se sauver de l'agression allemande.



La seule personne qui subit une défaite c'est *Boule de suif*. Les autres; (Les voyageurs et l'officier allemand) arrivent à la Victoire chacun pour sa part. Quel est le sens de la *Défaite* de *Boule de suif* et celui de la *Victoire* des autres?

Boule de suif ne peut pas continuer son opiniâtreté jusqu'à la fin et elle doit accepter ce que veulent les voyageurs et l'officier allemand. Voilà sa Défaite. Pourquoi ? Parce que le but de son voyage c'était de ne pas se soumettre à un soldat ennemi. C'est pour cette raison qu'elle s'est enfuie de Rouen. Bien qu'elle ait bien résisté de toutes ses forces à toutes les personnes (à l'officier allemand et aux autres voyageurs) elle n'a pas pu réussir; elle a perdu.

Comment est-ce qu'elle aurait été victorieuse alors ? Elle n'accepterait pas certainement cette relation avec l'officier allemand et serait probablement tuée. C'est cette fin qui serait sa *Victore* et la *Défaite* de tous les autres sauf, l'officier allemand, car il n'y aurait rien à changer au cas où il obtiendrait *Boule de suif* ou l'inverse; il était toujours le plus fort et il pourrait trouver une autre femme quand il voudrait. Cette fois les autres voyageurs subiraient la grande Défaite à cause de cette attitude victorieuse de *Boule de suif*. Et l'officier allait probablement les tuer, eux aussi:

Récapitulation logique:

La Défaite : La Vie

} *Boule de suif*

(La Victoire) : (La Mort)

(La Défaite) : (La Mort)

} Les voyageurs

La Victoire : La Vie

CONCLUSION

L' AMOUR ET LA PROSTITUTION

Dans son sens étymologique et général, le mot *amour* a le sens d'affection passionnée. C'est un dérivé du mot latin *amare (amor* signifie en effet: le fait d'*aimer).* Les dictionnaires en donnent une assez longue série de sens divers. On peut ainsi parler e l'amour de l'autre sexe, de Dieu, de la liberté, de la patrie, des arts, du prochain, etc. dans le contexte de ***Boule de suif***, le concept d'amour doit être pûr à deux sens distincts: l'amour de la patrie et l'amour sexuelle; c'est ce qui résume en même temps les deux faits humains en conflits: la morale et l'intérêt car un amour ayant le sens de liason sentimentale entre deux individus n'y est pas souligné. ce n'est pas, par exemple, un amour sentimental ce que Mme Loiseau sent pour son mari. Mme Carré-Lamadon n'aime pas *amoureusement* M. Carré-Lamadon, ni la comtesse non plus le comte... Leur vie conjugale, ce n'est qu'un contrat social.

Mme Loiseau, Mme Carré Lamadon et la comtesse Hubert de Bréville, elles choisissent l'amour légal, en d'autres termes, l'amour conjugal. Car un tel amour leur fait gagner beaucoup plus de choses. Premièrement une place honnorable dans la société, ensuite elles sont les femmes des gens très importants et très riches; surtout elles sont des femmes respectées et honnêtes aux yeux du peuple parce qu' elles sont fidèles à leurs époux, même si un jour elles ne seraient plus amoureuses d'eux, même si elles ne les désireraient plus. Elles doivent oublier l'amour sentimental, l'amour libre car l'amour légal les tient un niveau élevé dans la société. Elles font le sexe avec certains mais on ne les traite jamais de *prostituées* Parce qu'elles ont normalement le droit de le faire avec leurs maris.

Quand l'officier allemand choisit *Boule de suif* pour faire l'amour, les autres dames déplorent de ne pas être préférées mais elles ne peuvent jamais le prononcer à haute voix parce qu'elles doivent se montrer honnêtes.

La situation ne change pas pour leur mari non plus. Ils désirent secrètement *Boule de suif* mais ils ne peuvent rien faire parce qu'ils sont aussi mariés et ils ont les titres de noblesse qu'ils doivent garder.

> "Chacun se désolait de n'avoir pas été demandé à la place de cette fille violente et irascible, et préparait mentalement des platitudes pour le cas où on l'appellerait à son tour." (p.28)

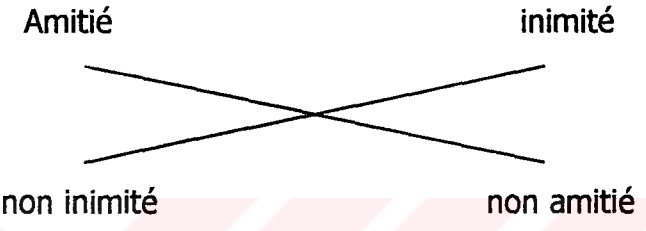
> "(...) tant sa fraîcheur faisait plaisir à avoir sa figure était une pomme rouge, un bouton de pivoire prêt à fleurir, et là-dedans s'ouvraient, en haut, des yeux noirs magnifiques, ombragés de grands cils épais qui mettaient une ombre dedans; en bas une une boche gharmante, étroite, humide pour le baiser." (p.19)

Bref, il convient de réduire le sens du mot *amour* à la simple "union sexuelle" parce qu'il ne s'agit que de cela. On peut distinguer tout au plus l'amour payé de l'amour non payé. Ainsi, la liason conjugale qu'il y a entre ces couples est classable comme un amour non payé, alors que les relations sexuelles de *Boule de suif*, ne sont que des amours payés.

Quant aux rapports qu'il y a entre la morale, l'union sexuelle et l'intérêt, il en va tout autrement: si *Elisabeth Rousset* peut coucher avec n'importe qui, sauf l'officier allemand, c'est à la fois par intérêt et par morale: par intérêt, puisqu'elle vend "de l'amour" à tout venant (un amour payé), par morale, puisqu'elle considère le désir amoureux (sexuel) de l'officier comme une agression d'inimité contre son pays (La France). Le dernier n'est donc pas un

client comme les autres: si les clients ordinnaires d'Elisabeth ne sont pas *amis,* ils ne sont pas non plus *ennemis*.

En considérant *Boule de suif* comme le centre d'intérêt, à titre à la fois de sujet et d'objet, nous pourrons schématiser les comportements affectifs des gens sur un carré sémiotique comme le suivant:



Chacun des quatre éléments peut être considéré comme correspondant à une fonction affective relevant d'un personnage. Ainsi l'*amitié* correspond à un manque total, car Elisabeht n'a pas d'amis. L'inimité convient sûrement à l'officier allemand.

Il reste à classer les autres sens qui sert ou ont été en relation avec la jeune femme.

Ces derniers se divisent en deux groupes :

Le premier comprend les compagnons d'Elisabeth censément liés à une morale, les uns par l'acte de mariage les autres par les régles de religion. Le second groupe est constitué par les clients ordinnaires de *Boule de suif.* Les compagnons, qui ne sont pas amis, et cela va sans dire, mais on ne peut pas dire non plus qu'ils ne soient pas ennemis, puisqu'ils se conduisent négativement envers elle, et même ils lui nuisent. C'est pourquoi ceux-ci se classent plutôt *non amis* que *non ennemis*. Quant aux autres personnages (qui

sont d'ailleurs anonymes puisqu'ils ne sont pas mentionnés par leur nom), ils ne sont ni amis, ni ennemis.

Pour revenir au concept d'amour, il est sûr que l'amour à proprement parler n'existe pas dans ***Boule de suif*** . Le type d'amour que pratique Elisabeth peut être défini comme une sorte d'amour libre, puisqu'elle ne reconnait pas les contraintes sociales qui l'empêcherait de le faire.

D'un autre point de vue, on peut distiguer l'amour que l'on fait par plaisir de celui que l'on fait par nécessité économique. Dans ce dernier cas, il s'agit d'un « amour payé », de toute façon, Elisabeth est plus libre de faire l'amour et de ne pas le faire. Mais la société ne le conçoit pas comme ça. Cette sorte d'union sexuelle payée est exprimée par un mot pégoratif : la prostitution.

Elisabeth Rousset ne peut avoir aucune valeur sociale; elle n'est guère importante, elle n'a pas de personnalité respectable. Elle répond seulement aux besoins sexuels des hommes.

> "Aussitôt qu'elle fut reconnue, des chuchotements coururent parmi les femmes honnêtes, et les mots de "prostitutié" de honte publique "furent chuchotés si haut qu'elle leva les la tête..." (p.20)

> "Mais bientôt la conversation reprit entre les trois dames, que la présence de cette fille avait rendues subitement amies, presque intimes. Elles devaient faire, leur semblait-il, comme un faisceau de leurs dignités d'épouses en face de cette vendue sans vergogne; car l'amour légal le prend toujours de haut avec son libre confrère." (p.20)

Mais *Boule de suif* ne pense pas du tout comme ça. Pour elle c'est sa manière de vivre. Tout le monde a le droit de vivre sa vie comme il veut, en principe.

Elle est sûrement une prostituée, mais elle est sincère parce qu'elle ne porte aucune arrière-pensée. Elle n'est pas hypocrite comme les autres femmes soit disant honnêtes du drame. Elle n'essaie pas de séduire les maris de ces dames nobles. Elles aussi, elles désirent peut-être l'amour avec les personnes qu'elle choisirait mais elles ne peuvent le faire. Les contraintes sociales pesant sur elle. Elles se condamnent entre les règles rigides de la société. Ces femmes ne sont pas heureuses, mais pourtant, elles ne peuvent pas renoncer au luxe et aux biens que leurs maris leur donnent. Etre femme honnête et riche est beaucoup plus important que d'être femme libre et surtout heureuse.

Elisabeth peut très fièrement et courageusement réagir à des autorités les plus radicales:

> "Mademoiselle Elisabeth Rousset ?"
>
> (...)
>
> "C'est moi."
>
> "Mademoiselle, l'officier prussien veut vous parler immédiatement"
>
> (...)
>
> "C'est possible mais je n'irai pas."
>
> (...) Mme Loiseau éclata: "(...) Moi, je trouve qu'il se conduit très bien, cet officier. Il est peut-être privé depuis longtemps et nous étions là trois qu'il aurait sans doute préférées. Mais non, il se contente de celle à tout le monde. Il respecte les femmes mariées. Songez, donc il est

le maître. Il n'avait qu'à dire: "Je veux", et il pouvait nous prendre de force avec ses soldats.

Les deux femmes eurent un petit frisson. Les yeux de la jolie Mme Carré-Lamadon brillaient, et elle était un peu pâle comme si elle se sentait déjà prise de force par l'officier" (p.39)

Nous croyons qu'il est plus facile de dire, après ces citations, qui sont plus honnêtes en vérité et qui ne le sont pas. Elisabeth vend de l'amour mais elle ne se vend pas elle-même. Personne ne peut l'acheter malgré elle. Or l'amour des femmes mariées a été acheté par leur mari.

Mais c'est un amour aussi payé que celui de *Boule de suif*.

LEXIQUE

Absoudre : v.t. Renvoyer sans la condamner une personne coupable d'un délit non prévu par la loi.

Apotre : n.m. Chacun des douze disciples que Jesus Christ chargea de prêcher l'evangile.

Bedeau : n.m. Employé laïque subalterne d'une église. Appariteur d'une faculté.

Bouvereuil : n.m. des oiseaux chanteurs à tête noire à gorge rouge.

Broussaille : n.f. Epines, qui croissent dans les bois. Sourcil, barbe en broussaille, en désordre.

Calamité : n.f. Grand malheur public. Infortune qui atteint toute une catégorie d'individus.

Carce-là : n.f. Autref. Fille en général. Pop. Et bas. Fille de mauvaise vie.

Cataclysme : n.m. Délegue grand bouleversement de la surface du globe. Catasrophe.

Catin : n.f. Fam. Femme de mauvaise moeurs.

Chévite : adj. Faible : mauvais,pauvre, sana valeur.

Débacle : n.f. Renversement de fortune, déroute.

Dégat : n.m. Dommage occasionné, par une cause violente, comme tempête, grêle, passagen d'une armée.

Dévouer : v.t. Consacrer par voeu.

Diocèse : n.m. Chacune de quatorze provinces de l'Empire romain au Ive siècle. Etendue du pays sous la juridiction d'un éveque ou d'un archevêque.

Disparate :adj. Qui manque de suite, d'harmonie.

Dragon : n.m. Soldat de la cavalerie de ligne, créé à l'origine pour combattre à pied et à cheval.

Emasculer : v.t. Priver des attributs de la virilité.

Embonpoint : n.m. Etat du corps, surtout en parlant des personnes grasses :

Ensevelir : v.t. Envelopper un corps mort dans un linceuil.

Ereinter : v.t. Briser de fatigue.

Exciter : v.t. Provoquer, faire mâitre.

Fanfaron,onne : n.et adj. Personne qui affecte de la bravoure sens en avoir ou, qui exagère, celle qu'elle a.

Fantassin : n.m. Soldat d'infanterie.

Fléau : n.m. Ancienne arme de guerre d'une forme analogue.Verge de fer d'une balance.

Flocon : n.m. Une sorte de neige.

Galon : n.m. Ruban épais d'or, d'argent, de soi etc., que l'on met sur les vêtements, rideaux, etc. Milit : signe distinctif des grades.

Gargote : n.f. Petit cabaret où l'on donne à manger à bas prix.

Gibier : n.m. Nom générique des animaux que l'on chasse.

Givre : n.m. Couche de glace qui s'attache aux arbres aux buissons.

Grivois,e : n. Autref., soldat, personne trop hardie, trop libre dans ses propos.

Grouiller : v.i. Fourmiller s'agiter ensemble et grand nombre.

Guenilles : n.f. Vieux habits.

Guigne : n.f. Cerise douce à longue queue.

Humilier : v.t. Abaisser, rabattre. Rendre confus.

Hussard : n.m. Soldat de cavalerie légère, dont l'uniforme fut primitivement emprunté aux Hongrois.

Infanterie : n.f. Nom donné aux troupes qui marchent à pied et qui combattent à pied.

Lambeau : n.m. Morceau de chair, d'étoffe, arraché. Troupe indisciplinée, malfaisante.

Légion : n.m. Chez les romains, corps de troupes qui fut d'environ 6.000 hommes sous césar et sous l'Empire.

Lignard : n.m. Soldat d'infanterie de ligne.

Loque : n.f. Personne molle.

Martyr,e : n. Qui a souffert la mort pour soutenir la vérité de sa religion.

Molle, Mol : adj. V. :**Mou :** Qui cède facilement à toucher.

Morveux,euse : Personne sans expérience, qui mérite d'être traitée en petit garçon.

Moulu,e : adj. Brisé de fatigue, rompu.

Navrer : v.t. Causer une extrême affliction.

Parbleu : interjec. Sorte de jurement expri,ant souvent l'approbation, l'assentiment : Etes-vous honnête homme? –Parbleu!

Pivione : n.f. Renonculacées à belles fleurs blanches, rouges, rouges, jaunes ou panachés que l'on cultive dans les jardins.

Plaine : n.f. Certaine étendue de pays plat.

Polisson,ne : n.m.et f. Enfant malpropre et vagabond.

Poutre : n.f. Grosse pièce de bois équarrie, ou grosse barre de fer profilée, dont on se sert dans les constructions.

Précoce : Mûr avan la saison

Presbytère : n.m. Habitation du curé.

Présompteux,euse : qui a une opinion trop favorable de soi.

Quenotte : n.f. Fam. Dent de petit enfant.

Râler : Rendre un son enroué, par la difficulté de la respiration, en parlant des agonisants ou de personnes atteints de certaines maladies respiratoires.

Rançon : n.f. Ce qu'on donne pour la délivrance d'un captif, d'un prisonnier de guerre.

Replèt,e : adj. Qui a de l'embonpoint, femme replète.

Rubicon : petite rivière qui séparait L'Italie de la Gaule cisalpine. l'Exclamation que l'on rappelle en prenant une résolution hardie et décisive.

Salive : n.f. Humeur, aqueuse et un peu visquese, qui humecte la bouche.

Sentinelle : n.f. Soldat placé en fonction pour faire le guet. Sentinelle perdue, soldat placé dans un poste avancé et dangereux.

Solennité : n.f. Sérémonie publique, qui rend une chose solonnelle. Formalités qui rendent un acte authentique.

Soudard : n.m. Vieux soldat.

Soutane : n.f. Sorte de robe, boutonnée par-devant, que portent les ecclésiastiques.

Soutane : n.m. Sorte de robe, boutonnée par-devant, que portent les ecclésiastiques.

Troupe de ligne : n.f. Destinées à former un corps de bataille. La ligne, tous les régiments qui composent la troupe de ligne. En 1914, il y avait en France 163 régiments d'infanterie de ligne.

Uhlan : n.m. (turc. oghlan). Espèce de lancier, dans l'ancienne armée allemande.

Volaille : n.m. Nom collectif des oiseaux qu'on nourit dans une basse-cour.

BIBLIOGRAPHIE

AUGE, C. P. AUGE, Nouveau Petit Larousse Illustré, (1948),

BAYLON, Christian. , Paul. FABRE, **La Sémantique**, (1977), Paris, Nathan.

BENAC, H. **Guide Littéraire**, (1961), Paris, Hachette.

BREMOND, Claude. **Logique du Récit**, (1973), Paris, Seuil

COQUET, Jean.Claude. **Sémiotique Littéraire**, (1973), France, Mame.

DUBOIS, Jean., René.LAGANE, **Nouvelle Grammaire du Français**, (1973), Paris, Larousse.

ERLAT, Jale. **Frankofoni VI, Les Femmes chez Maupassant,** (1994), Ankara, Şafak

GIDE, André, **La Symphonie Pastorale,** (1975),
Paris, Hachette, (Classiques),

GREIMAS, Algirdas. Julien. **Sémantique Structurale**, (1966), Paris, Larousse.

GREMIAS, Algirdas. Julien. ,Joseph. COURTES, **La Sémiotique** (Dictionnaire Raisonné la de Théorie Du Langege), (1979), Paris, Hachette.

GROUPE, d' ENTREVERNES **Analyse Sémiotique des Textes**, (1978), Lyon, Pul.

MAILLET, Henri. **Lire Aujourd' hui, La Symphonie Pastorale d'André Gide,** (1973), Paris, Gallimard.

MELETINSKI, Evguéni. **Etude Structurale et Typologie du Conte**, (1970), Paris collection Poétique.

Paris, Larousse

DUCROT, Oswald Tzvetan Todorov, **Dictionnaire Encyclopédique des Sciences du Langage**

PROPP, Vladimir., **Morphologie du Conte**, (1965, 1970), Paris, Poétique/Seuil

ROBERT, P. **Le Petit Robert**, (1983), Paris, Hachette.

ROBERT, P. **Petit Robert II, Dictionnaire Universel des Noms Propres, l'Article Maupassant,** (1977), Paris, Hachette

TESNIERE, Lucien. **Eléments de Syntaxe Structurale**, (1976), Paris, Klincksieck.

T.C. YÜKSEKÖĞRETİM KURULU
DOKÜMANTASYON MERKEZİ